

COUSU DANS LA PEAU DE KAFKA

David Berger

COUSU DANS LA PEAU DE KAFKA

© Matanel

*Pour cette vie, on est bel et bien cousu dans sa peau
et ne peut rien changer à ses coutures.*
Franz Kafka.

J'ai bien publié des avis de décès dans les principaux quotidiens et l'université a collé des annonces mortuaires un peu partout dans les couloirs et sur les panneaux d'affichage. Mais les plus brillants de ses étudiants enseignaient à l'étranger et ceux qui sont restés ne savaient pas même s'il vivait toujours ou non. Dans ma propre université, on m'a demandé si je souhaitais publier un faire-part. J'ai répondu que je n'en voyais pas l'intérêt, qu'on se souvenait de mon père à Tel-Aviv encore moins qu'à Jérusalem et que les funérailles auraient lieu dans la plus stricte intimité. L'annonce de sa mort n'aurait mobilisé qu'une partie du personnel administratif et peut-être les deux ou trois collègues qui me devaient une visite de condoléances. Au Département de Littérature comparée, nous sommes très rares à nous intéresser à Kafka. Il n'y avait par conséquent que Walter et les trois membres de la Société mortuaire.

On l'a enterré dans le carré qu'il avait acheté pour reposer le jour venu aux côtés de ma mère. Ils avaient partagé le même lit. Je ne sais s'ils s'aimaient ou non. Ils ne se parlaient presque pas. En revanche, ils s'entendaient très bien. Dans ce genre de maison, à l'époque, on ne posait pas de questions. Pour ne pas réveiller les démons et provoquer des cauchemars. Je savais qu'elle tenait un journal ; je me disais qu'un jour ou l'autre je le lirais. J'imaginai qu'elle relatait ses péripéties pendant la Shoah. Après sa mort, j'ai demandé à voir le journal. Mon père s'est longuement dérobé. Puis, il m'a dit qu'il l'avait confié à Yad VaShem. J'ai appelé le service des manuscrits. On n'avait pas entendu parler d'un journal au nom de ma mère. J'en ai reparlé à mon père. Il m'a répondu qu'il allait le chercher. En général, il savait où se trouvait chaque chose. C'était la première fois qu'il me mentait, peut-être la seule. Quand nous nous sommes revus, il m'a remis le maroquin vert orange. Sans rien l'intérieur. Il l'avait brûlé. Je n'ai pas compris, je me suis gardé d'insister. Je ne souhaitais pas l'incommoder. Pourtant, il ne se serait jamais permis de brûler une seule page d'un quelconque manuscrit. Il avait le culte des livres et de leurs auteurs. J'ai été éduqué à ne pas poser de vaines questions, elles ne contribuent qu'à compliquer les choses. S'il disait l'avoir brûlé, il ne mentait pas, et s'il mentait, c'était qu'il avait ses raisons. Il ne voulait pas que je le lise, je ne me serais jamais permis de le soumettre à un interrogatoire. Il s'est contenté de dire :

– Il était rédigé partie en grec, partie en français et partie en hébreu.

Je ne pouvais écarter mes doutes et mes soupçons. Peut-être n'était-elle pas juive ? Peut-être n'était-ce pas ma mère ? Peut-être son destin avait été plus honteux que tragique ? Désormais, son souvenir repose dans un grand vide puisque je ne sais presque rien sur elle. Ni sur ses rêves ni sur ses hantises ; ni sur ses amours ni sur ses haines ; ni sur ses origines ni sur ses proches. Je me promettais de me rendre un jour à Salonique où elle est née. Je n'arrêtais pas de reporter le pèlerinage.

Mon père ne se faisait aucune illusion sur la vie après la mort. S'il était un paradis, il était de ce monde ; s'il était un enfer, il était de ce monde. Il ne se souciait pas de savoir si l'homme était doué d'une âme et ce qu'elle devenait. Il était insensible, sinon allergique, aux questions théologiques. Malgré sa connaissance du judaïsme, c'était un athée. Il ne s'entendait ni au *Tu éternel* ni à *l'Autre absolu*. Il trouvait ces trouvailles malhonnêtes ou pathétiques selon les auteurs. Il ne doutait pas que les cimetières seraient les premiers à disparaître, que ce soit sous les tracteurs des Arabes quand ils reprendraient le contrôle de la contrée ou sous ceux de la Société mortuaire quand elle déciderait, avec la bénédiction des rabbins, de faire de la place pour de nouveaux morts. Il n'avait cure d'être enseveli dans la terre ou d'être incinéré. Un certain moment, il avait songé léguer son corps à la science. Mais depuis que la science n'avait plus eu besoin de corps, il n'en parlait plus pour ne pas se ridiculiser. Il se déclarait volontiers positiviste et il prétendait, je crois, que seul le positivisme était à même d'énoncer des maximes de vie. Je ne sais lesquelles, je ne me risquais pas à lui poser des questions. Il aurait haussé les sourcils pour dire son incrédulité ou pour railler ma puérité. Je n'ai du reste jamais cherché à comprendre son engouement pour Wittgenstein. Peut-être un lien de parenté, peut-être un lien de voisinage. Peut-être avait-il été son écolier pendant la courte période, au début des années vingt, alors que le philosophe avait servi comme instituteur dans des villages de Basse-Autriche. Entre la publication du *Tractatus logico-philosophique* et celle des *Investigations philosophiques*. Mon père m'avait caché qu'il avait acheté la tombe près de ma mère alors qu'il pouvait être enterré gratuitement partout ailleurs, en l'occurrence dans le carré réservé aux enseignants de l'Université hébraïque de Jérusalem, il ne l'avait confié qu'à Walter.

Un des membres de la Société mortuaire a proposé de mobiliser cinq autres de ses camarades pour que je puisse réciter le kaddish. Il assurait qu'ils seraient là dans un quart d'heure et laissait entendre que j'aurais à leur verser des indemnités de déplacement. Je ne ressentais pas le besoin de le réciter. Je ne me voyais pas attendre devant le tertre dans le vent et la pluie, d'autant que leur quart d'heure pouvait durer une petite heure. De plus, je m'inquiétais pour la santé de Walter. Il n'était plus en âge de s'exposer aux intempéries. Il avait toute sa tête, il n'en était pas moins octogénaire. Avant de nous séparer, je lui ai serré la main. Entre *Teutons* on ne s'embrasse ni ne s'enlace. C'est trop familier, trop levantin. Je lui ai demandé si je pouvais l'appeler de temps à autre pour avoir de ses nouvelles. Il avait une fille médecin et un fils avocat. Ce dernier avait repris son cabinet. Il avait également des petits-enfants. Je ne sais combien. En outre, il avait un Philippin à domicile auquel il était très attaché. Malgré son âge, il continuait de se rendre quotidiennement au bureau :

– On doit se voir un de ces jours, dit-il, pour ouvrir le testament de ton père.

Je ne savais pas que mon père avait laissé un testament. Les dernières années, avant que je ne me résolve à le mettre dans un établissement médicalisé, il vivait chichement de sa retraite. Il n'avait que son appartement et ses livres. Il aurait laissé des instructions les concernant. Peut-être léguait-il l'appartement à quelque institution. Je ne lui connaissais pas d'activités sociales. C'était un homme réservé et austère, il menait une vie quasi-monacale. Il ne se permettait jamais le moindre loisir. Ni les jours fériés ni les jours ordinaires. Il n'allait jamais au restaurant ou au théâtre pour ne point parler du cinéma. Il ne laissait jamais de restes dans son assiette. Il ne prenait l'avion que pour participer à ses congrès et ne sortait du périmètre de Jérusalem que pour visiter des malades ou présenter des condoléances. Il était lié avec les Viennois

qui étaient restés dans le pays et avec les membres du Cercle allemand de Prague. Il n'avait pas de permis de conduire et ne voyageait qu'en bus. Il n'était pas particulièrement porté à la charité, ni aux individus ni aux associations. Il considérait que c'était le rôle de l'Etat que d'assurer le bien-être de ses citoyens. En encourageant la recherche sur le cancer, en assurant la protection des femmes battues, en garantissant la dignité des personnes âgées. Il n'avait aucune patience pour toutes ces associations caritatives qui ruinaient la principale raison d'être de l'Etat sous prétexte de parer à ses carences. Sans avoir connu la pauvreté et le manque, il avait vécu parcimonieusement, économisant pour ses vieux jours. Il n'en protestait pas moins contre la convoitise et l'enrichissement effrénés des uns et l'exploitation abusive des autres. Sans s'encombrer de considérations économiques, sociologiques ou politiques. Il n'avait aucune patience pour les pseudo-sciences sociales.

Je n'ai jamais cherché à les changer. Ni ma mère ni mon père. Ils étaient somme toute heureux, avec leurs livres et leurs vêtements, leurs souvenirs muets et leurs sages silences. Je ne connaissais d'eux que les personnages qu'ils m'offraient et il n'était aucune raison pour que je les sorte de leur clandestinité et les débusque de leur intimité. J'ai toujours présumé qu'ils recevaient un salaire honorable et qu'ils pouvaient se permettre, sur leurs vieux jours, de petites compensations. Je ne voyais pas quoi, je ne les imaginai pas dans un hôtel. Je ne pense pas qu'ils se seraient risqués à Tibériade au nord ou à Eilat au sud. Ils gardaient de bonnes distances avec les voisins et leur méfiance augmentait avec les ans. Ils se contentaient de lire les journaux, d'écouter la radio et, par-ci, par-là, de voir la télé. Ils ne souhaitaient et ne désiraient rien. Ils ne parlaient pas davantage de la paix que de la guerre.

Mon père n'était pas un grand patriote. Il était aussi sourd aux boniments politiques qu'aux prêches religieux, qu'ils émanent du monde universitaire ou médiatique. Il s'abstenait de tout commentaire, que ce soit sur le succès ou l'échec de l'entreprise sioniste. Il prétendait ne pas s'intéresser d'assez près aux événements pour donner son avis, il prétextait volontiers son incompétence en la matière pour se dérober aux questions intempestives. Dans le meilleur des cas, il considérait le pays comme une immense caserne nécessaire pour vivre en paix avec sa conscience. Ni plus ni moins. Il ne s'emportait contre rien. Ni contre le gouvernement ni contre l'administration ; ni contre les religieux ni contre les laïques ; ni surcontre la déclaration malheureuse d'un ministre ni contre la nomination d'un délinquant à un poste de responsabilité. Il évitait tout ce qui risquait de l'entraîner dans « le tourbillon levantин qui menace de tout emporter ». Il vivait avec Wittgenstein au milieu de la cohue politique et marchande comme sur une île déserte. Devant la grille, alors que Walter montait dans le taxi qui devait le ramener à Tel-Aviv, j'ai remarqué :

- Je ne savais pas que mon père avait laissé un testament, il ne l'a jamais mentionné.
- On en reparlera quand on l'ouvrira en bonne et due forme, dit-il.
- J'exprimais seulement mon étonnement, je respecterai bien sûr ses dernières volontés.

Ces vingt dernières années, Walter Klein s'était spécialisé dans les réparations aux déportés et la restitution des biens spoliés. Il s'acquittait de cette tâche comme d'un devoir sacré. Peut-être par remords d'avoir survécu au désastre ; peut-être pour réparer les torts du gouvernement israélien à l'égard des rescapés. Il ne percevait ni honoraires ni commissions. Personne ne le savait, pas même les principaux intéressés qui se contentaient de son rituel : « J'ai prélevé mes honoraires. » C'était Walter Klein, un

Juste inconnu. Ce n'était pas un hasard s'il en savait plus long que moi sur mon père. Ils étaient aussi intègres l'un que l'autre, l'un selon Rawl, l'autre selon Wittgenstein. Ils étaient si rectilignes qu'ils en étaient inhumains et leur inhumanité m'était insoutenable. Je suis si *teutoniquement* emmailloté et engoncé que je ne peux me départir du personnage que mes parents m'auraient taillé dans une légende décimée.

Le lendemain, avant de retourner à Tel-Aviv, je me suis rendu à « la maison » pour une dernière visite. J'avais choisi de passer la nuit dans un petit hôtel de Jérusalem pour me séparer dignement d'un père auquel je n'avais rien à reprocher. C'était le même appartement depuis toujours, depuis ma naissance, dans l'un des quartiers bourgeois de la ville. J'avais pris soin d'avertir la voisine qui, depuis l'hospitalisation de mon père, s'était arrogé le droit et le devoir de garder les lieux. Elle avait le double des clés. Elle s'assurait régulièrement que personne ne s'était introduit, qu'une canalisation n'avait pas éclaté ou que les égouts n'avaient pas débordé. Elle aérait la maison « pour permettre aux livres de respirer ». Pendant les cinq années que mon père a passées dans son établissement, entre des souvenirs rancis et des hantises exacerbées, elle ne m'appelait que pour récupérer sa part aux frais d'entretien général de l'immeuble. Elle a compris d'elle-même :

– Le pauvre professeur Freund est mort, c'est ça, quand cela est-il arrivé ?

Elle était vaguement religieuse. Je ne voulais pas heurter ses sentiments. En principe, je devais respecter un deuil d'une semaine et ne point quitter mon domicile :

– La semaine dernière.

– Je ne savais pas, dit-elle.

– J'ai préféré ne pas vous le faire savoir pour ne pas vous déranger.

Elle était vieille et comme toute personne âgée malade. Elle n'a rien dit concernant l'avenir, elle s'est contentée de me rendre les clés. Comme si la mort de mon père mettait un terme à sa mission. Il n'était plus besoin d'aérer les livres.

J'ai été bouleversé par le silence des livres, le vide du siège, les lunettes de lecture sur le bureau. Les lieux étaient saturés de l'absence de mon père. Ce n'est qu'alors que j'ai éprouvé de la peine, à la place du soulagement qui avait accompagné l'annonce de sa mort au téléphone. Si cela n'avait dépendu que de moi, je n'aurais pas attendu cinq longues et vaines années. On aurait pu le débrancher au nom de Dieu, de Schopenhauer ou de Wittgenstein. « Tue-moi », aurait dit Kafka à Klopstock qui l'assistait pendant ses derniers jours, « sinon tu es un assassin. » L'acharnement des autorités médicales n'était rien moins que dérisoire et accablant. C'était d'une douloureuse déshumanisation et d'une humiliante dégradation. Pour moi sinon pour lui.

Contre toute attente, je ne me découvrais pas d'attaches particulières avec les lieux. Une commode par-ci ; un lustre par-là. C'était un trois pièces au premier étage d'un bâtiment de trois étages sans ascenseur. Dans la rue Molcho reliant la rue Gaza à l'avenue Jabotinsky. D'un côté, la résidence du Premier ministre ; de l'autre, celle du Président de l'Etat contiguë au siège de l'Académie des Sciences. Ce n'était pas un quartier où les gamins descendaient jouer dans la rue. Le lycée était à cent mètres, de même que le local scout. La discrétion, la réserve et la distance étaient de rigueur.

C'était une enclave séculière dans une ville sainte qui serait, pour reprendre les termes que Kafka réservait à Vienne, « un énorme village moribond ». Derrière la porte, on a longtemps parlé français par haine de l'allemand que mes parents se contentaient de lire. Puis on s'est remis à l'allemand. Je pense que c'était dans les années soixante, après l'accord des réparations et la réconciliation entre l'Allemagne et Israël. Sur les murs, les portraits de Schopenhauer et de Wittgenstein. Les photos de proches déportés de part et d'autre aussi. De plus en plus d'appartements dans le quartier accueillait des instituts de recherche. De tout et de rien. Je ne suivais plus les activités parallèles de mes collègues des sciences sociales. Ils ouvraient toutes sortes d'institutions pour lesquelles ils collectaient des fonds à l'étranger. Chacun prétendait détenir le sésame pour régler je ne sais quoi. Cela présentait le mérite d'arrondir leurs fins de mois.

On ne me refusait rien. Mais on ne demande pas grand-chose quand on est entouré de photos de déportés. J'avais hérité de la simplicité et de l'austérité de mes parents. Je n'avais pas de grands besoins. D'abord des timbres de collection ; puis des livres. Je mangeais ce qu'on me donnait et veillais à vider l'assiette comme il se devait pour un petit-fils et un neveu de déportés. Je ne demandais ni friandises ni jouets. Je portais les vêtements pionniers de rigueur à l'époque. Quand j'ai eu douze ans, j'ai commencé à aller aux scouts. C'était un peu tard. J'allais aux camps d'été qui ne duraient pas plus d'une semaine. On ne marquait pas les anniversaires, on ne ressentait pas le besoin d'enterrer les ans qui passent ni de saluer celles qui s'annoncent. Je n'ai marqué ma communion qu'en m'acquittant de l'enquête généalogique de rigueur dans les écoles laïques. Puis je me suis mis à travailler pendant les vacances. Je rangeais les livres à la Bibliothèque nationale où ma mère était employée. En deux mois, je gagnais assez pour couvrir mes petites dépenses pendant l'année scolaire. Ils ne cherchèrent jamais à me dissuader de travailler, ni lui ni elle, et je considérais pour ma part qu'il n'était rien de plus normal, d'autant que j'avais la chance d'avoir un poste honorable et régulier. Je ne me posais pas de questions sur leurs revenus, à l'époque nul n'en posait à propos de personne. Ils étaient bien chez eux, ils n'éprouvaient aucun besoin d'évasion. Même quand mon père participait à un congrès à l'étranger, il était vite rentré. Il avait la hantise des achats, il ne ramenait jamais rien. Je ne m'intéressais ni à ce qu'ils dépensaient ni à ce qu'ils économisaient. Jamais je ne me suis posé de questions sur un possible héritage.

Pendant tout le temps qu'a duré le calvaire de mon père, j'ai évité de revenir sur les lieux. Je ne souhaitais pas renouer avec mes souvenirs ni m'encombrer de soucis domestiques. Tant que mon père était en vie, je n'avais du reste aucun droit sur l'appartement. Sinon celui de l'occuper de nouveau. Or je travaillais et habitais à Tel-Aviv. C'était plus anonyme et plus viable. De plus, mon père avait transformé ma chambre en bureau de travail. Il avait recouvert les murs des livres qui lui étaient les plus nécessaires. Il y avait installé son fichier aussi, pareil aux commodes à tiroirs dans les bibliothèques du temps de mon enfance. La poussière était sa hantise, il n'arrêtait pas d'épousseter. Je ne comprenais pas son attachement à des ouvrages qui n'étaient pas de lui et dont il allait devoir se séparer. Il vivait entouré d'eux comme dans un pré-cercueil en papier. Entre le décès de ma mère et son attaque, il ne quittait pratiquement plus la maison. Je ne savais sur quoi il travaillait ; je ne voyais pas ce qu'il pouvait encore écrire. C'est peut-être ce qui l'a achevé. Sans parler du décès de ma mère des suites d'un cancer. Il l'aura assistée jusqu'à ses derniers instants et

comme elle souhaitait mourir à la maison, il n'a pas quitté son chevet pendant plus de trois mois. Peut-être s'aimaient-ils, sans grande passion ni grand désenchantement.

Pendant ces années, mon père n'avait plus sa tête. Il n'arrêtait pas de pousser des cris de terreur. Je n'ai pu endurer son calvaire qu'en me convaincant que cette décombe gisant sur un lit n'était plus le professeur Freund qui passait pour un spécialiste mondial de Wittgenstein et du positivisme logique, mais une mue intermédiaire entre mon père et son cadavre. Il ne me reconnaissait pas ; il ne savait plus qui j'étais. Ses souvenirs remontaient à la période viennoise. Rien sur Jérusalem, rien sur ses amis. Ni Max Brod ni Hugo Bergmann. En revanche, il continuait de porter la contradiction à Mach et à Schick. J'aurais peut-être dû procéder aux aménagements nécessaires, recruter deux Philippins, installer des caméras pour être sûr qu'ils ne le brutaliseraient pas et l'arracher à l'hospice où flottaient en permanence des relents d'excréments. Je ne pense pas que cela aurait changé quelque chose à son état, cela n'aurait contribué qu'à précipiter sa mort. J'aurais peut-être dû.

Je ne me sentais pas de taille à toucher aux livres et aux photos. On ne range pas un demi-siècle de rangement. Je ne savais que faire des livres pour ne point parler du fichier. La Bibliothèque nationale n'est plus tant une remise qu'un cimetière de livres. Elle devra vider un jour ses caves et je ne vois d'autre solution que l'incinération. Surtout si tous les livres sont numérisés et téléchargeables sur un livre digital. Je ne pouvais les conserver, moi-même croulais sous ma propre bibliothèque. Surtout, je ne distinguais pas dans celle de mon père ce qui était important de ce qui ne l'était pas. Aucun institut de recherche n'en voudrait, on ne mène plus de recherches sur le positivisme logique. Les bouquinistes non plus, ils ne les écouleraient pas. Certains comportaient l'ex-voto que mon père avait hérité de son propre père, spécialiste de Schopenhauer. Je m'étais longuement interrogé sur ce qu'était devenue la bibliothèque de ce dernier. Je ne me résolvais pas pour autant à jeter tous ces ouvrages à la poubelle. Le calvaire de mon père m'avait accordé cinq ans de sursis.

Maintenant qu'il était mort, je ne pouvais que vider la maison et la mettre en vente. Les meubles étaient trop vieux pour trouver acquéreurs. Dans le cas où je la vendrais telle quelle, pour m'épargner le déménagement, les nouveaux propriétaires se dépêcheraient de commander une benne pour vider le tout sans mettre du sentiment. Je ne les voyais pas s'encombrer de scrupules. Ils ne connaîtraient ni le lettré qui les avait précédés ni ne sauraient qui était Wittgenstein. Peut-être mon père laissait-il des instructions précises dans son testament. Peut-être léguait-il les lieux à un disciple de Wittgenstein que je ne connaissais pas et dans ce cas, le sort des livres serait réglé. Peut-être un institut qui se donnerait comme mission de perpétuer sa philosophie, voire un institut qui mènerait des recherches sur le patrimoine culturel et symbolique des juifs de Vienne. Entre Herzl et Freud, on ne manquerait pas de travail. Sans parler bien sûr de Wittgenstein. Mon père n'était pas loin de considérer Israël comme une création intellectuelle ratée de Vienne. La décadente ; la capitale de la Cacanie ; la brouillonne. Celle de Herzl, Freud, Krauss et tous les autres. Davantage que de Berlin ou d'Odessa. Celle de Musil aussi. Dans son esprit, c'était son homme sans qualités qui avait créé ce pays et c'était pour cela que les meilleurs de ses gens étaient sans qualités. Sinon ce n'était qu'une entité judéo-croisée. Pour le meilleur et pour le pire.

Je ne suis pas surpris par la tournure que prennent les choses. Nous avons toujours su, mon père plus que moi, que c'était instable, précaire et provisoire. Il n'a jamais

vraiment cru que cela tiendrait longtemps. Malgré sa puissance militaire et l'impressionnante vitalité de ses jeunes. Ni mille ans ni cent ans. Le judaïsme recouvre l'exil, il dégénère en diaspora ou trouve son accomplissement dans la diaspora. En définitive, ce serait de nouveau l'attrait de l'exil qui pousserait les Israéliens vers le large. Si ce n'est de mes jours, ce sera à la prochaine génération ou celle qui suivra. La déliquescence pointe partout. Sur les visages. Les écrans. Les colonnes des journaux. Dans les mœurs politiques et religieuses. Dans les clivages insurmontable entre les courants, les mouvances, les partis. Dans l'insoutenable et irrépressible cacophonie des commentateurs et des conseillers.

Mes craintes, je dois le reconnaître, n'ont pas cessé de grandir avec les années, ma solidarité avec Israël de se relâcher et ce n'est pas parce qu'on a privé les Palestiniens de leur terre. Mais parce que mon père avait raison et que je me reconnais de moins en moins dans les décors et dans leurs personnages. Les jeunes générations sont plus plates que nous ne l'étions, plus arrogantes aussi. Des levantins, dénués de culture, de distinction, de goût. Je me sens étranger dans mon pays et cette exclusion comblerait partiellement ma nostalgie de l'errance. Je ne m'émeus plus autant des accidents de la circulation ou des guerres qui commencent par des luttes de prestige entre généraux et se terminent par des luttes de prestige entre politiciens derrière lesquels se cachent souvent d'anciens généraux. Ce n'est peut-être que l'âge, ce n'est sûrement que l'ennui. Je peux redemander la nationalité autrichienne et briguer un poste dans un *College* américain ou une université allemande. Si je ne pars pas, ce doit être parce que je n'ai nulle part où aller et qu'en me bouchant les oreilles et en fermant les yeux, c'est encore viable. Peut-être aussi parce que je suis à ma manière traumatisé et qu'Israël est le seul asile pour des traumatisés de mon genre. Musil remarquait : « Il y a beaucoup de choses incompréhensibles, mais il suffit de chanter son hymne national pour ne plus les sentir. » On a sûrement besoin d'un institut – encore un ! – pour prospecter les pistes de survie encore possibles. Un Etat juif, un Etat des Juifs. Un Etat binational, un Etat multinational. Un non-Etat. Je ne pense pas que Wittgenstein aurait immigré en Israël. S'il était juif, il était de ces non-juifs occidentaux qui poussaient l'exil au nul part.

Je respecterai les dernières volontés de mon père. Je n'ai pas besoin d'un appartement supplémentaire ni même d'un pactole de quelques centaines de milliers de dollars. Cela ne changerait rien à ma vie. Mon père connaissait ma sobriété, il savait mes besoins limités. Je n'avais de patience ni pour les mondanités ni pour les cérémonies. Rien ne m'ennuyait autant que de quitter mon trou et de me livrer au tourisme, qu'il soit sexuel ou culturel. Je n'avais pas l'audace d'un Kafka pour m'aventurer dans un bordel ou son humilité pour me réfugier dans un sanatorium naturaliste. Sitôt dans un hôtel, à l'occasion d'un congrès ou d'un colloque, du temps où j'étais tenu de les collectionner pour obtenir ma titularisation, je me sentais dans une geôle. Je ne pouvais ni lire ni écrire. J'avais le sentiment que tout était vain, que tout l'avait été et que tout le sera. La cohue dans les rues. La roue intellectuelle. Les divergences entre sophistes que nous serions tous. Les tractations entre ennemis. Les commémorations. Les passions purulentes. Ce sentiment s'est accru, lui aussi, avec les années. Sans peur et sans espoir. Sans ressentir un quelconque besoin de le crier sur les toits ou de l'étaler dans des livres.

Sitôt que je me suis laissé convaincre de la vanité universelle, je n'ai plus rien pris à cœur. J'étais convié à une représentation où je tenais je ne sais quel rôle de figurant.

Ce sentiment ne m'a plus quitté, ne me quitte pas un instant. Il contribue, plus qu'autre chose, à rasséréner ma dérisoire vie. Depuis que je considère l'humain comme un insecte, ni plus ni moins glorieux qu'une termite, j'ai arrêté de m'émouvoir de ses voix, de ses livres et de ses prêches. Je vous rassure tout de suite. Vivre en termite et considérer les autres comme des termites ne véhiculent ni une critique des mœurs ni un malheur d'être. J'ai dû m'exercer longuement pour accéder à cette condition. Pour être libre et penser librement. Je ne préconise pas pour autant cette *philosophie* de la termite, je la garde pour moi. Sinon je risque de me retrouver dans une termitière. Parlant des cloportes, Kafka dit quelque part dans son journal : « Arrive seulement à te faire comprendre du cloporte. L'as-tu amené à s'interroger sur le but de son travail, tu as exterminé le peuple des cloportes. » Depuis que ma titularisation est plus ou moins acquise, je ne sais si je dois rire ou pleurer des manèges et des manœuvres de mes collègues. Je suis désormais de ces rares êtres, plus perplexes que sensibles, qui regardent les choses de biais. Je ne me risque pas trop, je l'avoue, à dire ce que je vois et entends. On m'excommunierait ; on me lapiderait. Or je n'ai nullement la vocation d'un martyr. Ce n'est ni la faute de Wittgenstein ni celle de Kafka. C'est le loisir d'être au revers de sa présence, dans une délicieuse et délictueuse anticipation de l'absence.

Je n'ai pas besoin de grand-chose pour survivre ou sous-vivre. Je porte les mêmes vêtements depuis des décennies. Tant qu'à l'université on continuera de privilégier le négligé, je n'ai aucune raison de les changer, d'autant que les modes finissent toujours par revenir. C'est tout juste si j'ai définitivement abandonné les sandales pour des mocassins. Ma plus grosse dépense va encore aux prostituées. Une fois tous les dix jours environ, j'en commande une. Les mêmes agences depuis des années. On sait par les filles que je suis un homme bien et que je laisse un bon pourboire. On ne m'envoie que des jeunes femmes que je ne risque pas de croiser dans la rue ou dans les couloirs de l'université. Je les change régulièrement pour ne pas m'attacher à elles et pour les dissuader de s'attacher à moi. Elles ne doivent être ni trop belles pour ne pas glacer mon désir ni trop laides pour ne pas le ruiner. J'ai besoin de dix jours pour me remettre de mon dégoût de moi-même, ainsi que de ma trahison de Schopenhauer et de Wittgenstein, et pour succomber de nouveau au désir. Sinon, je n'ai d'autre exutoire que la musique. Je me laisse guider par elle. Je ne sais par quels chemins. Sans elle, je déraille. Je me perds. Un jour, je suis tombé sur une phrase du *Livre de la Splendeur* qui présentait les signes de cantillation sous les mots de la Bible comme autant de notes qui entraîneraient les mots derrière elles. Cela m'a réconcilié partiellement avec le judaïsme. Les histoires hassidiques aussi. Les aphorismes de Kafka surtout. Sans cela, je ne dois rien à personne. Peut-être aux abeilles, aux papillons et aux oiseaux dont je trouve paradoxal, pour ne pas dire immoral, de ne pas connaître les noms.

Mon père ne s'est jamais intéressé à ma vie sexuelle. Ni avant ni après mon divorce. Entre Viennois, on ne parle pas de ces choses-là ; on ne parle de presque rien. Il savait plus ou moins combien je touchais, il me savait à l'abri du besoin. Je comprendrais très bien qu'il ait jugé bon de léguer l'appartement à une association caritative ou à un institut de recherche. Il devinait que nous n'aurions plus de postérité, que c'était mieux ainsi et que puisque ce n'avait pas été à son niveau que la chaîne des générations s'était rompue, ce le serait au mien. Je n'ai jamais compris du reste pourquoi ils m'avaient mis au monde. Ils auraient pu se passer d'enfant. Un accident. Un choix. Cette question aussi, je n'ai jamais osé la poser. On ne la pose pas à des parents qui ont perdu leurs proches dans les chambres à gaz. Ils n'étaient pas enclins à parler. Ni d'eux-mêmes ni des autres ; ni du passé ni de l'avenir. La question aurait porté atteinte

à leur silence – et seul Dieu sait combien mon père était acquis au silence mystique de Wittgenstein ! –, et son mauvais goût m'aurait dévalorisé à leurs yeux. Finalement, l'existence de ce testament me soulageait davantage qu'il ne me contrariait. Je ferais mieux de prendre connaissance de sa teneur avant de statuer sur le sort des photos et des livres. On s'était sûrement penché sur le problème. Je pourrai toujours remettre les unes à Yad VaShem, qui avait été créé pour conserver ce genre de reliques, et remiser les autres dans un hangar pour une durée de trente à cinquante ans.

En quittant les lieux, je me suis répété ce passage du journal de Kafka que j'envoie en guise de condoléances à des collègues qui ont perdu un proche :

« Après la mort d'un être humain, un silence spécial et bienfaisant se fait pour un temps, même sur terre, en ce qui concerne la personne du mort, une fièvre terrestre a cessé, on ne voit plus se poursuivre une agonie, une erreur paraît supprimée, même pour les vivants c'est une occasion de reprendre souffle, ce qui explique aussi qu'on ouvre les fenêtres des chambres mortuaires – jusqu'au moment où tout cela se révèle n'être qu'une apparence et où commencent lamentations et douleurs. »

Walter a cédé son bureau à son fils pour se retirer dans un minuscule cagibi percé d'une lucarne au bout du couloir. Seul un œil exercé découvre que c'est l'abri en béton censé accueillir les employés de l'étage en cas de bombardement. Il est à peine meublé, sûrement pour permettre au plus grand nombre de personnes d'y trouver refuge en cas d'alerte. En général, Walter reçoit ses clients, des anciens déportés ou leurs héritiers, dans la luxueuse salle de réunion. Dans mon cas, il m'introduit dans le cagibi. C'est plus intime et familial. C'est sa manière de me témoigner sa tendresse et son amitié :

– C'est là que je recevais ton pauvre père, il n'aimait pas le bleu.

– Le bleu ?

– La mer que l'on peut voir à travers la baie vitrée de la salle de réunion. Il ne s'est jamais fait à la Méditerranée. C'est pour cela qu'il préférait Jérusalem. C'était un nostalgique du lac de Constance et du lac Léman.

Il a sorti une enveloppe d'un coffre et l'a décachetée à l'aide d'un coupe-papier qui devait remonter à sa période viennoise. Il ne savait pas ce qu'il allait trouver. Sinon il ne serait pas aussi silencieux et ne froncerait pas autant les sourcils. Pourtant, il n'est pas du genre à s'émouvoir. Il a tout vu dans sa vie. Peut-être mon père laissait-il tout son bien aux déportés et se sentait-il mal à l'aise à mon égard. J'ai cru bon calmer ses inquiétudes :

– Mon père était, comme tu le sais, très minutieux et consciencieux. Il avait à cœur le sort des déportés. Rien ne l'attristait autant que la misère à laquelle ils étaient réduits. Je comprendrais très bien qu'il leur ait laissé tout son bien.

Le testament n'était pas long, Walter n'en a pas moins pris une dizaine de minutes pour le lire et le relire. Sa respiration se faisait de plus en plus lourde. En bout de parcours, on doit haleter. Surtout quand on a eu une vie comme la sienne, à courir sans cesse pour les autres. J'étais tranquille, j'étais prêt à tout. Même à découvrir que j'étais adopté. A près de cinquante ans, c'est un peu tard pour en faire un drame. Surtout quand on a lu Schopenhauer, Wittgenstein et Kafka. Sans parler de Musil dont je dois être une des rares personnes au monde à avoir lu *L'homme sans qualités* d'un bout à l'autre sans sauter une seule phrase. Ce serait néanmoins risible. Surtout s'il s'avérait que je suis né à Casablanca ou à Bagdad. Mais c'était peu probable. Il n'était pas un homme connaissant mon père qui ne s'exclamât : « Ce que vous vous ressemblez ! » En revanche, ma mère n'était peut-être pas ma mère. Dans ce cas, ce serait dommage. Je perdrais le coin secret de Paris que je porte en moi. La chanson. Les Champs-élysées. Le Collège de France. Rabelais. Pascal. Bergson aussi. L'incessante parade intellectuelle et littéraire ; l'interminable cortège poétique. Elle avait six ans quand ses parents ont quitté la Grèce pour la France.

Dix minutes plus tard, Walter n'en pouvait plus de haleter. Il s'est levé et s'est mis à la lucarne. Il devait se dresser sur la pointe des pieds pour voir un coin de ciel ou de mer. C'est Musil, me semble-t-il, qui dit que le ciel « a l'air d'une souricière peinte en bleu ». Sans se retourner, il a lancé d'une voix douloureuse :

– Il m'a tout caché malgré notre amitié.

Je voyais de moins en moins ce qui pouvait le mettre dans un pareil état, lui d'ordinaire si imperturbable, que rien ne semblait jamais étonner :

– Je ne serais que comblé de me découvrir une sœur, surtout si elle est de Casablanca ou de Bagdad. En revanche, je ne crois pas que je m'accommoderais d'un frère, surtout s'il est de Casablanca ou de Bagdad.

Walter m'avait tenu sur ses genoux, servi de guide à Vienne, trouvé la bourse qui m'avait permis de faire un post-doctorat à Prague. Il avait été l'un des témoins à mon mariage civil célébré à Chypre. Avec lui, je pouvais me permettre ce que je ne me serais jamais autorisé avec mon père. Il savait que ce que j'appréciais le plus chez Kafka était encore son humour. Il était contrarié, voire blessé, d'avoir été tenu à l'écart. Il a regagné sa place et a poussé le testament vers moi :

– Tiens, lis...

C'était l'écriture minutieuse et précise de mon père. On aurait dit des lettres gothiques. Le testament était bilingue, en hébreu et en français. Il n'avait pu se résoudre à le rédiger en allemand. Je comprenais Walter. C'était plutôt surprenant :

– Je ne le savais pas si soucieux de la postérité. Je ne te cache pas ma surprise. Il n'a jamais rien dit. Pas une observation, pas une allusion. Il devinait ma solitude, il se résignait à ma stérilité. Il savait la vie dénuée de sens, malgré de rares instants de grâce, de charme et de beauté. Ses regards ne laissaient aucun doute sur ce qu'il pensait du destin du monde et des hommes. Je ne comprends pas ce qui lui a pris. Me l'aurait-il demandé de son vivant, je me serais senti un devoir de lui faire plaisir, quitte à étrangler l'enfant après son décès. Aujourd'hui, je n'en vois pas l'intérêt. Surtout à mon âge.

Walter a ouvert un tiroir et exhumé un vieux transistor. Il était de cette génération qui avait besoin d'écouter les informations régulièrement. Comme si chaque heure qui passait sans guerre et sans attentat était gagnée sur le sursis accordé à Israël pour résister et survivre. Mais peut-être avait-il un petit-fils au front. Il s'est contenté des titres. Rassuré, il a rangé l'appareil dans le tiroir :

– Tu n'as rien remarqué ?

– Tous ces numéros ne me disent rien. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas réuni les comptes, tant en Suisse qu'en Israël.

– Il n'était jamais sûr de rien. Ni de la solidité des universités ni de celle des banques. Il a passé sa vie à redouter que tout s'écroule.

– Je le comprends.

Mon père n'était pas du genre à se leurrer sur quoi que ce soit. Le pays, tel qu'il était conçu et bâti, ne pouvait survivre. Les juifs étaient trop volatiles et ingénieux pour s'accommoder de vulgaires structures étatiques. Un troisième exil, une nouvelle diaspora. Malgré son immigration, il était resté fidèle à l'enseignement de Hermann Cohen et de Franz Rosenzweig, plus diasporistes que sionistes. Il ne se grisait ni du rassemblement des exilés ni du creuset israélien. Les Polonais n'étaient pas meilleurs que les Marocains et les dirigeants des uns plus avertis et sensibles que ceux des autres. Il n'aimait pas davantage les chants des uns que des autres, les rabbins, les chercheurs. Ils ne rivalisaient entre eux que de mauvais goût. En fait, malgré sa grande culture, il ne connaissait ni les uns ni les autres et il ne faisait rien pour les

découvrir. Quand les Russes ont commencé à débarquer, il a donné des signes de regain d'intérêt. Je me souviens encore de son émotion quand le mur de Berlin est tombé. Cinq à six ans plus tard, il me confiait qu'il avait sous-estimé le pouvoir d'exacerbation et de ramollissement du Levant.

Malgré sa grande culture, mon père ne misait pas beaucoup sur ses vertus. Il ne s'était jamais remis de la Shoa qui avait ruiné les promesses des Lumières et des Sciences. Il avait passé une partie de l'avant-guerre et de la guerre en France où il avait fréquenté les cercles des émigrés allemands. Il avait croisé, si je ne m'abuse, Hannah Arendt qui travaillait alors pour l'Agence juive avant de gagner les Etats-Unis, de même qu'Arthur Koestler qui devait s'engager dans la Légion étrangère et Walter Benjamin qui se suicida en Espagne. Ce n'était pas un grand admirateur de toute cette bande. En particulier du dernier dont les amis, Scholem et Adorno, avaient fait un martyr. Il le considérait comme un pauvre hère, distrait et maladroit, sans consistance et sans envergure : « Va savoir, disait-il, combien de centaines et de milliers comme lui, voire plus talentueux que lui, ont été engloutis dans l'abîme. » Il s'était retrouvé, par je ne sais par quel concours de circonstances, dans un stalag militaire. Après la guerre, il avait connu ma mère. C'étaient des personnes déplacées, ils poussèrent leur déplacement jusqu'au bout. Sans grande conviction. En Israël, tout au début, il s'était inséré dans le cercle allemand de Prague à Tel-Aviv. Son immigration recouvrait comme une cicatrice de je ne sais quoi. Il ne pouvait retourner à Vienne ni rester à Tel-Aviv. Ils se sont installés à Jérusalem.

Là, ils se sont repliés sur eux-mêmes. Ils n'allaient chez personne, n'invitaient personne. Ils avaient perdu tout sens de l'amitié. Ils n'aimaient pas davantage les voisins qu'ils les détestaient. Ils étaient polis, ils saluaient les passants dans la rue, ils gardaient leurs distances. Je comprenais très bien qu'ils ne veuillent plus, ni lui ni ma mère, replonger dans une plaie purulente et m'entraîner dans son trouble univers. En vérité, je ne cherchais pas à savoir. Walter insistait :

– Ne remarques-tu rien d'autre ?

– Je ne le connaissais pas davantage qu'il ne me connaissait.

– Il n'a pas laissé d'instructions pour le cas où tu n'accomplirais pas ses dernières volontés.

– C'est vrai, que se passerait-il alors ?

– Je n'en sais rien.

– Si tu n'en sais rien, ce n'est pas moi qui le saurais. Je ne comprends que la Loi selon Kafka et encore !

– L'argent irait à l'Etat.

– Ah ça ! Ce serait certainement un excellent argument pour me convaincre de me plier à ses dernières volontés. Mais ces comptes ne recèlent peut-être pas grand-chose.

– La plaisanterie n'était pas le genre de ton père.

C'était ce qu'on peut appeler un homme sérieux. Le matin, il ne quittait pas la maison sans ses immuables tranches de concombres et ses quartiers de tomates dans un sachet en plastique, un gobelet de yaourt blanc à bon marché, des tartines enduites de margarine et un fruit de saison pour son déjeuner. Le soir, il précédait ses concombres et ses tomates d'une soupe. Il ne variait jamais son menu comme si de tous les sens, il lui manquait le goût. Il ne prenait pas d'alcool et continuait de diluer du concentré d'orange ou de pamplemousse dans de l'eau gazeuse. La même tenue depuis toujours, les mêmes chaussures. Quand celles-ci étaient hors d'usage, il faisait la tournée des

magasins de la rue Jaffa avec la même demande aux vendeurs : « Vous voyez ces chaussures, je veux exactement les mêmes. » J'ai dû longuement batailler pour les convaincre d'installer l'air conditionné. Tous deux invoquaient le climat clément de Jérusalem pour se dérober à ce luxe : « Ce n'est peut-être que Jérusalem, elle n'en connaît pas moins des chaleurs à abattre ses habitants. »

Ce disciple de Wittgenstein n'était pas avare, il était monacal. Je représentais sa plus grosse dépense. J'avais du mal à croire que ses économies pouvaient être importantes. Walter poussa un formulaire vers moi :

– Une signature m'autorisant à examiner les comptes.

Pendant que je signais, j'ai soulevé le problème des livres. Il n'était pas étonné :

– Je sais, c'est partout la même chose. Chaque fois que quelqu'un décède, ses héritiers sont embarrassés. Ils vendent les meubles, distribuent les vêtements, se séparent des souvenirs. En revanche, ils ne savent que faire des livres. Surtout s'ils ne sont pas en hébreu. C'est un véritable casse-tête. Les autorités devront trouver une solution.

– C'est sûrement le dernier de leurs soucis.

– C'est vrai, reconnut-il, les pouvoirs publics ne savent pas quoi faire des corps, ils ne vont pas s'encombrer de livres en allemand, en roumain ou en russe. On devra envisager une autre manière de se débarrasser des livres.

– L'incinération.

– On proposera plus volontiers de brûler les corps que les livres.

Une petite semaine plus tard, Walter appelait. Sa voix était plus martiale que catastrophée :

– J'ai les chiffres, dit-il.

– Et ?

– On doit se voir.

– Une estimation, Walter.

– Ce ne sont pas des choses qui se disent au téléphone.

– Ne me dis pas que tu as découvert des dettes que je ne pourrais jamais rembourser.

– Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Je t'attends demain au même endroit, la même heure.

Pendant toute une journée, je me suis amusé à considérer la possibilité que mon père avait mené une double vie. Il aurait eu des maîtresses un peu partout. En Suisse et en Israël. Plutôt que de passer ses journées à décortiquer Wittgenstein, il les passait dans des hôtels. Il n'était pas aussi monomane que je le pensais. Un personnage plus complexe, plus secret, plus riche. Un joueur invétéré ; un noceur déluré ; un artiste de la simulation. Derrière sa carapace teutonne se cachait... un monstre. Je ne sais lequel, ne le saurais jamais. On ne connaît jamais le monstre que cache l'autre, on ne connaît que celui que l'on cache et nul autre que nous ne le connaît. Même par les temps qui courent où l'on étale volontiers ses manies et ses perversions. Après tout, il n'avait été que viennois et l'on sait que seul un Viennois pouvait inventer la psychanalyse qui préconise le soupçon généralisé. D'une certaine manière, ça m'aurait amusé. Il ne vivait pas que de concombres et de tomates. C'était peut-être si monstrueux que je me sentrais du coup moins monstrueux. Je n'aurais trahi ni ses idéaux ni ses principes. De découvrir qu'il avait été moins austère me libérerait davantage. De mes inhibitions, de mes réserves, de mes politesses. De je ne sais quel patrimoine. Génétique, culturel, politique. Je me secouerais de Vienne, me séparerais de Kafka, me chercherais ailleurs. Surtout maintenant qu'il était mort. Je changerais de vie en m'écartant du chemin sur lequel il m'avait engagé, surveillé et maintenu. Un

autre récit, un autre personnage. Enfin débarrassé de moi-même. Sans un reproche ni une remarque. Un escroc, mon père !

Le lendemain, Walter m'a accueilli à la sortie de l'ascenseur. Il avait l'air préoccupé ; il compatissait à mon sort. Contrairement à son habitude, il m'a introduit dans la luxueuse salle de réunion, s'est installé de manière à tourner le dos à la mer et m'a demandé si je voulais boire quelque chose. Il prenait soin de me ménager. J'étais déçu, je me sentais humilié. S'il avait survécu à ce qu'il avait découvert, à son âge, il n'était aucune raison pour que je ne tienne pas. En guise de préambule, il s'est intéressé à ma carrière universitaire. Les Allemands et les Autrichiens n'aiment pas Kafka, ni ses nouvelles ni ses romans, ni ses lettres ni ses brouillons, encore moins sa langue que nul ne sait pourquoi des sommités comme Arendt et Adorno ont loué la pureté. Malgré l'acquisition en 1980 du manuscrit du *Procès* pour la bagatelle de 3,5 millions de marks dans une vente aux enchères de Sotheby's par les Archives de littérature allemande de Marbach et le combat judiciaire que leur représentant livra à la Bibliothèque nationale de Jérusalem pour acquérir le reste des archives laissées par Max Brod à sa secrétaire et probablement dernière maîtresse. Ils continuent de célébrer les vertus de Goethe et de lire Thomas Mann. En fait, s'ils n'aiment pas Kafka, c'est parce qu'ils ne veulent pas reconnaître qu'un vulgaire tchèque a donné en allemand la plus magistrale leçon de littérature à l'humanité et qu'ils sont dénués de tout sens de l'humour :

– Que veux-tu savoir ? Mes recherches ? Mon échelon ?

– Je ne comprends rien à la recherche.

Walter comprenait très bien mais il était de ces êtres qui ne saisissent pas pourquoi on doit consacrer sa vie à étudier une période, un genre, un courant ou un auteur – à *jeûner*... – alors qu'on peut couvrir le meilleur de la littérature universelle :

– Je suis en passe d'être titularisé. L'année prochaine, je n'aurai plus que quatre heures de cours par semaine. Le rêve de tout universitaire.

– Et que feras-tu le reste du temps ?

– Rien.

– Tu risques de dépérir d'ennui.

– On ne s'ennuie plus à cet échelon, on s'est tant habitué à paresser que les quatre heures d'enseignement sont vécues comme une corvée. Sans parler des thèses de maîtrise et de doctorat dont la lecture reste un véritable enfer.

– Je ne suis pas de cet univers, tu comprendras que je ne te suive pas.

– Ca me permettra de vaquer à autre chose.

– Comme ?

– Je ne sais pas, moi, me mettre à l'étude du Talmud ou de la Kabbale.

Walter n'a pu réprimer un haut le corps. Rien ne rebutait autant les Viennois que l'intérêt des Berlinoises pour les sources mystiques du judaïsme et le retour des Juifs de l'Est à un judaïsme anachronique. Pour ne point mentionner le déraillement maraboutique des juifs du Maghreb et d'Orient. Retourner à la Kabbale représentait

pour ces pauvres rescapés du judaïsme de l'Ouest une démission sur laquelle on ne pouvait que se désoler. Je l'ai aussitôt rassuré, je ne tenais pas à le perdre, surtout à un moment aussi crucial. Sans son aide, je serais incapable de régler l'épineux problème des livres de mon père :

– Je plaisante, Walter, je ne me mettrai à la Kabbale qu'après avoir relu *L'Homme sans qualités de Musil* et *A la recherche du temps perdu* de Proust.

Je ne me décidais pas le questionner sur le testament, même s'il ne demandait pas mieux :

– Ta décision ne sera pas aussi facile que tu le penses.

– Je ne vois pas décision plus pénible qu'un mariage et soulagement plus grand qu'un divorce.

– Précisément tu seras peut-être amené à te remarier.

– Pour rien au monde.

– Pour cent millions d'euros. C'est le montant de l'héritage qui t'attend si tu mets un enfant au monde et encore n'ai-je pas compté l'appartement et les diverses assurances.

Walter s'est mis à remonter sa montre qui devait dater de sa période viennoise. Pour se donner contenance et pour me laisser le temps de réaliser le montant de la somme. J'ai d'abord ressenti une sourde rancune contre l'Etat, comme s'il avait déjà fait main basse sur l'héritage. Walter a précisé :

– Le premier compte en Suisse remonte à 1914.

Mon arrière-grand-père n'était spécialiste de rien. Il ne connaissait ni Kant ni Beethoven. En revanche, il connaissait les métaux. Tous les métaux. Les plus protecteurs et les plus pénétrants. Il n'était pas encore viennois, il était hongrois. Walter dégageait des relents de sueur mêlée d'eau de lavande. La salle était climatisée, il n'avait qu'à actionner l'interrupteur :

– Pourquoi ne mets-tu pas l'air conditionné ?

– Ca me rend malade. J'ai passé l'âge de changer de régime climatique.

– Pourtant vous avez passé votre vie à vous plaindre du climat.

Contrairement à mon père, il avait conservé son costume et sa cravate viennois. Il m'est même arrivé de le voir en nœud papillon :

– Combien as-tu dit ?

Passés les premiers instants de surprise, je me suis mis à en vouloir à mon père. Je n'épargnais rien pour lui plaire. Je m'étais accoutumé à son ennui. Je me suis engagé dans une unité non-combattante pour calmer ses inquiétudes. J'ai perpétué les traditions familiales. J'ai même lu Wittgenstein alors que je n'avais aucune patience pour le positivisme logique. En définitive, j'ai demandé à Walter pourquoi il avait mené une vie aussi ascétique alors qu'il pouvait se permettre de vivre plus confortablement. Il a répondu :

– C'était l'époque, c'étaient les mœurs, c'était la règle. Les ministres habitaient de simples deux-pièces dans des rez-de-chaussée, les Premiers ministres des cabanes dans le désert. La cravate était proscrite, le costume risible. C'était le régime d'austérité. Cela dit, ton père était un personnage particulièrement monacal.

– Pourquoi n'a-t-il pas utilisé cet argent pour soulager ne serait-ce que partiellement la misère des autres ?

– Parce qu'il n'était pas sûr de rester dans le pays.

– Mon père ?! Je croyais qu'il s'était résigné à mourir dans le Levant.

– C'était un sioniste à la viennoise ou, si tu préfères, à la Herzl. Il était partisan d'un pays de refuge, militant pour un Etat binational, il ne s'est jamais accoutumé au Levant.

– Dans ce cas, pourquoi n'est-il pas retourné à Vienne ?

– Parce qu'il attendait...

– Il attendait quoi ?

– Qu'on l'invite à enseigner Wittgenstein à l'Université de Vienne.

Puis il s'est ravisé. Il m'a donné une autre réponse, plus étrange que la précédente :

– Parce qu'il ne souhaitait plus redevenir juif et que ce n'était qu'en Israël qu'il ne l'était plus. Sitôt qu'il se rendait à l'étranger pour un congrès ou une conférence, il renouait avec sa condition juive et rien ne lui était plus douloureux, plus contrariant, plus...

Il cherchait le mot juste :

– ... plus sacrilège.

Face à ma perplexité, il a précisé :

– Surtout, ce n'était pas son argent.

J'étais peut-être prêt à cracher sur quelques centaines de milliers de dollars, en revanche je n'avais pas l'intention de renoncer à cent millions d'euros. Après mon service militaire, je m'étais inscrit à la fac. En tant que fils d'universitaires, je bénéficiais de la gratuité des études. En journée, j'allais en cours ; la nuit, je travaillais comme réceptionniste dans un petit hôtel du centre-ville. Je passais une partie de la nuit à lire, l'autre à dormir. Très tôt le matin, j'établissais le bilan et le transmettais au directeur de la réception qui me remplaçait. Souvent, je trouvais refuge dans la Bibliothèque nationale. Je ne sais si les habitués se doutaient que j'étais le fils de Mme Freund, la directrice du service des manuscrits. Elle ne me saluait pas, je ne la saluais pas. Même quand je me heurtais à des problèmes pour emprunter un livre pour la nuit ou pour le week-end, je m'interdisais de la faire intervenir. J'ai terminé brillamment ma licence, de même que ma maîtrise. J'ai pu ainsi obtenir une bourse pour un doctorat à Harvard. Puis le post-doctorat à Prague. Quand je suis rentré, un poste m'attendait à l'Université de Tel-Aviv. Grâce au parrainage et au soutien des derniers membres du cercle allemand de Prague. Je ne pense pas que mon père soit intervenu, ce n'était pas son genre. Max Brod non plus puisqu'il est mort en 1968 après avoir été, si je ne m'abuse, le directeur artistique du théâtre national Ha-Bimah. Peut-être Walter, sûrement lui. Il était membre du comité directeur de l'université. Je ne me suis pas posé trop de questions ; rien ne m'a paru plus naturel que de m'orienter vers une carrière universitaire. J'étais né pour devenir *professor* comme l'avaient été mon père avant moi et son propre père avant lui. L'Université nous était destinée et nous lui étions destinés. Elle constituait notre espace vital et l'on ne pouvait nous en chasser sans nous condamner à nous décomposer dans la chaleur ou être piétinés dans une bousculade. Pendant très longtemps, elle a été l'asile de personnages cacaniens, sans grandes qualités, comme mon père et moi-même. Au début, dans les années trente, quarante et cinquante, on s'émouvait encore de toutes sortes d'histoires présentant comme un arôme de la période de Weimar. Scholem décrétait que la Kabbale était la théologie par excellence du judaïsme et qu'il n'en était pas d'autre ; Buber était relégué au Département de Sociologie alors qu'il se considérait, au vu et au su de tous, comme le Rabbi de l'humanité au moins ; on préférait Julius Gutmann, philosophe du judaïsme, à Léo Strauss, qui devait devenir le maître des néo-conservateurs aux Etats-Unis ; en philosophie, le positivisme linguistique de Yéhoshoua Bar-Hillel, alias Oscar Westreich, disciple de Rudolf Carnap, était de rigueur partout, contraignant les humanités à se couler dans des moules pour le moins étroits et stériles. Ce n'est pas par hasard si l'Université israélienne est restée et reste toujours teutonnes, même si ces dernières années elle s'est dégradée à cause de toutes sortes de nominations douteuses participant de la discrimination positive concernant les juifs de l'Est et les juifs d'Orient. C'était pour nous, sans vantardise et sans morgue, une réserve allemande au sein du Levant. Un sanctuaire. On n'était pas tant citoyens israéliens qu'universitaires israéliens.

Depuis, je n'ai cessé de publier dans les revues les mieux cotées, en allemand, en anglais et en français, passant vaillamment les comités de lecture et les commissions des parutions, progressant dans la hiérarchie universitaire. Sans m'empêtrer dans les intrigues et me faire d'ennemis. Un chercheur studieux et méthodique qui ne parle que de ce qu'il sait, et il ne sait pas grand-chose, et décline toute proposition qui n'entre pas dans ses cordes, et il n'en reçoit presque pas. Sans grandes ambitions ni petites frustrations. S'acquittant le plus consciencieusement du monde de ses tâches, se gardant de se mêler de ce qui ne le regarde pas, de pratiquer le népotisme intellectuel ou encore de le dénoncer. Ne réclamant pas de grands budgets de recherche et n'exploitant pas toujours les fonds à sa disposition pour le financement de ses participations aux congrès et séminaires à l'étranger. Je ne présentais du reste ma candidature qu'aux postes dont personne ne voulait. Les enseignants ne sont pas tous des modèles de vertu. Il en est de distraits et de pointilleux ; d'imbéciles et de sages ; de butés et d'intelligents ; de maladroits et d'habiles ; d'honnêtes et de malhonnêtes. Cela dit, tous avaient raison et passaient à mes yeux pour des... justes. On devinera aisément que les années maigres se soient relativement bien passées. J'ai même acheté grâce à un emprunt bancaire un appartement dans un bâtiment Bauhaus qui donne sur la mer. A l'époque, on ne distinguait pas entre le Bauhaus et le style soviétique. Les bâtisses menaçaient de s'écrouler. Je n'ai cessé d'investir dans la restauration des lieux et l'aménagement intérieur. L'UNESCO a sanctionné mon choix en classant la bâtisse, je ne sais pourquoi à ce jour, au patrimoine universel de l'humanité.

Cet héritage qui me tombait du ciel était assez important pour bouleverser mes conditions de vie. En mieux. Dans tous les domaines. J'étais assez sensible et intelligent pour savoir où l'investir, comment l'utiliser et à qui le distribuer. Je commencerais par rompre avec Kafka. Sans remords ni regrets. Sans plus retourner à ses livres. Ni ses lettres ni ses journaux, encore moins ses paraboles contre lesquelles je butais piteusement malgré les nombreuses interprétations, sans cesse nouvelles, qui en sont proposées. Je ne l'enseignerais plus. Sa passion pour la littérature commençait à m'assommer. Il aurait poussé l'écriture à la manie. Ce n'en était pas tant un héros qu'une victime. Un artiste de la faim. Un chien volant. Un camelot des lettres. Un je ne sais quoi. Un Odradek. Je n'aurai cessé de chercher la réponse à la question qui me taraudait le concernant : « Pourquoi écrire ? » Sur son lit de mort, il corrigeait encore les épreuves d'*Un artiste de la faim*. Pour se moquer de lui-même et de tous ceux qui cherchent le salut dans l'écriture. Trente ans plus tard, j'arrivais à la conclusion que c'était un maniaque génial, insomniaque et malheureux. Il passait ses journées à geindre et à travailler et ses nuits à geindre et à noircir du papier. Il ne comprenait pas moins qu'un autre, il ne s'en sentait pas moins obligé de dire son incompréhension. Il ne s'en tourmentait et ne s'en moquait que pour mieux l'exprimer. Le lecteur ne comprend pas, il partage son incompréhension. Milena conclut l'annonce de sa mort par ces mots : « Tous ses livres décrivent l'horreur de l'incompréhension, de la faute innocente parmi les hommes. » Personne n'aura pris davantage au sérieux le problème de l'incompréhension originelle. Sans plus. Or je ne souhaitais plus m'empêtrer dans son incompréhension. Plutôt paresser à mort que jeûner à mort.

Je quitterais enfin l'université. Je n'animerais plus de séminaires, ne lirais plus de mémoires. Je ne participerais plus à ces colloques où ma voix, méconnaissable, sonne creux et dont je reviens plus accablé qu'enrichi. Ce n'est pas le lieu de travail le plus épuisant, ce n'en est pas moins le plus ingrat et le plus vaniteux. Mes collègues ont la

malencontreuse tendance à diviser l'humanité en deux camps. D'un côté, les professeurs ; de l'autre, la piétaille humaine. Sinon ce sont les plus polis des gens. Ils n'invectivent pas, ils ne menacent pas, ils ne s'indignent pas. La pire insulte dans leur bouche, que je n'ai jamais comprise, est : « Ce n'est pas d'un niveau académique » ou pour les sciences sociales « ce n'est pas un scientifique. » Trente ans plus tard, je ne distingue toujours pas entre un bon et un mauvais article. Sitôt qu'on me soumet un texte et me demande un avis circonstancié en vue de sa publication, j'invoque toutes sortes d'excuses pour me dérober à la corvée. Je suis trop proche de l'auteur ; je suis d'un autre bord que lui ; je suis en train d'écrire un article sur le même sujet. Je ne saurais dire combien de candidats malheureux à je ne sais quoi sont victimes chaque année de la dérisoire et risible conception de la science qui sévit dans les humanités ? Combien en pâtissent ? Combien en meurent ? Personnellement, j'ai misé sur la quantité plutôt que sur la qualité. Je travaillais sur une dizaine d'articles en parallèle pour en placer un à deux par an. J'ai vite compris que les membres des comités de lecture ne s'entendent qu'à des résumés plus ou moins précis et que l'originalité, ne cadrant pas avec leurs préconceptions, disqualifie inmanquablement l'auteur. Je n'ai jamais rien découvert de nouveau sinon que Kafka était le véritable Golem de Prague et que son maître n'était autre que Max Brod et encore tenais-je cette intuition de mon regretté père, un ami de ce dernier. J'ai suivi la voie tracée par mes prédécesseurs, je n'ai pas cherché à innover. Pour mieux placer mes articles et me garder contre les railleries.

Entre collègues, autant le reconnaître, on ne s'aime pas beaucoup. On est volontiers indulgent avec soi, volontiers sévère avec les autres. Tous radotent – sauf moi ; tous plagient – sauf moi ; tous se répètent – sauf moi. J'en suis au point où je dois changer de couloir pour éviter les plus importuns ou m'acquitter d'un salut de la tête quand je les croise par hasard pour m'épargner ces fastidieuses séances d'auto-encensement et de dénigrement des autres. Souvent, je ne comprends pas ce qu'ils disent. Ce qui les pousse. Ce qui les fait courir. Or, je désespère de plus en plus de cette cécité qui m'empêche de voir ce qu'ils voient, de saisir ce qu'ils sentent. Quand ils s'oublient, ils n'ont plus de limites et ils ne s'oublient jamais autant que lorsqu'on touche à leurs privilèges. Ils dénoncent l'atteinte à la sacro-sainte liberté académique ; ils menacent de désertir pour le secteur privé ; ils mettent en garde contre l'hémorragie des cerveaux. Il m'arrive quelquefois de croire qu'ils sont tous aliénés ou attardés – c'est dire la gravité de mon état académique ! Si je persiste, malgré une vue de plus en plus mauvaise, à lire les revues, en revanche, je suis incapable, malgré une ouïe de plus en plus fine, d'écouter. Ni ma voix radotant sur Kafka ni la leur délirant sur l'auteur qu'ils parasitent pour gagner leur vie.

A la longue, les congrès sont devenus, pour moi aussi, une hantise. Leurs sessions ne sont que des séances de lecture rapide, chacun tentant de résumer toute sa science en vingt minutes. On prend tout son temps pour parler de soi, on n'en trouve jamais assez pour dire le plus important, encore moins pour conclure. Les allocutions sont autant de résumés de travaux de séminaires valeureusement corrigés. L'ennui sévirait désormais dans les amphithéâtres, du moins pour les sciences dites humaines et les sciences présumées sociales. C'est pire que Musil, pire que dans sa Cacanie. Pourtant, je ne pouvais ni ne peux encore, malgré ma prochaine titularisation, me libérer de toutes ces petites servitudes. On nous note à notre vitesse de lecture, à notre endurance à l'écoute et au nombre de voyages accomplis à l'étranger. La pire corvée consiste encore à servir de président de séance. On doit endurer les trois intervenants

généralement prévus par session pour assurer des liaisons plus ou moins pertinentes alors qu'en intervenant soi-même, on n'écoute pas les autres et n'endure que sa propre voix. Sans cela, je suis le plus heureux des hommes. Dans mon trou. Entre les quatre murs de mon minuscule auditorium privé de musique. Dans les bistrotts et les gargotes où j'ai mes habitudes. Avec mes prostituées qui présentent l'insigne mérite de ne pas parler.

Pour un million d'euros, je me serais contenté de renoncer aux allocations de recherche ; pour cent millions, je peux me permettre de tout plaquer. Arrêter ce harcèlement et m'éclipser sans grandes craintes, d'autant que le gros de l'argent est en Suisse et que son système bancaire sera le dernier à s'écrouler. Traîner sur terre. Faire la tournée des îles et des ports sur un voilier. S'engager et se rétracter. J'étais condamné à caqueter dans cette basse-cour dominée par une poignée de coqs plus hargneux les uns que les autres. Surtout ceux qui se prennent pour des sommités mondiales, sont en quête constante de compléments de salaires et qu'ils commencent leur intervention par les mots : « En tant qu'universitaire... » ou « en tant que titulaire de la chaire de... » En l'occurrence pour dénoncer les carences de leurs prédécesseurs et pointer leurs limites. En définitive, les universitaires seraient plus bornés que... mes compagnes inconnues. Sur les choses de la vie. Dormir et se réveiller, manger et boire, aimer et haïr. Les choses sont tellement plus simples et ils les compliquent tant. Je comprends que les Viennois n'aient jamais vraiment aimé Kafka. En général.

Depuis l'ouverture du testament, j'ai découvert que l'insomnie est la pire modalité de l'errance. Je n'arrête pas de me retourner dans mon lit et de me poser de nouvelles questions. De petites questions personnelles au lieu des grandes et lourdes questions métaphysiques qui sont mon lot quotidien depuis l'âge précoce de dix ans et qui présentent l'insigne mérite de se passer de réponses. Qui étaient mon père et ma mère ? Quel intérêt trouvaient-ils à réclamer de moi une descendance ? La souhaitaient-ils exclusivement viennoise, germano-viennoise, russo-viennoise ou, à Dieu ne plaise, maroco-viennoise ? A supposer que le testament datât de la veille de l'attaque de mon père, alors que j'avais quarante-quatre ans, comment pouvait-il m'investir d'une mission aussi délicate et me charger d'une responsabilité aussi lourde ? Connaissant mon caractère casanier, réservé et pour le moins austère, ne sachant rien de mes prostituées, où s'imaginait-il que j'allais trouver « la femme idéale » pour lui donner ses petits-enfants ? D'autant que je n'étais plus très jeune ni particulièrement séduisant ou entreprenant. Or, je ne souhaite pas plus m'abandonner aux tourments d'un Kafka que connaître les souffrances d'un Job. Le mariage, le célibat, la procréation, la littérature... tout cela est trop dérisoire pour que je me prenne la tête avec de piètres considérations domestiques, même si dans mes articles, je ne cesse d'en souligner l'importance métaphysico-domestique. Je ne veux pas de cette revanche de Kafka contre mon désenchantement de la littérature en général et de sa production en particulier.

J'aurais volontiers compris le souhait de mon père s'il s'était avisé de me demander une chose à ma portée. D'abandonner Kafka pour Wittgenstein par exemple, afin de poursuivre ses recherches et d'éviter le démantèlement de sa bibliothèque. J'aurais commencé par écrire un article sur « le rapport entre Kafka et Wittgenstein » et je serais progressivement passé de l'un à l'autre. J'aurais proposé au Département de Philosophie de donner un premier cours sur Wittgenstein. Je me serais intéressé aux congrès et aurais participé à ceux qui m'auraient invité – fût-ce aux frais des caisses occultes de l'université pour gagner en légitimité académique ce que j'aurais perdu en intégrité intellectuelle ! Il aurait pu encore me demander de créer cet institut pour la conservation du patrimoine culturel judéo-viennois qui me trotte dans la tête et de lui donner le nom d'Institut de Cacanie ou même – j'aurais pris soin de changer de nom auparavant – d'Institut Freund. Cela aurait bousculé mes bonnes vieilles habitudes mais j'aurais trouvé un glorieux général à la retraite pour le diriger : rien de mieux pour ce genre de poste qu'un militaire roué à l'escroquerie intellectuelle ou à l'intelligence de l'escroquerie. Dans un geste de générosité surprenant chez un Viennois, il aurait pu encore me proposer d'œuvrer au relèvement moral et intellectuel des bourgades périphériques qui s'enlisent de plus en plus dans la précarité mentale à mesure qu'augmentent les sommes publiques et privées déversées dans leurs institutions ; d'œuvrer au rapprochement entre Juifs et Arabes qui ne cessent de

s'éloigner les uns des autres à mesure qu'on tente de les rapprocher ; de lancer des explorateurs à la recherche des dix tribus perdues pour précipiter la venue du Messie ou le retour du Christ ; de créer un réseau d'agences matrimoniales pour lutter contre les mariages mixtes à travers le monde ; de... créer un nouvel Etat hébreu réservé aux seuls juifs viennois sur une île artificielle au milieu du lac Léman ou du Lac de Constance qui n'admettrait comme domestiques, gardes-malades et policiers que des émigrés bouddhistes pour prévenir toute guerre de religion et toute friction intercommunautaire. J'aurais tout fait pour empêcher que l'héritage ne tombe dans le trou de l'Etat, surtout s'il doit être réparti entre les universités. Or de tous côtés que je me retournais dans mon lit, j'entendais les pleurs d'un bébé, recevais sur le visage les relents de ses langes et le berçais de *mélodies du bonheur* pour le calmer tandis que sa mère me trompait avec le mathématicien du dessus, le généticien du dessous ou le gynécologue d'en face. En épousant une femme de vingt ans plus jeune que moi – je n'avais pas le choix si je souhaitais la voir tomber enceinte le plus vite possible –, je m'exposais, on doit le savoir, à toutes sortes de déboires para-romantiques. De plus, je ne savais si je devais l'introduire dans le secret de mon père : en révélant l'existence de l'héritage, elle ne resterait que pour l'argent ; en le cachant, je n'avais rien pour l'attirer et encore moins pour la retenir. Il est des deuils, on en conviendra, plus communs et plus prosaïques.

Or si je savais où trouver des prostituées, je n'avais aucune idée où chercher une femme. Mes collègues avaient passé, presque toutes, la quarantaine, étaient mariées et cachaient qu'elles étaient malheureuses. Les plus jeunes, encore célibataires, n'avaient que l'embarras du choix avec la riche palette des étudiants qui attendaient patiemment d'être à l'université pour coucher avec... leur maîtresse. Les plus brillantes étaient d'autant plus inabordables qu'elles étaient mariées avec Proust, Faulkner ou Tolstoï. D'année en année, l'université se faisait, je ne sais pourquoi, de moins en moins sensuelle, sans grand charisme charnel, sans remous sentimentaux particuliers. Peut-être parce que je vieillissais, que les étudiants et les enseignants les plus séduisants choisissaient des institutions plus huppées proposant de clinquants MBA en crétinisme et que l'esprit, ici comme ailleurs, se faisait miteux – sitôt que je donnais ma spécialité, on me rangeait parmi les célibataires endurcis qui cachaient un homosexuel, un impuissant et un mystique au moins alors que ce pauvre Kafka n'était qu'une géniale victime de son hypersensibilité et qu'il attendait la gloire pour se marier. Peut-être m'étais-je tant habitué aux douteux charmes de mes prostituées que je trouvais la piétaille féminine universitaire incolore, inodore et sans désir. Les chercheuses se retrouvaient peut-être dans les labyrinthes de la grande bibliothèque de la sagesse et de la sottise, elles ne savaient pas pour autant assortir leurs chaussures à leurs robes et quand elles s'avisèrent de le faire, elles étaient encore plus dépareillées. La directrice du Département de Littérature comparée, pour ne prendre qu'elle, sommité mondiale de l'esthétique, n'était pas capable de marier une bague avec un bracelet et elle ne changeait pas de coupe de cheveux sans trahir la période sur laquelle portaient ses recherches.

Derrière mon négligé, mon austérité et mon teint délavé de survivant de la Cacanie, j'étais dans mon genre un esthète du trottoir. Je ne caressais pas de désir pour la première venue et la mise ne m'était pas moins importante que les traits et les lignes. J'avais dans une armoire une garde-robe féminine que je veillais constamment à enrichir et elle était plus riche que la mienne. Sitôt qu'une prostituée entraînait, je lui assignais une tenue et elle lui allait parfois si bien que je la lui laissais en guise de

pourboire. Mais je n'allais tout de même pas commettre le sacrilège de chercher une mère à l'héritier des Freund parmi ces jeunes femmes ?! Même si elles étaient souvent plus vives qu'attardées, plus polies que vulgaires, plus cultivées qu'incultes et plus libres que déçues ! La prostitution ne représentait pour la plupart d'entre elles qu'un raccourci pour arriver à je ne sais quelles contrées ou quels niveaux de vie. Certaines n'auraient pas boudé un petit congé de neuf à douze mois, surtout parmi celles qui se prostituaient sans complexes, par dessillement romantique et pour se procurer le nécessaire leur permettant de mener une vie décente ou de se livrer à des études. Elles ne nourrissaient plus d'illusion maritale. Elles souhaitaient avoir des enfants. Sans plus. Elles avaient si peu de considération pour les hommes, réduits à autant de loques en transes, qu'elles se seraient volontiers passées de maris et auraient dispensé leurs enfants de pères. Elles avaient une toute autre allure que les prostituées de Kafka qui célébraient leur « sexualité éclatée » et se désolait de leur « impureté naturelle ». Je n'en étais pas moins décidé à ne point trahir la mémoire de mon père sinon son patrimoine viennois qui est, grâce à Freud ou à cause de lui, l'un des plus diffamés au monde.

Dans tous les cas, il n'était pas question pour moi de retourner au lit d'une divorcée. Car je ne me suis jamais remis de ma tentative de fonder un foyer. Un échec cuisant, un désastre. C'était une thésarde, ni particulièrement belle ni particulièrement intelligente, de ces jeunes enseignantes qui ne trouvent rien de mieux à faire pour sortir de la classe que de préparer une thèse afin de postuler, le jour venu, à un poste à l'université. Elle était de parents polonais pratiquants mais elle-même s'était délestée de toute conviction religieuse. Elle était convenable sans être particulièrement agréable ou cultivée, je pouvais la présenter à mes parents sans les heurter. On n'aurait pas trouvé mieux dans la contrée pour un homme de mon rang et de mon physique. Elle n'était peut-être ni de Berlin ni de Vienne ; elle n'était pas pour autant de Casablanca ou de Bagdad. Elle ne donnait aucun signe inquiétant. Somme toute normale et réservée, autant qu'on puisse l'être dans le pays. Ce n'est qu'après notre mariage que j'ai découvert qu'on ne quitte pas Dieu impunément. On n'a jamais fini de se débarrasser de lui : rien ne doit être pire que de vivre en orphelins du Ciel. Extérieurement, elle se comportait en laïque, poussant volontiers son sécularisme au sacrilège ; intérieurement, elle était toujours soumise à son Dieu comme s'il s'était coulé en elle et la tenait solidement. Prisonnière de ses interdits, ne les bravant pas sans drames. Elle continuait de pécher malgré l'abolition de la Loi, grâce à elle je comprenais mieux Kafka. Au début, je me suis accommodé de son audace et de sa retenue. Mais très vite, j'ai réalisé mon erreur. Elle attendait plus que ce que j'étais en mesure de lui offrir. Elle cherchait un substitut à son Dieu et j'arrivais à peine à m'acquitter de mes obligations d'homme. Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour la satisfaire. Je ne l'incrimine de rien, j'étais seul responsable. Je ne connaissais pas la tendresse, elle non plus d'ailleurs. Ce n'était pas seulement le kibboutz qui était un désert érotique, c'était tout le pays. Je n'avais pas assez de patience pour lui faire la cour tous les lundis et jeudis et lui déclarer mon amour chaque fois qu'elle était déprimée. Je ne l'aimais pas plus que je la détestais. Coucher avec elle était pour moi un exploit, d'autant qu'à l'époque je ne comprenais pas pourquoi je devais m'investir autant pour un vulgaire spasme animal.

Notre vie de couple s'est vite dégradée. Elle ne s'intéressait pas à mes recherches, je ne m'intéressais pas aux siennes. Elle ne lisait que de la littérature hébraïque, je ne lisais que de la littérature étrangère. Bientôt nous avons évoqué tous nos souvenirs, débattu de tous les problèmes et passé en revue toutes les solutions. Je savais tout sur

elle, elle savait tout sur moi et ce que nous ne savions pas, nous ne tenions pas à le dévoiler ou à le découvrir. On n'était plus curieux l'un de l'autre. Elle pensait qu'elle méritait mieux et qu'elle pouvait aspirer à plus. Elle ne le cachait pas, elle l'aurait volontiers crié sur les toits. Je ne lui donnais satisfaction ni sexuellement ni socialement. Je n'en pouvais plus d'entendre ses remarques. J'en suis arrivé au point où je ne supportais plus le son de sa voix. Pour la faire taire, j'admettais tout ce qu'elle disait et quand elle s'en est aperçue, elle s'est mise à me le reprocher. En revanche, quand je m'avisais de lui donner la réplique, elle me reprochait de la museler en la contredisant. Elle ne cessait de me harceler de ses considérations sur toute chose, de ses projets d'avenir, de ses doléances pour un rien. Elle empoisonnait ma vie autant que la sienne. Je devais être un peu plus lucide que Kafka pour comprendre au bout de deux ans que je n'étais pas fait pour le mariage. Partager. S'habituer. Aimer. Sans parler de l'absence de toute tendresse entre nous. Schopenhauer avait les femmes en horreur. Nietzsche s'était sottement amouraché d'une petite émigrée russe en quête de panache mondain. Wittgenstein, peut-être pédophile, ne s'était jamais marié. On connaît les drames sentimentaux de Kierkegaard et de Kafka. Sans nourrir les mêmes ambitions qu'eux et présenter le moindre signe de génie, je ne voyais pas pourquoi je dérogerais à la règle.

J'ai cru un moment que passées les deux premières années, elle se calmerait et renoncerait à connaître l'extase divine avec moi. Elle n'a fait que sombrer dans l'amertume. Elle voulait me rééduquer. Ni plus ni moins. Le jour où elle a voulu un enfant, j'ai pris intérieurement la décision de me séparer d'elle. J'ai compris que ce ne serait qu'une manière de tromper notre ennui et de reporter une décision inexorable. Je ne me voyais pas langer un bébé indésirable et encore moins expliquer à l'enfant ce qu'est le monde et quel rôle l'y attend. Le mien ne m'était pas clair, le sien ne le lui serait pas davantage. Je n'avais pas assez d'assurance pour m'inscrire dans cette vaste industrie planétaire de la reproduction. Je n'étais ni assez gai ni assez passionné, ni assez beau ni assez bon. Je ne voyais aucune raison de reproduire un personnage aussi falot – un *schlumper* comme l'on disait de moi aux scouts et à l'armée. J'ai décidé de m'ennuyer seul, de vivre seul et de mourir seul. J'ai quitté le domicile conjugal. J'avais beaucoup appris sur les femmes religieuses qui rompent leurs liens avec Dieu. Même quand elles s'en croient libres, il continue de sceller leurs entrailles et de leur interdire tout plaisir. Nous n'avions en commun que la même répulsion pour les phénomènes levantins.

Pendant les semaines que durèrent mes atermoiements romantico-testamentaires, j'ai passé mes journées à détailler les femmes dans la rue, les couloirs, les ascenseurs, les magasins et jusque dans le... cimetière où je me rendais pour suivre la pose du marbre sur la tombe de mon père. Je n'avais d'autre choix que de tenter de tomber amoureux. A mon âge, dans ma situation, malgré ma belle accoutumance à la solitude et ma sordide allergie à toute intrusion dans mon intimité. J'étais un homme plus averti, je saurais contrôler ma passion. Je ne me faisais plus d'illusions sur l'amour. Peut-être la tendresse ; peut-être un soutien mutuel. En définitive, je me suis résigné à recourir aux prestations d'une agence matrimoniale. J'ai dépouillé la presse de cœur qui proposait des services de prostitution plus ou moins déguisée en liaison pré, para ou post-romantique. Du massage à la relaxation, de la thérapie psychotrope à la thérapie par hypnose, de l'analyse classique à l'analyse lacanienne, de l'escorte mondaine à l'escorte sentimentale. Mais il était encore des agences pour proposer des liaisons maritales pour toutes sortes de populations, religieux et laïcs, handicapés et attardés, divorcés et veufs. Pour une première et une deuxième chance. Mobilisant les ressources technologiques les plus sophistiquées ou pratiquant « les bonnes vieilles méthodes qui ne déçoivent jamais ».

J'ai choisi une agence qui ne prenait que « des candidats diplômés d'une licence au moins, alliaient les bonnes manières aux bons loisirs et étaient en quête d'une relation sérieuse et durable ». On annonçait d'emblée qu'à part les frais d'enregistrement, tout symboliques, on ne prélevait d'honoraires qu'une fois... le mariage conclu. C'était à croire que l'agence se sentait investie de la mission sacro-sainte d'assister Dieu dans ses tâches d'entremetteur universel puisque selon un talmudiste de mes connaissances le Saint, béni soit-Il, passait désormais ses journées « à assortir les couples ». J'ai appelé pour m'assurer que je ne risquais pas de me retrouver une nouvelle fois avec Dieu dans mon lit. Une voix agréable m'a rassuré sur la vocation universelle de l'agence et sur la qualité des candidats – j'ai remarqué qu'on disait pas clients. Je devais passer pour un entretien au cours duquel je m'ouvrais de mes souhaits et l'on me proposerait aussitôt des partenaires répondant à mon goût. On se bornait à servir d'intermédiaires pour permettre à des personnes prises par leurs activités professionnelles de se rencontrer.

L'agence se réduisait à une seule et unique personne. C'était une pétillante quinquagénaire, habillée avec goût, dont les yeux tiraient sur le vert. Elle recevait les intéressés dans l'appartement d'un immeuble rénové, situé dans un quartier cossu de la ville. Rien sur la boîte aux lettres, rien sur la porte. Sans secrétaire et sans accueil. Pour ce qui était de la discrétion, je n'avais rien à redire. J'étais reçu pour une conversation préliminaire qui devait convaincre l'entremetteuse de mon sérieux.

J'avais troqué pour la circonstance mon jeans de kibboutz contre un pantalon de ville. Son sourire se voulait rassurant :

– Pouvez-vous me donner des renseignements sur ce que vous recherchez, n'hésitez pas à vous montrer précis.

Je n'ai pas voulu donner l'image d'un plaisantin, d'autant que l'humour viennois, quasiment inconnu, était inaccessible au commun des mortels. J'ai pris ma voix la plus sérieuse et mon ton le plus honnête pour m'ouvrir de mes souhaits :

– Je suis universitaire, j'ai cinquante ans, je suis divorcé depuis vingt ans et je n'ai pas d'enfants.

J'ai pensé que si je m'étais plié aux souhaits d'Anat et avais eu d'elle un enfant, il aurait eu vingt ans et je n'aurais eu aucun mal à récupérer l'héritage :

– Je souhaiterais connaître une jeune femme avec laquelle prendre un nouveau départ.

J'ai pris soin de dire « jeune femme » pour ne pas me retrouver avec une femme qui ne m'aurait servi à rien d'autre qu'à m'associer à ses crises de je ne sais quoi :

– Vous êtes à la bonne adresse, dit-elle, je ne prends que des candidats de votre genre.

Si j'ai bien compris, professionnellement, vous êtes...

– Chercheur et enseignant.

– Donc vous êtes *doctor*.

Dans aucun autre pays, le titre de *doctor* n'exerce autant d'ascendant. Un vestige de la culture allemande. Le plus éminent. Avec le Bauhaus de Tel-Aviv bien sûr. Un titre qui ouvre plus de portes qu'il n'en condamne. Un sésame dans les labyrinthes de la bureaucratie. Il me blanchissait du titre de *schlumper*. Ce n'était ni le lieu ni le moment de boudier les honneurs que j'avais acquis au prix de l'ennui d'abattre des livres pour produire de vulgaires articles :

– Je suis professeur d'université.

– Je comprends.

Comme j'ai toujours peur qu'on me prenne pour un médecin, grand sorcier dans ce pays où toutes les mères veulent d'un enfant médecin pour se sentir suivies, vaccinées et préservées de la mort pour l'éternité, j'ai cru bon préciser :

– Professeur de littérature.

– C'est romantique, dit-elle, ce sera un plaisir de vous trouver une compagne. J'ai dans mon fichier toute une liste de candidates qui cherchent des hommes de votre profil.

J'ai apprécié sa discrétion. Elle ne s'est intéressée ni aux motifs de mon divorce ni à la manière dont j'avais enduré ma solitude. Elle risquait néanmoins de se méprendre sur mes intentions et de me proposer des femmes qui ne pouvaient ou ne souhaitaient pas avoir d'enfants. J'ai cru bon préciser une limite d'âge, quitte à me dévaloriser à ses yeux :

– Elle ne devra pas avoir plus de trente ou trente-cinq ans.

Elle devait être habituée, elle s'est contentée de répondre :

– Cela réduit considérablement la liste. Les candidates les plus intéressantes sont quadragénaires. Elles cherchent comme vous à partager le dernier tronçon de leur vie avec un compagnon cultivé et sensible.

– Je comprends, dis-je, mais j'aurais aimé avoir un enfant.

Elle donnait de premiers signes d'embarras. Elle était du métier, elle connaissait ses limites. Il n'était que de me voir – un *professor schlumper* ! – pour savoir que je n'avais rien pour inspirer l'amour. Sinon une belle âme que nul ne voit et qui n'auréole ceux qu'elle anime que dans les livres. Un sens de l'humour qu'il valait mieux contenir pour ne pas passer pour un lourdaud. Bien sûr un héritage que j'avais tout intérêt à cacher pour ne pas attirer la convoitise :

– Ce sera délicat de vous trouver une jeune femme souhaitant mettre au monde des enfants à son âge.

Elle voulait dire au mien. Elle m'invitait à renoncer à mes velléités paternelles. Elle insinuait que je ne trouverais pas de jeune femme présentant les conditions requises :

– En revanche, vous pourrez toujours en adopter. L'Europe de l'Est regorge d'orphelinats. Sans parler de l'Asie.

J'ai pensé aussitôt à la clause dans le testament de mon père qui réclamait un test ADN :

– Les jeunes femmes de la tranche d'âge qui vous intéresse sont particulièrement sourcilleuses. La plupart d'entre elles sont d'ailleurs enclines à se passer de mari. Les banques de sperme sont plus accessibles que par le passé et mieux disposées à prendre en considération les souhaits des mères célibataires. Elles présentent de hautes garanties de vigueur et de santé et un quotient intellectuel particulièrement élevé.

J'ai trouvé qu'elle abusait de son rôle de conseillère matrimoniale en me mettant en concurrence avec les banques de sperme. Je n'avais peut-être rien d'un athlète, je n'en étais pas moins d'une bonne santé et d'origine... viennoise :

– Vous vous imaginez bien que je ne me serais pas adressé à vous si je ne soupçonnais la délicatesse de la tâche qui vous attend.

– Je ne voudrais pas vous décevoir. Ma réputation s'est bâtie de propositions tombant sous le sens et présentant de fortes chances de réussite.

– Que dois-je comprendre ?

– Que vous devez revoir vos attentes à la baisse.

– Vous voulez dire à la hausse.

Elle n'a pas saisi, elle ne pouvait me concéder une once d'humour. C'était irrémédiable. J'ai cru bon préciser :

– Je sais que vous aurez du mal à satisfaire mes demandes. Mais je tiens à avoir un enfant qui serait de ma chair et de mon sang.

– Je croyais les universitaires plus ouverts.

Elle ne connaissait pas les positivistes viennois, héritiers de Comte, qui considéraient comme non-sens tout ce qui ne tombait pas sous leur logique :

– Ne cherchez pas à comprendre, moi-même ne comprends pas. C'est peut-être le cri de la lignée réclamant sa perpétuation au-delà toutes nos considérations intellectuelles.

Cette phrase était si bien tournée qu'elle écarta ses réserves pour ne pas reconnaître qu'elle ne l'avait pas comprise :

– Je vais faire de mon mieux ? Quels sont vos délais ?

J'ai pensé à la deuxième clause dans le testament qui m'accordait trois ans à partir de la date du décès de mon père avant de voir mon héritage s'étaler en plaques commémoratives sur les murs de l'université :

– Je prends en principe une année sabbatique l'année prochaine. J'aurais aimé que ce soit terminé d'ici là.

– Où partez-vous ?

Je savais le grand attrait qu'exerce l'étranger sur ces pauvres gens internés dans un ghetto en guise d'Etat. Il n'aurait servi à rien de mentionner Harvard ou Princeton, cela ne lui aurait rien dit. Elle ne devait pas savoir où ces universités se situaient ni se douter de l'aura qui les entoure dans les milieux universitaires israéliens. Je me suis dit que c'était peut-être l'occasion de me donner un atout :

– Je n'ai pas encore décidé. Peut-être Paris, peut-être Londres. Peut-être ailleurs. La décision serait prise avec ma compagne.

Londres était allergique à Kafka, Paris l'avait vialattilisé et robertisé. Mais si mon plan aboutissait, c'était le restant de mes jours que je passerais en loisirs sabbatiques. Sans plus de considération pour Deleuze ou Derrida. Elle s'est enfin décidée à se convertir en secrétaire :

– Je vais prendre quelques renseignements et vous demander de signer un engagement. Vous n'êtes pas obligé de me donner votre nom. Un surnom suffira.

Je n'avais pas pensé à cet aspect des choses :

– Allons pour Bucéphale.

– Bucéphale ?

– C'était le nom du cheval de bataille d'Alexandre de Macédoine et accessoirement le nom d'un avocat dans une nouvelle de Kafka.

Elle ne connaissait ni l'un ni l'autre. Je m'en suis senti soulagé. Elle n'aurait pas plus trouvé de compagne pour un spécialiste de Kafka que ce dernier n'en avait trouvé pour lui-même. Je me suis demandé à quoi pouvait servir une signature sur un document qui ne mentionnerait pas mon nom :

– Nous allons photocopier une pièce d'identité, la mettre sous scellés dans une enveloppe et la conserver dans un coffre. Je m'engage à ne l'ouvrir qu'en cas de violation du présent contrat.

– Que stipule-t-il ?

– Je vous laisse le temps d'en prendre connaissance.

– Vous savez, je n'ai jamais eu de patience pour les contrats, pouvez-vous me dire à quoi il m'engage ?

Le contrat m'engageait à lui verser une commission de 10 000 euros – c'était l'époque où l'euro était la monnaie forte – au cas où un mariage serait conclu avec l'une des candidates qui me seraient présentées par elle dans un délai de cinq ans, de ne pas chercher à revoir une candidate qui déclinerait toute proposition de ma part, de verser une somme de 3 000 euros à la signature du contrat me donnant droit de regard sur trois candidates :

– Je croyais les frais d'inscription symboliques.

Elle s'est rembrunie. Cette remarque n'était rien moins que déplacée. Chez elle, dans son domicile, sous son toit :

– Les premières rencontres se tiennent dans mon salon et en ma présence. Vous vous épargneriez les lapins et les déboires que réservent les rendez-vous aveugles. Je suis sûr que vous saurez apprécier mon habileté à faciliter la rencontre, détendre l'atmosphère, relancer la conversation et conclure l'entrevue. Les deux partenaires se quittent en bons termes et c'est moi qui recueille leurs impressions pour convenir de la suite à donner à la première rencontre. Je ne connais pas meilleure ni plus sûre méthode au monde. Elle assure la dignité de chacun et donne les plus hautes garanties de discrétion. Le taux de réussite dépasse les 80 %.

En d'autres circonstances et en d'autres lieux je me serais intéressé à la méthode à laquelle elle recourait pour établir son taux de réussite. Par vice positiviste, par perversité intellectuelle, par méchanceté viennoise. Parce que tout dans ce pays qui s'écroule marche à merveille. Je commençais à comprendre que mes cent millions d'euros risquaient de me coûter cher.

L'entremetteuse présentait sans conteste toutes les qualités qu'elle s'attribuait. Une hôtesse émérite, particulièrement douée pour animer une conversation qui piétine et s'enlise entre deux êtres qui ont décidé au premier regard qu'ils n'ont rien à se dire. Sa première candidate ne chercha pas même à cacher son ennui. Elle rêvait toujours du prince charmant qui l'arracherait à la grisaille des jours et à la moiteur des nuits et lui imprimerait des *vibrations supra-charnelles*. Elle n'était pas religieuse, elle était incurablement romantique. Elle ne croyait qu'au coup de foudre, elle l'attendait, elle ne doutait pas qu'il se produirait un jour. Elle resterait célibataire plutôt que de brader ses rêves. Elle se piquait de tant de romantisme qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle avait accepté l'invitation à me rencontrer. Elle était de ces malheureuses qui ne se doutent pas qu'elles ne trouvent pas d'âme sœur parce qu'elles rebutent les âmes errantes. Sa voix traînait derrière un rêve qui se navrait d'année et en année. L'entremetteuse, qui avait empoché mes 3000 euros et qui avait dû voir des scènes plus romantico-burlesques dans sa carrière, ne donnait aucun signe de contrariété. Elle paraissait même abonder dans le sens de sa candidate comme si en la poussant dans ses retranchements romantiques elle avait des chances de l'en débusquer. J'étais pour ma part accablé par tant de puérilité chez une femme de trente-cinq ans. Elle avait de beaux cheveux bruns et une poitrine somme toute saillante. Sinon elle avait besoin d'un bon régime alimentaire, d'un long séjour dans une clinique de chirurgie plastique, d'un stage d'habillement et de la très sage décision d'arrêter de se ronger les ongles. Elle se montrait si rétive, pour ne pas dire revêche, que l'entremetteuse avait du mal à lui soutirer un quelconque compromis sur ses attentes romantiques. Dans mon coin, je la soumettais à tous les traitements nécessaires. Or même siliconnée, manucurée, maquillée et reluquée, elle ne passait pas le seul test duquel je m'étais résigné à me contenter : la capacité de donner naissance à un être qui ne me maudirait sa vie durant pour l'avoir amené au monde. Elle était si morve, torve et monocorde qu'elle risquait de me donner un *schlumper* se doublant d'un demeuré. Elle liquida mes dernières velléités quand elle déclara qu'elle me trouvait une ressemblance avec... son grand-père, un brave intellectuel roumain qui avait connu les geôles de Ceausescu. L'entremetteuse me raccompagna à la porte sans émettre le moindre commentaire, promettant de m'appeler dans les prochains jours.

Une semaine plus tard, elle appelait pour me fixer rendez-vous avec une nouvelle candidate. Je m'abstins de demander ce qu'était devenue la précédente et ce qu'elle avait pensé de moi. Je n'ai jamais été particulièrement séduisant ou attirant pour postuler au rôle de prince charmant et ce n'était pas maintenant, avec une calvitie partielle et des surplis au ventre que j'allais me poser en prince. Malgré mes cent millions qui ne pèsent pas lourd comparés au trésor d'un prince saoudien ou autrichien. En outre, elle n'avait peut-être pas envie d'avoir un enfant de son grand-père. L'entremetteuse prit soin de préciser :

– Celle-ci est un peu plus âgée mais elle sera très heureuse d'avoir un enfant. De nos jours, avec les nouvelles techniques d'insémination, on peut en avoir à soixante ans. Cela dit, elle est plus jeune que vous.

Elle ne l'était pas tant que cela. Elle avait passé la quarantaine et depuis un peu moins de dix ans. Elle était néanmoins si pimpante et volubile qu'il n'était nul besoin de lui arracher les mots. Elle se remettait de son veuvage, de l'inquiétude d'avoir deux garçons à l'armée et un troisième dans les services de sécurité et de la mort de sa mère. Elle sortait surtout d'une longue analyse qui l'avait libérée de ses angoisses, de ses inhibitions et de ses regrets. Jamais elle ne s'était sentie aussi épanouie et elle voulait savoir si je partageais son engouement pour... les danses folkloriques. Même la valse, de rigueur pour un Viennois, m'était condamnée. Malgré la précarité de la situation géopolitique, socio-économique et climato-hydraulique on chantait et dansait beaucoup dans le pays et nul n'était besoin d'une occasion particulièrement solennelle pour le faire. Chaque village, chaque bourgade, chaque banlieue, chaque quartier avait un club de chants et de danses folkloriques. Ce n'était ni la Russie ni l'Orient, c'était les deux. Elle a dû lire sur mon visage que je n'étais pas plus capable d'accorder mes pas que mes propos pour me submerger d'un nouveau flot de confidences. Elle cherchait une seconde occasion – un vrai compagnon ! – pour rattraper le temps perdu et s'acquitter de tous les loisirs et plaisirs. Une croisière à travers le monde. Un safari en Ouganda ou au Kenya. Une retraite dans un ashram, un couvent et une île déserte pour étudier Dieu sous tous les angles et dans tous les trous :

– Croyez-vous en Dieu ?

Ah ! la sale question ! Vous répondez oui, vous passez pour un imbécile et vous vous empêtrez dans un marécage théologique ; vous répondez non, vous passez pour un homme malhonnête et vous vous attirez tous les soupçons épicuriens. Heureusement que j'avais trente ans de Kafka derrière moi et que je le mobilisais pour me sortir de ce genre de traquenards :

– Un de mes auteurs préférés déclare : « Avoir auprès de soi quelqu'un qui aurait cette compréhension, une femme peut-être, signifierait être soutenu de tous côtés, avoir Dieu. » N'est-ce pas beau ?

– C'est très beau. De qui est-ce ?

Je ne devais surtout pas mentionner le nom de Kafka. Un voile ombrage aussitôt les visages. Je lui ai donné un pseudonyme pour m'épargner une réaction chargée de pitié. Pour Kafka et pour moi :

– C'est de Kay. Vous connaissez.

– Un auteur israélien ?

– Slovaque.

– Je ne connais pas.

Il n'était aucune honte à ne pas connaître tous les auteurs du monde et en particulier ceux de Slovaquie, quoiqu'il qu'il me soit arrivé plus d'une fois de tomber sur des personnes qui m'assuraient le connaître au point de me donner ses principaux titres. Elle reprit son pépiement. Elle adorait les achats. Sans cesse. Avant les soldes et après les soldes. Rien ne lui procurait autant d'émotion que les grands magasins. Sans parler des casinos en Turquie. Son rêve, son véritable rêve, qu'elle ne désespérait pas de réaliser, était de passer un petit mois à Las Vegas. En échange, elle proposait sa joie de vivre, sa positivité et son bon goût. On ne s'ennuyait pas avec elle ; on ne courait aucun risque. Elle était dispensatrice de bonheur. Une vraie Brésilienne ! Du moins était-elle née au Brésil que ses parents avaient quitté pour un kibboutz dans le désert :

– Passer de l'exubérance brésilienne à l'austérité kibboutzique, je vous laisse deviner le traumatisme ! Sans la patience de mon psy, son habileté et sa sollicitude, je ne me serais jamais remise.

Plus elle me parlait de son psychanalyste et plus j'étais convaincu d'être tombé dans un traquenard savamment tendu par ce dernier pour racoler des clients. Elle vantait tant ses mérites et ses qualités qu'un être normalement constitué – c'est-à-dire plus ou moins névrosé – ne pouvait que prendre son adresse. Je me disposais à le faire pour voir s'il pouvait réaliser ses miracles avec un Viennois de mon acabit et non seulement avec une Brésilienne quand elle a demandé :

– Connaissez-vous au moins la samba ?

C'était peut-être la salsa, je ne m'en souviens plus, ou le tango. Elle était peut-être un peu trop volubile pour un Viennois réservé comme moi. Mais son tempérament post-névrotique me promettait un descendant qui passerait ses journées en carnivals, à se contorsionner et à se déhancher dans tous les sens, plutôt qu'à me maudire. Aucune clause dans le testament – mais je devais encore le relire pour m'en assurer – ne le concernait directement et je pouvais dilapider mon héritage avant qu'il n'arrive à l'âge où dans la mythologie viennoise l'on tue son père. Seulement, je n'étais pas sûr qu'elle renoncerait à sa jeunesse recouvrée pour une maternité tardive. Je me suis timidement risqué :

– Je serais heureux d'avoir un enfant pour perpétuer notre lignée.

– Mais j'en ai trois et c'est assez pour deux, d'autant que leur père vient de mourir d'un cancer de la prostate.

Puis surprenant un reproche dans le regard de l'entremetteuse, elle se reprit :

– Je ne suis plus d'un tout jeune âge, mais une nouvelle maternité me rajeunirait. Je peux d'ores et déjà vous assurer que je ne commettrai pas les mêmes erreurs qu'avec les trois premiers et que le nôtre sera plus épanoui. Rien ne vaut une mère mûre et avertie.

Pour être avertie, elle l'était. Je me suis demandé si les candidates aussi réglait des frais d'inscription. Elle a voulu en savoir plus sur moi. Elle semblait enchantée que je sois de l'élite intellectuelle du pays :

– Je ne suis que chercheur, dis-je.

– C'est le métier que me réserve pour ma prochaine réincarnation.

Dans celle-ci, elle n'était que conseillère immobilière. Elle croyait fortement en la métempsychose :

– On ne peut vivre et ne pas croire en l'immortalité de l'âme. Croyez-vous en la métempsychose ?

Décidément, elle ne démordait pas plus de ses illusions extra-mondaines que de ses fantasmes mondains :

– Seulement en la *métamorphose*.

– La métamorphose ?

– C'est la modalité la plus commune et la plus convaincante de la métempsychose.

– Je ne connais pas, je vais chercher sur *google*.

Elle avait toutes les chances de tomber sur ce pauvre Kafka et si elle était sérieuse – ce que j'en doutais – elle risquait de renoncer à sa métempsychose pour l'éternité :

– Vos recherches portent, si je ne m'abuse, sur les concombres et les citrouilles. Israël est une puissance mondiale dans l'expérimentation agricole et la culture sous serre.

L'entremetteuse ne savait où se mettre. La Brésilienne me confondait visiblement avec le candidat précédent ou avec le suivant :

– Mes recherches portent sur les lettres.

– Les lettres...

– La littérature.

– Ah ! c'est intéressant ! J'ai lu tous les livres d'Amos Oz. Je ne doute que s'il n'a pas reçu le prix Nobel à ce jour, c'est pour des raisons politiques. Il le mérite davantage que ce Turc que personne ne connaît, ce Français que personne ne lit ou ce poète que personne ne comprend.

– Je n'en doute pas.

Amos Oz était l'écrivain national, candidat malheureux au prix Nobel depuis une dizaine d'années :

– Vos recherches portent sur sa littérature ?

Je ne risquais plus rien, je pouvais inviter Kafka à l'entrevue :

– Sur Kafka.

– Paul Kafka ?

– Franz Kafka.

– Je dois confondre. Je ne connais pas cet auteur, mais je vais m'y mettre. Rien ne me résiste.

Je doutais qu'elle vienne à bout de ce pauvre Kafka. Trente ans plus tard, je ne savais qui il était ni quelle bête il incarnait. Une cloporte, un chien perdu, une taupe géante, une martre religieuse, un rat des lettres... une termite. Son univers était dénué d'humanité, ses personnages de chair et de sang. Des marionnettes dont on ne voit ni les fils ni le montreur et dont on ne sait à quels manèges elles se livrent. Peut-être un critique de théâtre qui n'avait pas assez de détermination pour devenir dramaturge. Dans une de ses lettres à Felice il écrivait que « pour cette vie, on est bel et bien cousu dans sa peau et ne peut rien changer à ses coutures ». Je réalisais, en présence de cette Brésilienne passée par un divan viennois, combien j'étais cousu dans la mienne.

Une semaine plus tard, un nouvel appel de l'entremetteuse me convoquait pour une troisième candidate. Cette fois, je n'ai pu m'empêcher de demander quelle avait été l'impression de la Brésilienne :

– Elle a fait des recherches sur internet sur les salaires en milieu universitaire et elle est arrivée à la conclusion que jamais, avec vos revenus, vous ne couvririez sa fringale d'achats.

– Je croyais qu'elle souhaitait se consacrer à la danse et à la méditation.

Elle a cru bon de me consoler :

– Son gynécologue lui déconseille vivement de tomber enceinte à son âge.

Elle me réservait une surprise qu'elle me laissait découvrir. En général, la troisième rencontre était la bonne. Elle avait eu le temps de pénétrer l'âme du candidat, elle était à même de lui trouver l'âme sœur. Elle comprenait enfin ce que je recherchais et elle avait la femme idéale – à tous points de vue :

– Vous verrez, je n'en dirai pas plus, vous le constaterez par vous-même. »

C'était une intellectuelle déclarée puisqu'elle portait des lunettes. Elle avait les cheveux courts et parlait avec les mains. Plus proche de la quarantaine que de la trentaine. Plutôt bien conservée. Elle privilégiait la beauté intérieure et ne demandait rien plus que d'avoir un enfant pour prévenir tout regret. Elle ne cherchait pas l'amour, elle cherchait la paix. Un compagnon qui ne serait pas encombrant, un père plus qu'un amant, et elle n'avait aucun complexe à le clamer. Du sexe, elle avait eu sa dose ; elle n'avait pas l'intention de se laisser entraîner dans un nouveau tournis sensuel. Elle avait sillonné la terre dans tous les sens pour se permettre de boudier l'avion pour le restant de ses jours. Elle parlait calmement, sans poser, d'un air blasé qui en disait long sur sa volonté de se ranger en se vouant à l'éducation d'un enfant, voire deux. Un concert par-ci, une représentation par-là. Sans plus. Je comprenais son scénario dans les moindres détails, je ne comprenais pas pour autant quel serait mon rôle. Elle pouvait postuler à des spermatozoïdes plus prestigieux, à des compagnons plus sortables, à des pères plus dévoués. Elle reconnut sans ambages être totalement démunie, sans toit, sans métier, sans diplôme, et elle ne souhaitait pas se mettre à travailler pour la simple raison qu'elle considérait le travail comme un avatar de l'esclavage. De tous les emplois, celui de professeur titulaire des universités était sans conteste le plus sûr, le plus protégé et le plus honorable. On ne risque plus d'être licencié, même quand on n'a pas d'étudiants à ses cours. De plus, un professeur d'université était plus disponible qu'un homme d'une autre catégorie socioprofessionnelle :

– Combien d'heures de cours assurez-vous ?

– Bientôt quatre par semaine.

– Je ne pouvais demander mieux.

Elle cherchait visiblement un domestique couvert de diplômes et ne s'en cachait pas. Il la nourrirait et la servirait, de jour et de nuit, l'accompagnerait aux mondanités et s'acquitterait pour elle de toutes les corvées. Elle avait une bonne tête, un beau corps et à l'en croire une grande expérience sexuelle. De plus, elle était issue d'une belle et noble lignée de rabbins – libéraux – et d'intellectuels – de renommée internationale. Je trouvais le marché somme toute intéressant. Il me permettrait d'honorer les termes du testament sans m'encombrer de considérations par trop morales. Elle savait peut-être ce qu'elle voulait, elle ne savait pas ce qui l'attendait. Aucune clause – mais je devais relire le testament – ne m'obligeait à me marier ni ne m'empêchait de divorcer. Je pouvais toujours la convaincre qu'un contrat devant notaire conviendrait mieux qu'un mariage et que les enfants seraient moins traumatisés par une séparation à l'amiable que par un divorce à l'arracher. Sitôt en possession de mon héritage, je n'aurais aucun mal à lui verser une pension alimentaire agrémentée d'un héritage de quelques millions d'euros pour les enfants. La discussion était en train de prendre une bonne tournure et même l'entremetteuse, visiblement plus habituée aux déconvenues qu'aux succès, donnait des signes de soulagement. On se disposait à échanger nos numéros de téléphone, convaincus et conscients d'être dupes l'un de l'autre, résolu à le rester pendant deux à trois ans, pour permettre à chacun de trouver son compte à ce marché matrimonial, quand elle laissa trahir un détail qui remit tout en question : elle se déclara lectrice invétérée de Kafka, voire une de ses disciples les plus inconditionnelles ! Elle ne cessait de retourner à ses récits et à ses lettres pour, chaque fois, leur trouver un sens nouveau. Sitôt qu'elle apprit que j'étais une sommité mondiale de Kafka, elle abandonna ses desseins platement domestiques pour des considérations hautement critiques. Elle prétendit même avoir un second prénom :

– Vous ne devinez jamais lequel.

– Je ne me risque à rien avec les lecteurs de Kafka, dis-je, je me contente de les écouter.

– Milena !

Au bout de trente ans de recherches, je ne pouvais plus entendre parler de lui hors d'une salle de cours ou du haut d'une chaire à l'occasion d'un congrès quasi-obligatoire. Je connaissais *La Métamorphose* par cœur, de même que nombre de ses nouvelles que je n'avais cessé de relire pour les enseigner. Des passages entiers de ses *Journaux* et de ses *Lettres*. J'étais encore le seul à chercher Kafka entre les lignes de Brod qui, le malheureux, était tombé dans l'oubli le plus total jusqu'au rebondissement du procès sur sa succession en 2010. Au bout de trente ans, je l'avoue, j'avais... la nausée. De son œuvre et des commentaires sur son œuvre, voire de son personnage qui serait en définitive le seul héros de son oeuvre. De ses histoires de célibataires, derrière lesquelles se cachait une harassante tergiversation ; de ses démêlés avec son père qui trahissaient une cuisante castration. De sa *Colonie pénitentiaire*, sa *Taupe géante*, sa *Muraille de Chine* et ses *Chacals et Arabes*. Sans parler de son interminable *Procès* et de son inaccessible *Château*. Même son humour ne m'intéressait plus autant, je ne le décelais plus. Il avait enterré la littérature sous son échec et c'était parce qu'on considérait son échec comme la plus grande réussite littéraire que je n'écrivais plus que des articles sur le succès de son échec. J'étais, par sa faute, littérairement stérile, et je ne savais si c'était une bénédiction ou une malédiction. Je ne continuais de le pratiquer que parce que j'étais condamné à l'enseigner pour gagner ma vie. Il n'était donc pas question que je l'introduise dans mon lit, même pour une année, même pour une soirée. Or elle prétendait détenir la clé à ses aphorismes sur lesquels je séchais depuis trente ans ; or elle proposait qu'on

ne se revoie que pour en discuter. Elle acheva de me désespérer en me confiant qu'elle était précisément en train de relire *les Lettres à Felice*. J'en avais des sueurs dans le dos, des migraines à la tête, des douleurs aux gencives et des troubles à l'estomac. Pour un peu, je me serais mis à cracher du sang et à m'en barbouiller le visage. Je ne me voyais pas soutenir une conversation sur Kafka avec elle. Cela me réduirait à l'impuissance ; me mettrait hors de moi ; m'achèverait. Quand nous avons échangé nos cartes, elle a dit :

– Je serais curieuse d'avoir votre interprétation des *Onze fils*.

C'était à mon tour de déchanter. J'étais prêt à tout pour me débarrasser de Kafka. A prendre du viagra et à engrosser la petite-fille de l'intellectuel roumain auquel je ressemblais ; à danser la samba, la salsa et le tango. En revanche, je n'étais prêt à débattre de son œuvre avec personne même sous la torture. Je connaissais assez la nocivité d'une lecture assidue de ses écrits pour savoir à quel point on perdrait toute contenance viennoise, toute patience levantine et toute convivialité tel-avivienne face à ses plaintes, ses dialogues de sourds, ses rencontres manquées, ses scènes étranges et... son désespérant génie. Sitôt qu'on m'accablait de nouveaux commentaires sur un passage ou l'autre, une tendance sadique s'éveillait en moi qui m'incitait à occire – symboliquement ! – mon interlocuteur plutôt que d'entendre ses balivernes sur des textes qui se dérobaient à toute interprétation. Je n'ai pas pris les appels de la malheureuse, je ne les lui ai pas retournés. Pourtant des trois candidates, c'était celle qui m'aurait permis d'honorer au plus vite et au moindre coût les volontés de mon père. Bientôt, c'était l'entremetteuse elle-même qui téléphonait pour avoir de mes nouvelles. Elle me reprocha l'absence de toute réaction aux appels de la kafkaïenne :

- Ce serait trop long à expliquer.
- Elle est pourtant toute disposée à avoir des enfants.
- C'est ce que j'ai cru comprendre.
- Quelque chose vous dérange chez elle ?
- C'est la meilleure candidate des trois.
- Alors ?
- Elle mérite mieux et je sais ce que je dis.
- Dans ce cas, vous me devez une explication...

Nous avons convenu d'un rendez-vous au cours duquel elle m'a soumis, sans cacher son irritation, à un interrogatoire. Je me suis résigné à dévoiler :

- C'est une incompatibilité intellectuelle qui risque de perturber nos relations domestiques pour ne point parler de nos rapports sexuels.

Elle tombait des nues et elle le montra :

- La première n'avait pas un grain d'intellect, la seconde ne lisait qu'Amos Oz et c'est précisément avec la troisième, qui s'intéresse à Kafka, que vous ne vous sentez pas d'atomes crochus.

J'ai eu alors cette phrase choc qui de tous les *verdicts* que j'ai prononcés dans ma carrière sur Kafka était le plus radical et le plus irrémédiable :

- Deux disciples de Kafka ne pourront jamais s'entendre sur Kafka.

Elle a renoncé à comprendre, elle voyait sa commission s'envoler :

- C'était la troisième et dernière rencontre, dit-elle.
- Que se passe-t-il dans ce cas ?
- Soit vous attendez patiemment que l'une des deux premières candidates donne signe de vie, soit vous surmontez vos inhibitions intellectuelles avec la troisième.
- Ne me dites pas que vous n'avez dans votre réservoir que trois candidates ?
- Ca vous coûtera 3000 nouveaux euros.

Je me suis demandé combien de poires elle avait sur ses listes, combien elle gagnait par mois et combien elle déclarait au fisc. Ce devait être un bel attrape-nigaud et il ne fallait pas être un lecteur malheureux de Kafka pour tomber dans le piège. Ce n'étaient pas les 3000 euros – depuis l'ouverture du testament, je ne regardais plus à la dépense – qui me retenaient autant que la conviction que j'étais en présence d'une aventurière matrimoniale. Elle était bien de sa personne, avec des traits précis et délicats, quoiqu'un rien autoritaires, des yeux clairs et une peau soigneusement tirée. Avec quinze ou vingt ans de moins, elle aurait fait une bonne candidate :

– Le mariage est une histoire délicate, dis-je.

– Surtout pour un spécialiste de Kafka !

Elle n'allait pas se révéler à son tour lectrice de Kafka ! La popularité du malheureux écrivain n'était plus ce qu'elle avait été du temps où il était encensé par Camus et Sartre. Ses lecteurs hors de l'Université se faisaient de plus en plus rares et encore ne s'inscrivait-on à mes cours que pour des raisons de commodité horaire. Qui avait le temps pour ses nouvelles biscornues, ses interminables scénarios littéraires et ses harassantes lettres ? Il n'était plus sûr qu'on continuerait de le lire dans cent ans. La gloire littéraire se révélerait de bien courte durée. Pour lui autant que pour les autres. Tout ce mal, Franz, pour presque rien. C'était ce que je n'avais jamais compris, c'est toujours ce que je ne comprends pas :

– Parce que vous connaissez Kafka, vous aussi ?

– Je n'ai pas lu un mot de lui mais j'ai eu un client, un psychologue, qui disait avoir le syndrome de Kafka.

C'était la première fois que j'entendais parler de ce syndrome. Pour une sommité mondiale prétendant tout savoir et tout taire sur Kafka, ce n'était pas particulièrement reluisant. Surtout que cela venait d'une entremetteuse passablement aventurière :

– Le syndrome de Kafka ?

– Je n'ai pas très bien compris. Il disait qu'il se rencontrait surtout parmi les juifs de l'Ouest sur lesquels s'exercent des pressions quasi-irrésistibles de perpétuer la lignée pour propager la semence divine. Il caractériserait les célibataires qui ne s'accommodent pas de leur célibat et encore moins d'un mariage arrangé ou forcé. Ils auraient aimé rester célibataires – et ils ne le peuvent pas ; ils ne souhaitent pas se marier – et ils le doivent. Ils sont écartelés entre leur inclination pour le célibat et leur devoir de se marier.

J'avais peut-être la nausée de Kafka, je n'en continuais pas moins de découvrir chaque jour de nouvelles choses sur lui. Quelqu'un avait parlé du syndrome de Kafka et ce n'était pas moi – pauvre et risible victime dudit syndrome. Ces deux mots résumaient à eux seuls les mille pages des lettres, je ne sais combien de centaines de pages du journal, de même que la célèbre *Lettre au Père*. J'étais injuste avec ce pauvre Kafka. Grâce à lui, je menais une petite vie tranquille, nourri au prytanée académique auquel lui-même n'avait pas eu droit :

– Puisque je vous dis que je suis davantage intéressé par une descendance que par un mariage.

– Dans ce cas vous n'avez qu'à vous chercher une porteuse.

– Une porteuse de quoi ?

– Je pense que vous n'aurez aucun mal, pour une petite somme de quelques dizaines de milliers d'euros, à convaincre une jeune femme de votre choix à porter un enfant qu'elle vous laisserait.

Je ne pouvais lui expliquer que je ne voulais pas plus d'un enfant que d'une épouse. J'avais besoin d'un test ADN. Sans plus. Je saurais m'arranger avec le fantôme de mon père, je le trahissais régulièrement avec mes invitées et plutôt que de prendre des mesures surnaturelles de représailles, il me laissait un héritage qui me permettrait une tournée mondiale des bordels sans plus redouter de croiser le Doyen, le Censeur, le Recteur ou le Président. Contrairement au père de Kafka, le mien avait été un brave et honnête homme. Jamais un reproche ; jamais une critique. Il ne me bouderait pas plus son pardon que je ne lui boude mes remords. Je n'allais pas lui donner pour autant une descendance par le biais d'une porteuse qui aurait passé neuf mois à se préparer à abandonner son héritier à l'assistance publique. Le jour venu, il ou elle demanderait l'ouverture du dossier d'abandon ou d'adoption et viendrait me demander des comptes sur mon île déserte. L'infanticide déguisé en mort au berceau était d'autant plus exclu qu'il risquait – avec ou sans clause dans le testament que je n'avais pas besoin de relire pour le savoir – de me priver de mon héritage. Je devais tout simplement trouver une femme libre d'esprit et de sentiment pour mettre au monde, contre rémunération, un enfant qu'elle garderait pour elle et pour elle seule. L'entremetteuse escroquait, jour après jour, des hommes en quête de l'âme sœur, elle pouvait se permettre de me trouver une femme mariée qui n'aurait aucun mal à convaincre son mari de la paternité de mon enfant. Elle était bien placée pour savoir qu'il n'est pas d'alliance sans trahison ni de trahison sans alliance. Il est toujours un moment ou une situation où la meilleure manière de poser ses questions est encore de les poser directement et clairement :

- Qu'en est-il de vos amies et de vos collègues ?
- Elles sont toutes mariées.
- Je m'en doute.

Contre toute attente, elle ne donna aucun signe de surprise comme si elle était habituée à ce genre de dénouement :

- Je peux toujours demander à ma jeune compagne, nous sommes lesbiennes et nous avons déjà quatre enfants dont deux de moi et deux d'elle.

Une réponse toute prête. Peut-être vraie, peut-être fausse. Dans tous les cas, dissuasive.

Je devais me débrouiller seul, sans conseiller ni entremetteur. Ce n'était pas possible que dans tout ce pays où les taux de célibat et de divorce sont parmi les plus élevés au monde – phénomène que je comprenais mieux depuis que je m'étais découvert le syndrome de Kafka – il ne se trouve pas une femme un tant soit peu normale qui ne souhaitât mettre au monde un enfant avec un membre de l'élite intellectuelle et qui ne consentît, contre rémunération, à le garder pour elle seule. Je ne connaissais personne et ne pouvais m'assurer la collaboration de personne. Hormis les collecteurs de dons pour toutes sortes d'institutions caritatives et mes invitées, je ne recevais personne. Ni collègues ni étudiants. Je saluais à peine les voisins et il est probable que s'il m'arrivait quelque chose dans mon sommeil, seuls les relents de décomposition de mon cadavre les alerteraient. Même à l'université on ne s'émouvrait pas outre mesure de mon absence. J'entendais la secrétaire du Département de Littérature comparée répondre aux étudiants qui s'aviseraient de s'intéresser aux raisons de mon absence :

– Qu'avez-vous à vous plaindre ? Vous avez deux heures de libre. Il n'a rien fait savoir, il aura dû s'absenter pour un congrès sans avertir.

En définitive, je me suis laissé tenter par la publication d'une annonce dans les principaux magazines féminins. J'ai longuement planché sur sa rédaction, davantage que sur les articles qui m'ont valu mes privilèges universitaire. J'ai d'abord étudié les annonces paraissant dans les magazines les plus prestigieux. J'ai vite découvert que la règle voulait que ce soit les hommes qui publient et les femmes qui répondent. Les seules annonces publiées par ces dernières étaient autant de racolages du genre : « Avant j'étais sans le sou ; aujourd'hui, à vingt-deux ans seulement, je possède une maison avec vue sur la mer et une nouvelle voiture. Veux-tu connaître le même succès ? » Bien sûr les annonces de toutes sortes de marabouts pouvant réveiller et régénérer l'amour perdu ou éteint : « Spécialiste mondial pour ranimer l'amour. Consultation téléphonique. » La lecture kabbalistique des destins se mêlant au tirage des cartes et à la lecture des lignes de la main. Tout un commerce des mirages. Les annonces sérieuses étaient du genre :

« Profession libérale, marié, agréable, galant et romantique, intéressé par jeune femme aux lignes généreuses, mûre et esthétique, spontanée et libre. Discrétion requise, soutien financier garanti. »

Je me suis longuement demandé si je devais mentionner la possibilité d'un mariage. Finalement, j'ai trouvé que ce serait trop engageant de part et d'autre. Donner mon âge risquait de rebuter les plus jeunes, généralement célibataires, plus libres et plus commodes. En revanche, j'ai longuement ruminé la question du soutien financier. J'ai pensé que ça attirerait les femmes vénales qui ne me consentiraient que leurs charmes alors que c'était d'un ovule dont j'avais besoin. Je n'en ai pas moins conservé la

pension pour attirer l'attention des jeunes femmes, plus désargentées et décomplexées. Je me suis encore dit que je devais rassurer les intéressées et malgré ma répugnance, j'ai précisé que j'étais universitaire et que je possédais un grand et bel appartement dans un quartier situé au coeur de la ville. En définitive, j'ai obtenu l'énoncé suivant :

H. 50. Div. Sans enfants. Universitaire d'origine occidentale, intéressé par jeune femme pour relations durables. Soutien financier en cas de besoin. De même hébergement dans grand appartement situé sur le front de mer. Etudiantes s'abstenir.

L'agence de publicité m'a appelé pour me préciser que « soutien financier » pouvant être interprété comme une incitation à la prostitution, les magazines les mieux cotés ne consentiraient jamais à publier l'annonce telle qu'elle était libellée. On me proposait de remplacer « soutien financier » par « pension alimentaire ». Puis on m'a demandé pourquoi j'excluais les étudiantes, j'ai répondu :

– Je ne voudrais pas me retrouver en présence de l'une de mes étudiantes.

On m'a proposé d'écrire : « Jeunes cadres. » J'ai répondu que je m'accommoderais aussi bien d'une employée de bureau, d'une ouvrière ou d'une policière. Finalement, on m'a convaincu que mon annonce était par trop impersonnelle et que pour une légère augmentation du coût, on pouvait mettre à ma disposition une copywriter qui m'aiderait à la rendre plus attractive. Quand dans la conversation téléphonique, la copywriter m'a demandé dans quel domaine j'étais, j'ai répondu la génétique pour ne pas accabler ce pauvre Kafka. Au bout d'une petite demi-heure, nous sommes tombés d'accord sur le libellé suivant :

Mes quarante-huit ans m'incitent à de nouveaux désirs et relations. Je renouerais volontiers avec ma jeunesse en nouant connaissance avec une jeune femme souhaitant connaître un universitaire divorcé, sans enfant, riche, pour une liaison durable tressée de tendresse, de loisirs et de voyages.

Sitôt l'annonce publiée, le téléphone ne cessa de sonner. Des voix sensuelles, langoureuses et aguichantes. Elles émanaient – presque toutes – d'annonceuses qui me proposaient de publier mon annonce dans toutes sortes de magazines et de sites, en hébreu, en russe... en anglais. Sur des pages mieux courues, sous des rubriques garantissant des taux de réponses mirobolants. Je découvrais à mes dépens que seuls les hommes technologiquement attardés, physiquement handicapés, romantiquement altérés et moralement emmaillottés recouraient encore aux annonces dans les journaux. Les plus sains, entreprenants, riches, intelligents, habiles, organisés ont... leurs adresses. Les plus jeunes, rompus aux nouvelles technologies, draguent sans complexes sur internet. Mais, je m'interdisais de mettre ma photo sur la toile – elle n'aurait servi qu'à rebuter les intéressées et à me ridiculiser aux yeux de mes collègues. Sinon j'étais prêt à tout. Je ne boudais aucune proposition. En lançant autant d'hameçons, j'avais plus de chances de découvrir une compagne. Je me faisais lentement à l'idée que j'avais plus de chances de recruter une jeune femme, saine et vigoureuse, passablement au chômage, pour consentir à porter la postérité des Freund, que de trouver l'amour.

Après la vague des annonceurs, vint celle des prostituées racolant sur les colonnes des journaux qui m'invitaient à passer les voir chez elles. De même que des jeunes femmes intrépides, passablement aventurières, mues par la curiosité autant que par l'ennui, en quête d'un mari correspondant à leurs souhaits et qui n'avaient pas encore

choisi le mode de prostitution auquel se livrer. Puis le cortège des quadragénaires cherchant un mari de rechange. La galerie des célibataires, trop vieilles pour se marier, trop jeunes pour se résigner, en quête du parti rêvé que je n'étais pas et ne pouvais être. Des malheureuses qui n'avaient trouvé d'autre manière de sortir de leur solitude que d'engager un brin de conversation au téléphone. Des pervers et perverses également, que je découvrais à leur façon de consentir à toute chose. Dans le flot des appels, il était néanmoins des femmes « normatives » intéressées à en savoir plus. Leurs voix étaient moins sensuelles, langoureuses et aguichantes. Il en était de timides et de déterminées, de vieilles et de jeunes. La conversation ne prenait pas plus de quelques minutes. La situation maritale, l'âge, le métier et... l'inéluctable question :

– Que recouvre le mot « riche » ?

– J'ai une bonne situation, je gagne bien ma vie, j'ai une belle maison. Je peux me permettre davantage que la moyenne des hommes. Je dispose également de mes journées pour des rencontres somme toute agréables.

Elles insistaient en particulier sur l'aspect matériel des choses :

– Qu'entendez-vous par pension alimentaire ?

Je me doutais bien que c'était un atout important dans toute cette industrie, je ne mesurais pas à quel point. Toutes, quel que soit leur âge, demandaient le montant. Je ne savais combien proposer, je lançais le montant de mon budget mensuel pour mes prostituées. Je ne savais si c'était trop ou peu. Je m'empressais d'ajouter :

– Cela pourrait varier selon vos besoins.

Leurs questions recouvraient comme un marchandage de la déchéance. Pour moi autant que pour elles. Je me souviens en particulier de cette voix laconique, se traînant derrière un cuisant échec. Sans passion et sans illusion. Elle prétendait être d'un kibboutz qu'on venait de privatiser dans la vallée de Jezréel. Elle devait trouver du travail si elle ne voulait pas se retrouver avec ses deux enfants à la charge de la communauté. Son mari l'avait quittée avec une volontaire suédoise. Elle ne pouvait rester au kibboutz, elle ne le souhaitait plus. Elle cherchait une issue. Elle ne cachait pas sa colère contre les hommes, leurs manœuvres et leurs dérobades :

– C'est un triste chapitre, dis-je.

– Un chapitre désastreux, corrigea-t-elle.

Sa voix illustrait le grand ennui qui avait gagné la Vallée depuis qu'on ne célébrait plus ses villages et ses pionniers. Quand je lui ai demandée à quoi elle passait son temps libre, elle a répondu :

– Je ne sais pas.

Elle s'est empressée de préciser :

– Je participe à toutes sortes d'ateliers.

Je n'ai pas osé demander lesquels. Je ne me suis jamais intéressé à rien, je n'ai jamais rien su faire de mes deux mains.

La plupart des intéressées prétendaient être belles et intelligentes, des ex-mannequins au moins, si sûres d'elles que j'en restais interdit. Même quand j'avais encore des cheveux et qu'ils étaient noirs, que je portais des lentilles de contact plutôt que des lunettes, que j'étais un des plus jeunes et prometteurs *doctors* du pays, je n'avais pas le centième de leur assurance. J'imaginai sans grands efforts mes interlocutrices à l'autre bout du fil. Des femmes désœuvrées, caricaturées par la négligence, avariées par la convoitise. L'allergie au Levant s'était mue chez moi en aversion alors qu'en principe elle aurait dû s'éteindre avec les années. Elle ne se limitait plus aux couches populaires orientales ; elle s'étendait aux parvenus occidentaux. Les généraux au

pouvoir. Les journalistes aux commandes des médias. Des artistes dans tous les domaines. Je me répétais sans grande conviction que j'avais hérité ces sentiments de mon père qui était resté autrichien malgré son passeport israélien. Même si les Allemands s'étaient révélés les plus grands barbares de l'histoire de l'humanité et qu'il évitait de parler l'allemand, il n'en continuait pas moins de vénérer Goethe et Schiller. Je n'étais pas dupe des explications que je me donnais pour m'éclaircir cette exclusion d'un milieu socioculturel brouillon et d'une population mêlée inculte ; ce devait être plus banal et plus compliqué à la fois. Car je pouvais imaginer un Levant plus serein, la paresse relevée d'intelligence, l'hospitalité chaleureuse, la patience requise pour siroter du narghilé. Peut-être n'était-ce pas tant le Levant qui me dérangeait que la violence latente dans les mœurs. Violence contre soi autant que contre les autres. Partout. Sur les places et dans les marchés. Dans les écoles et les discothèques. Les stades et les parcs. Les tribunaux et les synagogues. Nous subissions la violence et nous la rendions. Peut-être les séquelles d'un siècle de guerre larvée ; peut-être le ressentiment de cohortes d'émigrés qui n'auront pas réussi ou qu'on aura trahis. Des Marocains ou des Ethiopiens, des Roumains ou des Ukrainiens. Peut-être n'était-ce, plus prosaïquement, que cette variété de haine de soi *made in* Vienne. Je me sentais étranger à l'ambiance, à la culture et à moi-même. Ni activité sociale ni activité politique. Je ne votais même pas, ni aux législatives ni aux municipales. Mais je ne souhaitais pas approfondir la question ; cela m'aurait entraîné trop loin et n'aurait été ni intéressant ni rassurant. Plutôt passer pour un *schlumper* que pour un oiseau de mauvaise augure. Pourtant, le pays ne cesse de se dégrader, de plus en plus sordide d'année en année, misérable et repoussant. Ce n'était pas seulement de la vulgarité, susceptible de passer avec les générations, mais un malaise général qui menace de nous conduire à la poubelle de l'histoire. Les juifs de Prague et de Berlin, de Tanger et de Marrakech, de Boston et de New York, de Londres et de Paris, de Moscou et de Budapest. Une idée de soi exaltée au-delà de toute décence, des rengorgements éraillés, une cacophonie discordante. Peut-être est-ce plus décadent que le Levant. Je ne cherche pas à savoir, je n'en vois pas l'intérêt. Je me garde religieusement, je ne sais au nom de quoi, de médire de ce vaste ghetto menacé par des ennemis qui ne contenteraient rien moins que de sa disparition.

Pendant ces quelques mois, j'ai découvert que je ne savais pas grand-chose de mes compatriotes. Peut-être parce que je ne lisais pas les journaux, peut-être parce que je ne regardais pas la télé. Sûrement parce que je n'empruntais pas les moyens de communications en public, que je ne me risquais pas dans les souks et que je ne m'intéressais pas trop à la chronique domestique de ce ramassis d'exilés rassemblés pour je ne sais quelle commémoration ou quel désastre. Les voix au téléphone restituaient les nombreux accents de la contrée et jamais je n'ai autant réalisé qu'elle était peuplée d'émigrés venus des quatre coins du monde. L'accent russe se mêlait aux accents maghrébin, hongrois, roumain, yéménite, amharique. Argentin, brésilien, français. La riche gamme des accents anglo-saxons. Sans parler de l'accent insonore où se neutralisent tous les accents et qui serait le véritable accent israélien. J'étais en passe d'acquérir la meilleure oreille pour détecter les accents au téléphone. Je m'amusais à les deviner et comme l'une des questions portait inmanquablement sur les origines de chacun, j'avais la possibilité d'aiguiser ma sensibilité. J'ai découvert des localités dont je ne soupçonnais pas l'existence, des villes légendaires où je n'avais jamais mis les pieds, des bourgades dans le nord et le sud où le rêve de la Terre promise s'était calciné. Je connaissais Prague et Vienne mieux que Tel-Aviv pour ne point parler de Jérusalem où je suis pourtant né et où j'ai grandi. Je découvrais

également des recoins psychiques. Des univers inconnus. De tout autres âmes que la mienne. Je me sentais accablé par cette invalidité que je devinais en moi, derrière mon snobisme viennois, qu'on m'avait inculqué et que j'avais cultivé. Je ne m'étais jamais intéressé aux horizons de mes étudiants, à leurs origines, à leurs langues ni même à leurs aspirations. Je ne cherchais pas savoir à pourquoi ils avaient choisi Kafka, je ne voulais pas m'empêtrer dans de troubles borborygmes. Etudier Kafka trahissait un malaise, l'enseigner une manie malsaine. D'une certaine manière, je m'étais rangé aux côtés de mon père qui s'était résigné à l'instabilité chronique de ce pays et de ses habitants. Leurs troubles, leurs criaillements, leurs hantises, leurs recueils, leurs deuils. Je restais sagement sur le seuil des portes, je ne me risquais pas dans les intérieurs. L'humain était dérisoire, sa légende risible, son agitation burlesque. C'était ce que j'avais retenu de plus éloquent de Kafka : l'horreur de la boue que l'on remue en descendant aux abîmes de son âme ou de celle des autres. C'était ce que j'appelais la théorie de la boue de Kafka et c'était en tout et pour tout un passage dans son journal daté du 7 février 1915, rare dans la littérature universelle, que j'aimais tant à répéter, pour narguer mes interlocuteurs autant que pour m'incliner devant eux, que j'avais fini par l'apprendre par cœur :

« On n'est rien de plus qu'un nid de rats peuplé d'arrière-pensées. L'acte le plus infime ne sera pas exempt de ces arrière-pensées. Elles seront si sales que, dans l'état d'auto-observation où l'on se trouve, on se refusera à les examiner jusqu'au bout et l'on se contentera de les contempler de loin. Ce n'est pas que ces arrière-pensées relèvent simplement de l'égoïsme ; comparé à elles, l'égoïsme apparaîtra comme un idéal de Beau et de Bien. La boue qu'on trouvera sera là pour elle-même, on constatera qu'on est venu au monde tout dégouttant de ce mal et que, par sa faute, on repartira méconnaissable ou bien trop facile à reconnaître. Cette boue sera le terrain que l'on trouvera tout au fond, car le terrain le plus profond ne contiendra pas de la lave, mais de la boue. La boue sera tout en bas et tout en haut, et les doutes de l'auto-observation eux-mêmes ne tarderont pas à devenir aussi débiles et complaisants que les dandinements d'un porc dans le fumier. »

Je n'aimais pas plus tourner autour de la boue des autres que je n'aimais qu'on tourne autour de la mienne. Je me connaissais assez pour savoir que ma boue dégageait des relents nauséux. Mon père avait choisi de remplir ses jours de l'étude de Wittgenstein. Le langage ; ses formes de vie ; ses modes de désigner la réalité. Moi j'avais lamentablement échoué dans Kafka que j'invoquais pour mentir sur ma propre vie.

Les conversations les plus courtes duraient trois minutes, les plus longues trois heures et encore celles-ci reprenaient-elles le lendemain. Les premières se heurtaient à un silence que ni moi ni mon interlocutrice ne réussissions à surmonter. En trois minutes, on avait fait le tour de nos vies respectives. Les secondes, beaucoup plus rares, partaient dans toutes les directions et soulevaient des questions dont nul philosophe, ni Sade ni Sartre, n'avait traité. Ces conversations imprévisibles me sortaient, bon gré, mal gré, de mon triste personnage. J'entrais dans la peau d'un autre, je changeais de langage, j'écartais des expressions par trop précieuses. J'accentuais mes côtés romantiques ou licencieux, m'étendais sur mes inclinations sexuelles. Elles m'arrachaient des aveux sur lesquels pesait un lourd tabou. Certains entretiens étaient plus ouverts et sincères que toutes mes conversations avec Anat, pour ne point parler de mes collègues et de mes parents. Des conversations érotiques, voire

pornographiques. Au début, je me laissais entraîner ; dans un deuxième temps, c'était moi qui menais. Je ne reconnaissais plus ma voix, ne me reconnaissais plus. De nouvelles émotions, de nouvelles misères. Je sortais du chemin balisé de ma vie. Je me délestais de ma carapace teutonne. De mes phobies anti-populaires. Le Levant n'était pas si terrible qu'il me paraissait. On y parlait ouvertement de ses passions et de ses désirs, de ses excitations et de ses fantasmes. Mon univers s'ouvrait à l'inconnu et il tenait bon. Il résistait aux pires assauts de la vulgarité. En comparaison, mes prostituées me paraissaient des anges. Des poupées de chair. Elles ne disaient rien, elles se pliaient à mes désirs. Je tirais, je dois l'avouer, une certaine vanité de cette double et triple vie. Je n'étais pas qu'un enseignant ennuyant, un chercheur ennuyé et un universitaire frustré. J'en étais à me demander si je ne devais pas démissionner, par dévotion pour mon père et pour préserver la notoriété de l'université.

Certaines de mes interlocutrices consentaient à me rencontrer pour voir à *quoi je ressemblais*. On convenait d'un rendez-vous dans un café ou un restaurant. J'étais toujours à l'heure et en bon Viennois, j'attendais une petite heure avant de me résigner et de quitter les lieux. Je devais être bien rebutant pour les dissuader de se manifester, ne serait-ce que par politesse, quoique la politesse ne soit pas, comme le disait mon brave père, la marque du pays. Pourtant, je ne mentais jamais quand l'on m'interrogeait – et on le faisait toujours – sur mon physique. J'étais plutôt petit, menu et chauve. J'avais le teint plutôt olivâtre et seules mes mains qui, comme toutes les mains viennoises, étaient musicales, pouvaient passer pour belles. Je ne paraissais ni plus jeune ni plus vieux que mon âge. Un homme quelconque, sans qualités particulières, que nul ne remarque quand il passe dans la rue et n'attire pas plus les regards qu'il ne suscite le désir. Je ne m'étais jamais fait d'illusions et comme j'étais, malgré un physique ingrat, plutôt esthète, je me consolais comme je le pouvais avec mes concerts privés et mes compagnes rémunérées. Or celles-ci m'assuraient avoir vu pire et surtout vécu pire et j'en étais moralement indemnisé. J'étais tendre, attentionné et généreux. Elles revenaient volontiers, je n'avais pas besoin de plus. Je ne cherchais pas plus, je n'en ressentais pas le besoin ni n'en voyais l'intérêt. Je n'allais pas en vouloir à mon pauvre père, sommité mondiale de Wittgenstein, et à ma mère, sommité mondiale du silence, de m'avoir conçu... quelconque.

Toutes mes interlocutrices ne se dérobaient pas à l'entrevue. Elles prenaient place de l'autre côté de la table, buvaient leur café ou leur limonade et s'éclipsaient au bout de dix à quinze minutes. On ne trouvait rien à se dire, on s'était tout dit au téléphone. Elles ne me laissaient pas même le temps de tester leurs dispositions et d'avancer une proposition qui serait compatible avec leurs attentes. Leur déception était telle qu'elles avaient hâte de se lever et de partir. La rencontre ne contribuait qu'à dissoudre l'aura que me conférait mon statut intellectuel et à ruiner leurs espoirs d'une pension alimentaire. Je ne m'en chagrinais pas trop, je ne m'étais jamais leurré sur mes charmes, j'avais cent millions d'euros à ma disposition. Je découvrais que si je me sentais grandi par mes prostituées, j'étais rabaisé par ces femmes occasionnelles qui n'étaient ni aussi vives ni aussi charmantes et averties. Les premières n'attendaient de moi qu'un bon pourboire, les secondes m'investissaient de leurs rêves et attendaient de moi le bonheur. Les unes ne me prêtaient pas plus d'âme que je ne leur en prêtais ; les autres repoussaient mon âme avant même qu'elle ne se soit ouverte de ses désirs et m'interdisaient l'accès à la leur. Vingt ans de commerce véniel avaient achevé de faire de moi un client à putes. Je les appréciais d'autant plus qu'elles me respectaient et que mon commerce avec elles ne m'humiliait plus depuis longtemps. Ce qui était

commodes avec elles, c'était qu'elles ne dérangent rien et ne perturbent rien. Elles se montraient discrètes, insensibles et étrangères. Sitôt qu'elles avaient fini, elles partaient. Souvent sans même se doucher. Elles n'investissaient pas ma solitude, elles n'entamaient pas ma paix. Surtout, elles ne faisaient pas de bruit, ni avant ni après. Je leur étais reconnaissant de ne pas tarder et de ne pas s'attarder. Je n'étais pas seulement le meilleur connaisseur de Kafka ; je le comprenais mieux que quiconque. Sur ce point, je me sentais proche de lui. Nous nous ressemblions. Le génie en moins. Chez moi bien sûr.

Au bout quelques semaines de ce régime, je n'ai plus supporté les vaines attentes dans les cafés et les restaurants. Je trouvais le ton pour les convaincre de passer prendre un verre chez moi. Elles verraient la maison, découvriraient ses commodités et mesureraient les charmes du quartier. Très vite, en l'espace de deux semaines, j'ai procédé à des travaux de réaménagement pour étendre le salon à la chambre dont le balcon donnait sur la mer et à percer une baie du sol au plafond. Jusque-là, j'avais préféré vivre en tournant moi aussi le dos à la mer. Elle ne m'intéressait pas, ne me disait rien et me rappelait en permanence que je n'étais ni sur les rives du lac Léman ni sur celles du lac de Constance. En bon Viennois, je l'évitais autant que possible. Je redoutais de l'avoir comme linceul. Je prenais les rues parallèles. Je n'allais pas à la plage, je ne savais pas nager. Je n'entrais pas même dans la chambre qui avait vue sur elle. Je n'en étais pas moins conscient des charmes qu'elle exerçait sur ceux qui coloriaient le bonheur de bleu et ne rêvaient que du large. Souvent les prostituées me demandaient si j'avais une vue sur la mer, je répondais : « Oui derrière la mur. » Elles n'insistaient pas. Elles ne venaient pas pour visiter les lieux mais pour satisfaire le désir de leur locataire. Elles entraient dans toutes sortes d'intérieurs et je ne sais à ce jour ce qu'elles en retenaient ni comment elles en sortaient. Je ne les trouvais pas particulièrement malheureuses ou humiliées, du moins celles, sûrement des privilégiées, que je recevais par l'intermédiaire des deux ou trois agences avec lesquelles j'étais en contact depuis mon divorce. Un beau jour elles disparaissaient et je ne savais pas davantage ce qu'elles devenaient que ce qu'elles avaient été. Peut-être se mariaient-elles, peut-être émigraient-elles. La terre était vaste et se prêtait à tous les repentirs et rebondissements. J'enviais, je l'avoue, leur capacité à passer d'un client à l'autre, d'une mise à l'autre, d'une vie à l'autre. D'une certaine manière, elles régnaient sur un petit royaume de malheureux qui leur mendiaient leurs charmes et ne leur boudaient pas, je présume, leur assistance. Mais elles n'en avaient pas besoin. Elles étaient assez bien loties pour s'en sortir seules et ne pas se laisser entraîner dans les méandres d'un métier où les occasions de s'enliser ne manquent pas. Encouragées par l'ambiance générale, elles ne s'encombraient plus de scrupules pour gagner en un mois, voire une semaine, ce qu'elles auraient gagné en un an dans des conditions esclavagistes comme caissières, serveuses ou employées de bureau. Quand elles ne souhaitaient pas travailler, elles ne sortaient pas de chez elles. Elles le savaient et c'était ce qui les décomplexait, leur donnait de l'assurance et leur ouvrait des perspectives plus alléchantes. Elles ne s'humiliaient pas autant qu'elles m'humiliaient ; elles ne se prostituaient pas autant qu'elles me prostituaient. Elles ne me sortaient pour autant ni de mon armure ni de ma réserve. Comparée à leur vie, la mienne était d'une terrible monotonie, sans cette merveilleuse, désastreuse et inaccessible flexibilité à changer de personnage. Mon maître et compagnon, Franz Kafka, prêtait à la prostitution un trait supranational. Des prostituées françaises travaillaient à Milan, des prostituées allemandes à Prague. La luxure résilierait les distinctions nationales et

présenterait l'insigne mérite de dissoudre chez les clients tout préjugé racial, national ou religieux. Je n'avais d'autre choix que de me construire une image idyllique de la prostitution pour dissiper mes remords si tant est qu'il m'en restât. Je n'avais pas choisi de naître *shlumper* et je n'avais pas inventé la prostitution. J'espère qu'on comprendra que je ne me livre pas tant à une apologie de la prostitution qu'à l'éloge des prostituées. Je dirais pour ma défense que je leur ai toujours montré plus d'attention et témoigné plus de gratitude qu'à mes collègues ou aux donateurs qui n'entretiennent l'incurie de l'université que pour redorer leur réputation de marchands d'armes, de drogues ou d'alcools.

Une fois les travaux d'aménagement terminés, la mer s'est mise à me narguer. Elle coloriait ma trahison. Je ne savais laquelle, je n'en étais pas moins traître. A Dieu. Ses prophètes. Son peuple. Jérusalem. Vienne. Mon père et ma mère. Schopenhauer et Wittgenstein. Sans parler de Kafka, quoiqu'avec lui, c'était une autre histoire, puisqu'il était assez sournois pour me prêter des circonstances atténuantes. Je m'étais donné comme principe de recevoir toutes mes correspondantes qui consentaient à me rendre visite. On convenait à l'avance que rien ne se passerait et qu'on s'accorderait un délai de plusieurs jours avant d'échanger au téléphone nos impressions. Elles ne cachaient pas leur étonnement ; elles me prêtaient toutes sortes d'infirmités. Je mobilisais tout mon pouvoir de persuasion pour les convaincre que j'étais cultivé et, par conséquent, honnête. J'étais intéressé à créer des conditions propices à une véritable rencontre sans être importunés ni par le garçon ni par nos voisins de table. Je souhaitais dissiper l'angoisse et la tension accompagnant ce genre de rencontres entre deux inconnus. Rien de ce que je disais n'était faux, tout était pour rassurer mes correspondantes.

Sitôt qu'on sonnait mon cœur battait la chamade. Je ne savais qui allait se présenter derrière la porte. C'était à la fois romanesque et puéril. J'ai d'abord aimé ces instants d'intense excitation ; je n'ai jamais autant attendu le Messie. Cela ne durait que quelques secondes, mais celles-ci étaient plus passionnantes que celles que durait mon spasme avec mes prostituées. Une nouvelle équipée s'annonçait, une nouvelle vie. Je me tenais derrière la porte pour que la rencontre se produise à l'intérieur et non sur le seuil ; ce n'était peut-être pas poli de la part d'un Viennois, ce n'en était que plus discret et tolérable. Nos regards ne prenaient pas le temps de glisser l'un sur l'autre qu'elles se pâmaient à la vue sur la mer :

– Quelle belle baie ! Je ne suis jamais encore entrée dans un salon aussi lumineux. On a l'impression de planer sur la mer. Ce doit être agréable de se réveiller à des journées aussi bleues !

Je ne pouvais rivaliser avec la Méditerranée, même si j'avais, par un coup de baguette magique, rajeuni et embelli. Ni avec sa luminosité ni avec sa sérénité. J'en étais à la fois contrarié et soulagé. Mes correspondantes ne voyaient plus le quinquagénaire délavé par la solitude, mais le propriétaire de la mer. Pendant qu'elles s'extasiaient,, j'avais tout le temps de leur chercher des avantages de dos. La cambrure ; les cheveux ; les hanches ; la poitrine. Le cœur léger, le regard colorié, elles me considéraient autrement qu'aux restaurants ou dans les bars, d'autant que je prenais soin de les installer face à la mer. Mais alors c'était à mon tour de déchanter. Nous étions prisonniers l'un de l'autre pendant une petite heure. Je ne pouvais décemment les mettre à la porte, elles ne pouvaient quitter précipitamment les lieux. Je servais le thé, la limonade ou les liqueurs. Nous répondions aux mêmes questions que celles que nous nous étions posées au téléphone. L'intimité prédisposait à une certaine sincérité. On ne disait pas tout, on ne mentait pas, on ne disait presque rien. J'accomplissais un

nouveau pas dans le processus de levantinisation censé me dévergondé et me permettre de m'acclimater à l'ambiance générale.

Souvent elles débarquaient, je ne sais pourquoi, dans des accoutrements qui en disaient long sur le négligé de leur âme et le débraillé de leur vie. Or, je ne pouvais leur proposer de se changer. Elles l'auraient ressenti comme une rature de leur être ou l'auraient interprété comme un signe de... maniaque. Sitôt qu'elles avaient fini de me toiser, elles donnaient des signes de soulagement. Elles redoutaient je ne sais quel monstre ventru, râblé et débraillé au moins. Chacune avait sa manière d'entrer et de dissiper son embarras. Toutes se sentaient obligées de me raconter pourquoi elles s'étaient laissées tenter et s'étaient dérangées jusque chez moi. Les plus jeunes étaient moins complexées. L'une d'elles a même reconnu :

– Pour moi, c'est une façon de mordre à pleines dents dans la vie. Je ne m'intéresse pas seulement au montant de la pension, j'examine la proposition sous tous les angles. Je ne couche, contre rémunération, qu'avec les hommes qui me plaisent. C'est peut-être de la prostitution, je n'en ai cure.

En revanche, d'autres se déclaraient incurablement romantiques et ne se permettaient une entorse à leur code de romantisme que pour mieux parvenir à leurs fins. Elles cherchaient un riche protecteur pour sillonner la terre, découvrir le monde et mieux trouver l'homme de leurs rêves avec lequel mettre des enfants au monde.

Certaines n'attendaient que le moment de s'éclipser ; d'autres pensaient avoir trouvé la poire qui allait les entretenir. On ne parlait pas de cinéma – je n'avais plus de patience pour les films. On ne parlait pas de télé – je ne l'allumais presque pas. On ne parlait pas de politique – j'étais de ceux qui s'étaient résignés au démantèlement de l'Etat judéo-croisé. On ne parlait pas de littérature hébraïque – je n'en lisais plus. On ne parlait pas de Vienne – on m'aurait soupçonné de haine de soi. On ne parlait pas de musique – je me perdais dans la cacophonie russo-gréco-orientale qui sévissait sur les ondes. On ne parlait pas du testament – c'était contre mon intérêt. On ne parlait pas d'enfant – je ne me voyais pas reconnaître la légitimité du fœtus provenant de la fécondation de l'ovule qui aurait les traits de mon invitée fécondé par le spermatozoïde qui aurait les miens. On ne parlait pas de Kafka – je ne le pouvais pas. Alors on buvait de grandes doses de thé ou d'alcool, discutait du climat et regardait beaucoup la mer. C'est comme ça que je me suis mis à aimer la Méditerranée. Malheureusement, elles étaient rares à mériter le spectacle. Dès le premier regard, je savais qu'elles ne répondraient pas à mes attentes ni moi aux leurs. Je ne leur trouvais aucun charme et n'avais de laissee qu'elles ne partent et me laissent à ma solitude, à ma musique et à mes désirs véniels. Sitôt qu'elles étaient parties, je poussais un soupir de soulagement, baissais le store électrique et il ne me fallait pas moins d'une semaine pour recouvrer mon entrain et tenter une nouvelle chance.

Je n'ai jamais été un grand spécialiste de la drague pour la simple raison que depuis que je m'étais mis à la prostitution, je n'en avais plus besoin. Je ne comprenais plus pourquoi je devais me livrer à un manège aussi risqué alors que je pouvais me contenter d'un simple coup de fil. Je comprenais de mieux en mieux les raisons qui me rabattaient sur des prostituées. Je ne cherchais pas à savoir ce qu'elles avaient dans la tête quand elles entraient ni au cœur quand elles sortaient. Elles ne parlaient presque pas, m'épargnant leurs problèmes, leurs rêves... leurs fantasmes. Je n'avais pas besoin de préambules, surtout quand c'était la même qui revenait une deuxième, une troisième et une dixième fois. Ma gentillesse m'embellissait, ma générosité me

blanchissait. Vingt ans plus tard, j'en étais encore à recevoir des femmes plutôt jeunes, comme si à ce commerce, seuls les clients vieillissent et même eux vieilliraient mieux que le commun des mortels. Quand je n'avais d'autre choix que de participer à des délibérations sur l'avenir des lettres en général et du Département de Littérature comparée de l'Université de Tel-Aviv en particulier, que j'étais sidéré par le dogmatisme et la solennité de mes collègues, je me prévalais intérieurement de mes prostituées pour me démarquer de mes collègues : « Moi, au moins, je suis capable de recevoir des putes ! » C'était mon seul avantage sur eux, ma supériorité, mon seul titre de... gloire. Le meilleur antidote contre la vanité aussi.

Or vingt ans plus tard, je mesurais le caractère pernicieux de ce long et passionnant commerce. Mes correspondantes me laissaient insensible, sensuellement et sexuellement, et je ne me voyais pas contracter une alliance ou signer un contrat avec elles. Pourtant, j'attendais la surprise et je ne demandais pas beaucoup. La discrétion, l'élégance et la sournoiserie. Sans plus. Mais en se prêtant à ce manège, se dérangeant pour venir me voir, les candidates commettaient un acte qui les entraînait loin de leurs rêves et de leurs attentes. Souvent un accent de reproche ou, plus irritant, d'excuse se glissait dans leur voix. C'était comme si c'était moi qui les avais incitées à répondre à l'annonce et à se laisser tenter par... la mer. Elles étaient irascibles, rébarbatives et complexées. Sans parler du reste. Je me souviens de l'une d'elles qui, sitôt installée et servie, ne s'était pas arrêtée de parler, comme pour dissuader le silence de se glisser entre nous. Je ne pouvais placer un mot, je me suis tu, elle n'en parlait que plus. J'avais du mal à la suivre. Je comprenais seulement que le monde serait sauvé si on l'écoutait, perdu si on persistait à l'ignorer. Elle avait des solutions pour les calamités naturelles, les plaies de l'esprit et les maladies humaines. Elle était douée d'un pouvoir de prémonition qui lui permettait de voir à l'avance tout ce qui se produirait sur terre. Elle avait lu Nietzsche, elle savait ce qu'elle disait. J'avais la triste sensation de maculer mon intérieur davantage qu'en recevant mes prostituées. Elles au moins se contentaient de s'enquérir de mes désirs, de me chuchoter des mots doux et de me remercier, et encore était-ce dans une des chambres et non dans le salon réservé depuis vingt ans exclusivement à la musique. Je cherchais une compagne, je recevais une leçon sur la nature humaine. Sur la solitude et sur l'amour. La plus pertinente et dissuasive.

Je n'en continuais pas moins de les recevoir pour m'acquitter de ma dette à l'égard de mon père et pour récupérer son héritage qui ne devait surtout pas aller à l'université. Pour me repentir de mes mœurs déliées, me montrer digne du patrimoine génétique viennois et mener une vie plus rangée. Sans me dérober davantage à la responsabilité des responsabilités et au destin, tout de chair et de sable, réservé aux humains. Derrière mon désabusement, j'attendais la mère idéale, voire la compagne à laquelle j'avais renoncé. Mon brave père avait peut-être trouvé la meilleure manière – la seule ! – de me réconcilier avec l'humanité. En tombant amoureux je réitérerais mon insertion dans la contrée, surmonterais ma révolte pour les personnages politiques et rabbiniques et caresserais à mon tour des desseins... messianiques. J'avais la Méditerranée devant les yeux, je pouvais avoir le Levant dans le dos. Nul ne m'assurait que Vienne était meilleure que Tel-Aviv, l'Occident plus prometteur que l'Orient, Beethoven plus génial que je ne sais qui. Le Levant était peut-être le berceau d'un monde à venir, le Couchant le cimetière d'un monde périmé. D'ailleurs, je ne boudais plus les femmes orientales. Cinquante ans plus tard, je leur trouvais des accents sensuelles et exotiques. Elles étaient peut-être incultes, elles n'en recelaient

pas moins la promesse d'une alliance complémentaire. Elle à la cuisine ; moi, dans ma tour d'ivoire. Elle avec Amos Oz ; moi avec Franz Kafka. C'était plus viable que ce que ce dernier proposait à la pauvre Felice. On se désintéresserait totalement de la volonté comme représentation de Schopenhauer et du silence mystique de Wittgenstein. Pour ne point parler du *Procès* et du *Château* de Kafka. On ne se chamaillerait que sur les saveurs, les couleurs et les sons. On commenterait la chronique domestique du pays. L'alarmante baisse du niveau des eaux dans le lac de Tibériade. L'agonie galopante de la mer Morte. L'extinction des coraux dans la mer Rouge. L'impunité du président violeur protégé par une batterie d'avocats parmi les plus pervers au monde. L'habileté combinarde du Premier ministre. Le déhanchement du ministre de la Débâcle. La déroute de la dernière guerre, la débandade de la prochaine. La félonie des Palestiniens qui tirent sur la main que nous ne cessons de leur tendre. L'escalade dans la guerre des gangs, la dégringolade dans les résultats scolaires. La désertion des cerveaux. Ah ! la dangereuse, irresponsable et cruciale désertion des cerveaux ! Bientôt, les meilleurs seront à Harvard, Princeton et Stamford ; les plus mauvais à Columbia, Mac Guil et La Sorbonne. La grande solution, la solution miracle, résidait dans le métissage. Le sang bleu des Viennois mêlé à la bile noire des Casablancais ; le teint blême des Berlinoïses relevé par le mat des Bagdadiens ou le noir des Erythréens ; la musique dodécaphonique autrichienne remuée de vrilleries yéménites. Schopenhauer à la sauce talmudique, Wittgenstein à la purée maïmonidienne et Kafka à la marmelade kabbalistique...

Au début, je promettais d'appeler et comme j'étais encore viennois, je me sentais un devoir de le faire. Je n'ai jamais autant menti de ma vie que pendant cette période. Jusque-là, je me taisais plutôt que de mentir. Je taisais mon hostilité contre mon voisin de palier dont je ne supportais pas la morgue du chien ; ma colère contre la femme de ménage qui ne manquait jamais de briser un bibelot, de brûler une chemise ou d'incliner un tableau ; mon ressentiment contre le facteur qui ne prenait jamais la peine de m'alerter pour les plis recommandés. Je taisais mes réserves sur les dirigeants universitaires qui se doublaient de lamentables gestionnaires ; sur le sionisme en lequel je décelais du colonialisme ; sur le monothéisme en lequel je décelais une école de l'intolérance ; sur le philistinisme ambiant qui donnait au provincialisme une prétention mondiale. Je taisais mes critiques du levantinisme latent qui délitait les esprits les plus aiguisés et menaçait de s'insinuer dans les esprits les mieux protégés ; mes doléances contre l'incurie qui minait les fondements et les institutions de l'Etat. Je n'avais plus confiance en rien ni en personne. Je n'étais jamais sûr de ne pas être grugé par ceux-là même qui se posaient en mes protecteurs. De ne pas tomber sous la coupe d'un maître chanteur ou de ne pas avoir d'avocat à mes trousses. De trouver la poste ouverte ou le banquier disponible. Je n'étais pas garanti de l'assistance des médecins, de la protection des policiers, de la sainteté des rabbins, de la moralité de mes collègues. J'exagérais bien sûr, c'était dans mes gènes viennois, je voyais tout en noir. Une paranoïa hors du commun, une paranoïa de *schlumper* ! Plutôt que de me battre, de batailler et de m'aliéner les humains, je me taisais et ce silence était – jusqu'à l'ouverture du testament – l'héritage le plus éloquent de mon père. Lui invoquait Wittgenstein préconisant son silence mystique, moi m'accrochais à une lâcheté non moins mystique. Ce n'est qu'avec mes correspondantes que je me suis mis progressivement à mentir et comme au début je ne savais pas mentir, je n'arrêtais pas de m'enfermer dans des prétextes et des contradictions. C'était une véritable corvée, la pire, désagréable et ingrate. Je parlais « d'incompatibilité de culture », « d'attentes contradictoires », du « décalage de l'âge ». J'incriminais mon indécision, je m'accordais un nouveau délai de réflexion, je me proposais d'éclaircir mes sentiments. Je ne disais pas que j'avais succombé aux charmes délétères de mes prostituées et que comparées à elles, elles étaient trop... domestiques. Certaines, soulagées, n'insistaient pas ; d'autres, plus sensibles à la Méditerranée, ne comprenaient pas.

Je me souviens en particulier de l'une d'elles, dont la visite est restée gravée dans ma mémoire comme un véritable cauchemar. Au téléphone, elle se décernait tant de vertus et de qualités que je n'ai pas cherché à savoir de quelle origine elle était. Elle se disait si belle qu'on succombait irrésistiblement à son charme ; si mince et si bien proportionnée qu'on ne cessait de s'extasier de ses lignes ; si intelligente, au dessus de la moyenne, qu'on en restait perplexe. Elle se prétendait naturelle, sportive et végétarienne. Elle parlait elle ne savait combien de langues, lisait elle ne savait

combien de livres par semaine, ne laissait pas passer d'exposition qu'elle ne visitât. Elle n'était pas religieuse, elle n'en respectait pas moins le shabbat. Elle aussi n'avait que vingt-six ans et se posait en professeur de danses folkloriques. Elle avait tant insisté au téléphone sur l'importance de l'odeur que dégagent les hommes que je me suis aspergé de toutes les lotions que j'avais dans mon armoire et que je ne me résolvais pas à utiliser par respect pour mon père qui répugnait à tout ce qui pouvait fleurir la rouerie. Je me contentais comme lui de me doucher deux fois par jour au moins. En sortant du lit et avant d'y entrer. Par journées de grandes chaleurs, c'étaient quatre à cinq douches qu'il prenait. Une manière de rester propre dans la puanteur que les grandes chaleurs instaurent dans le Levant. La climatisation n'existait presque pas, ni dans les bureaux ni dans les maisons, ni dans les bus ni dans les voitures, et des sueurs contradictoires – insupportables par un positiviste logique – se mêlaient les unes aux autres, dégageant de pré-relents de décomposition.

Malgré mes mises en garde et mes allusions, elle s'est introduite avec la ferme intention de me séduire. Contrairement aux autres, elle a à peine remarqué la baie et je me suis dit qu'elle était du genre à exiger davantage qu'une... vulgaire mer. Elle portait une mini jupe sportive qui dévoilait des pieds en allumettes, était horriblement maquillée et était d'une maigreur rebutante. Elle avait vingt-six ans comme moi j'en avais trente. Elle répondait, je n'en doute pas, aux critères des agences de mannequins, je n'en devinais pas moins de la laideur et de l'anxiété derrière son masque colorié et son anorexie partielle. Je ne doutais pas que dans cette tenue, avec ses cheveux teints, les couleurs de la séduction sur le visage, elle attirait les regards des hommes dans la rue. En fait, elle n'était ni belle ni désirable et même si elle s'était avisée de se livrer à la prostitution, elle n'aurait pas eu beaucoup de succès. Je n'avais pas posé les premières questions pour trouver un domaine sur lequel conduire une conversation et sortir indemne de cette situation qu'elle s'est écriée :

– Je ne suis pas venue jusque-là pour me soumettre à un interrogatoire !

Sa réaction était si imprévisible, nullement motivée, que je me suis mis à me poser de sérieuses questions sur sa santé mentale. Je me suis empressé de la rassurer :

– Je n'avais pas l'intention de vous importuner, je cherchais seulement à nouer connaissance.

– Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais vous avez un ton inquisiteur ou, pire, celui de mon père.

Je n'ai pas osé lui répondre que je n'avais pas l'honneur de connaître Monsieur son père. J'ai compris que je n'avais d'autre choix que d'endurer sa présence jusqu'au moment où elle se déciderait d'elle-même à prendre la porte :

– Je m'excuse si je vous ai heurtée par mes questions.

Je me suis souvenu que je m'étais risqué à parler d'un enfant au téléphone, voire de la possibilité d'une porteuse :

– Vous voulez un enfant, je veux un enfant, je ne suis pas intéressée par votre argent.

J'ai évité de lui faire remarquer que si je n'avais pas proposé une pension alimentaire et sous sa pression une prime pour porter un enfant, elle ne serait pas venue :

– Je ne suis ni policier ni votre père.

– Alors pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Elle avait peut-être raison. A la longue, j'étais devenu inquisiteur. Je passais les bornes. L'impatience. L'ennui. L'héritage. Ce n'était pas tant des rencontres romantiques que des rencontres d'affaires. Je l'avais éliminée au premier regard et il ne me restait plus qu'à la subir pendant la petite heure prescrite par tous les codes de

politesse. Elle ne sera pas davantage la mère de mon enfant que ma maîtresse. C'était un cas de névrose classique, avec ses hauts et ses bas, si commun qu'un Viennois digne de Freud, post-névrosé et pré-mortel, ne pouvait éviter de déceler. Elle se tourmentait autant qu'elle tourmentait les autres. Le fœtus, pour ne point parler du bébé, donnera des signes alarmants de claustrophobie, d'anxiété et de détresse. Malgré ma grande curiosité de l'âme humaine, je n'ai pas cherché à en savoir plus sur la sienne. J'avais la conscience en paix ; je n'avais cessé de lui répéter au téléphone que je n'étais ni un jeune premier ni un vieil attardé ; que j'étais du genre casanier, davantage en quête d'une porteuse que d'une compagne, d'une maîtresse ou même d'une gouvernante. Or elle persistait à tenter de me séduire, malgré mes rares cheveux, mon teint délavé et mon allure de *schlumper*, comme si elle se livrait à un manège vicieux auquel elle ne pouvait renoncer sans perdre l'illusion de la confirmation répétée de son pouvoir de séduction. Ce n'était pas une femme légère, c'était une imbécile. Ni plus ni moins. Elle n'éveillait ni désir ni curiosité. Je pouvais voir à son accent, à son débit de paroles et à son bravache que c'était une petite Maghrébine qui se considérait comme mi-tel-avivienne et mi-parisienne. Je n'ai jamais été un grand dragueur, je n'ai jamais eu la patience requise. Je n'ai pas osé lui dire que j'avais passé l'âge et n'étais pas bâti pour ce manège. Surtout, j'ai arrêté de poser des questions, quitte à la voir sombrer dans le silence pour l'éternité. Mais elle n'arrêtait plus de pépier. Sans avertir, elle a demandé mon signe astrologique. En d'autres circonstances, par allergie à l'astrologie, je me serais élégamment dérobé : « Poisson. »

J'eus droit à une conférence sur les poissons, leur sensibilité, leur mobilité et leur grande aspiration à... une vie de couple réglée. Elle ne savait pas même quelle était mon métier, elle savait seulement que j'habitais une maison qui donnait sur la mer. Quand elle termina d'énumérer les vices et les vertus des poissons, elle s'emporta de nouveau. Cette fois-ci contre mon silence, invitant le spectre d'Anat à notre entretien :

- Je ne comprends rien en matière d'astrologie.
 - Vous pouvez tout de même réagir !
 - Réagir à quoi ?
 - Dire oui ou non.
 - Sur ?
 - Sur ce que je dis des poissons.
 - Je ne me reconnais pas, je l'avoue, dans le portrait que vous brossez des poissons.
 - Qu'est-ce qui vous dérange ?
- Elle était confortablement installée dans mon salon, face à la Méditerranée, exhibant ses pieds, s'entêtant à vouloir me séduire et face à mon insensibilité à ses charmes, elle se mit à me gronder. Soudain, se souvenant de ce qui l'amenait, elle changea de ton pour demander :
- Accepteriez-vous de m'accompagner en consultation chez un astrologue ?
 - Pour ?
 - Comparer nos cartes astrologiques.
 - Je ne vous fais pas encore de proposition de mariage.
 - Je ne souhaite pas me marier non plus. Mais vous me proposez un contrat de parenté.
 - D'une certaine manière.
 - Dans ce cas, nous devons consulter un astrologue.
 - Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. »

Cette fois-ci, c'était moi qui l'acculais, sans le vouloir, à l'indignation :

– Je ne suis pas tant intéressée, répéta-t-elle, par l'argent que par la qualité du prétendant.

– Malheureusement, je suis un homme sans qualités.

Elle n'en persista pas moins à vouloir lire dans mon café. Je me suis résigné à nous en préparer un.

Je me souviens d'une autre correspondante qui se prétendait poétesse et à laquelle je m'étais présenté comme philosophe pour m'épargner des questions sur Kafka. Elle avait une natte tressée, une bague à chaque doigt, des chaînes autour du cou et toute une pacotille aux oreilles. Un visage duveté, les lèvres sensuelles, des traits en voie de raturage, mi-polonaise, mi-hongroise. Elle portait je ne sais combien de couches de corsets et de jupes. Elle n'arrêtait pas de demander :

– Pouvez-vous me rappeler votre prénom ?

Je n'avais aucune raison de douter de ses dons poétiques. En revanche, j'avais toutes les raisons au monde de m'éloigner le plus loin possible d'une poétesse, fût-elle candidate, comme tous ceux qui manient la plume dans ce pays, au prix Nobel de je ne sais quoi. D'autant qu'elle se posait également en artiste et prétendait vivre de conférences. Je ne pouvais que demander :

– Des cours sur ...

– Le Talmud.

– Ah ! le Talmud !

– Vous connaissez ?

– Presque pas.

– C'est un univers merveilleux.

– Je n'en doute pas.

Seul un grand amour m'aurait masqué les malheurs gravés sur ses traits et perlant de ses regards. Mais je désespérais désormais de tomber amoureux. Je devais me résoudre au compromis. Ce ne serait pas une mauvaise porteuse. Elle semblait saine, sensible et peut-être avait-elle été belle. Nous avons convenu d'un dîner dans l'un des meilleurs restaurants. Le jour de notre rencontre, elle n'avait ressenti aucun besoin de s'embellir. La même tenue, la même absence de maquillage. On lui pardonnerait tout, elle était poétesse. Au cours de la conversation, à je ne sais quel tournant d'ennui ou de distraction de ma part, elle m'avoua qu'elle préférait de loin Yohanan Ben Zakkai à Akiba Ben Yossef. J'avais oublié son intérêt pour le Talmud, je ne savais si c'étaient des chanteurs, des acteurs, des auteurs ou des personnages des émissions de TV réalité. Face à mon ignorance, elle a condescendu à m'expliquer que le premier avait trompé la vigilance des sicaires qui protégeaient Jérusalem pour quitter la ville assiégée par les Romains dans un cercueil duquel devait sortir la bibliothèque juive et que le second avait déclaré Bar-Kokhba Messie et avait envoyé ses disciples à la mort dans une désastreuse insurrection contre les Romains. J'ai senti revenir les sueurs saintes de la période où j'étais marié :

– Venez-vous d'un milieu religieux ?

Elle a protesté avec virulence :

– On n'est pas obligé d'être religieux pour s'intéresser au Talmud !

Je n'ai pas pris le temps de me remettre de son éclat qu'elle m'a recommandé :

– Vous devriez vous mettre à l'étude du Talmud.

Je ne comprenais pas ce que le Talmud pouvait contribuer à une vie de couple. J'ai eu droit à un cours – gratuit ! – sur les aventures romantiques de Rabbi Akiba avec Rachel, la fille de son patron, et sur ses trahisons non moins romantiques avec

l'épouse de je ne sais quel dignitaire romain. J'attendais stoïquement le cours sur Rabban Yohanan Ben Zakkai. Or elle s'est rendue compte qu'elle ne cessait de parler et moi de manger, elle m'a demandé ce que je pensais de... Rabbi Sigmund Freud. Je ne pouvais décemment lui dire que je ne le connaissais pas ni me dérober à sa demande, ne serait-ce que par politesse, pour lui permettre de manger. C'est ainsi que je me suis retrouvé à louer, pour la première et dernière fois de ma vie, « le graveleux exorciste de Vienne ». Quand elle vida son assiette, en un temps record, elle reconnut :

– Je m'intéresse beaucoup à la psychanalyse.

Le Talmud – je comprenais ; mais la psychanalyse ?! Les Viennois l'avaient en horreur. De Wittgenstein à Krauss. Sans parler de mon père. J'ai aussitôt cherché une échappatoire :

– Je suis davantage intéressé par la philosophie de la psychologie que par la psychologie clinique.

Mais elle n'a pas relâché sa pression :

– J'aurais bien aimé suivre une analyse.

J'ai décidé sur le moment de mettre un terme à notre liaison. Malgré les deux ou trois minces recueils de poèmes, publiés à compte d'auteur, qu'elle m'avait amenés. J'avais assez d'expérience pour savoir que rien n'était plus compliqué qu'une femme en analyse. Plus elles dévoilent leurs secrets intimes et s'ouvrent de leurs fantasmes et plus elles deviennent imprévisibles et exigeantes. Je les avais trop endurées dans toutes sortes de congrès pour coucher avec l'une d'elles sur un divan et encore moins dans mon lit. Sa poésie ne m'intéressait plus. Je l'ai raccompagnée à sa porte en promettant d'appeler. Une première semaine passa. Puis une seconde. Finalement, ce fut elle qui téléphona pour s'enquérir de la nature de mon silence. J'ai bégayé, plus embarrassé que soulagé :

– J'étais très pris, je n'ai pas trouvé le temps d'appeler.

Ce fut alors qu'elle lança cette bribe poétique :

– Tu n'es qu'une sale ordure, professeur ès perversions.

Puis elle me raccrocha au nez sans plus s'encombrer de considérations poétiques.

Je n'étais jamais au bout de mes surprises et je crois que je commençais à trouver un malin plaisir – peut-être masochiste – à découvrir sans cesse de nouveaux spécimens. L'une d'elles s'est dite au téléphone... exotique. La malheureuse ne se doutait pas que pour un Viennois de mon acabit, adoubé par Schopenhauer et Wittgenstein, ce mot était synonyme de vulgarité. Un croisement entre Orient et Occident, une mise négligée, une voix désagréable, sans distinction et sans gêne, mordant à grandes bouchées dans des sandwiches dégoulinant de sauce dans ces mangeoires où les couverts ne sont pas tolérés. On voyait qu'elle avait l'habitude de se décrire au téléphone ; elle donna ses mensurations sur un ton qui laissait à penser que je n'étais pas le premier. Je ne savais si c'était une prostituée ou si elle cherchait le soutien d'un homme relativement âgé qui se prétendait « prévenant et généreux ». Je comprenais tout ce qu'elle disait, à l'exception de son « très brune ». Elle n'avait pas d'accent. Ni oriental ni occidental ; ni russe ni roumain ; ni hongrois ni tchèque. Je ne m'intéressais plus aux origines de mes correspondantes pour ne pas avoir à donner les miennes. Les Teutons de deuxième génération étaient en voie de disparition. Ils avaient succombé à leur stérilité et leurs rares descendants s'étaient dispersés aux quatre coins. Je regrettais que ma mère se soit sentie si peu grecque. Je n'en recourais pas moins à ses vagues origines méditerranéennes pour atténuer ma raideur teutonne. Je l'invoquais volontiers pour tenter de m'intégrer à l'ambiance générale. Partiellement. Comme si.

La « très brune » entra comme en terrain conquis. Sans hésiter, elle alla d'elle-même à l'endroit où je les invitais à prendre place. Elle n'était pas plus impressionnée par la mer que par les tableaux. Elle n'était pas maquillée et son négligé était horrible. Elle misait peut-être sur son jeune âge pour conquérir un pauvre vieux divorcé. De plus, elle était enrhumée et pressait dans sa main des boules de papier toilette en guise de mouchoirs. C'était une Ethiopienne, plus noire que brune. Elle a demandé à boire. J'ai proposé du thé. Elle a refusé. J'ai proposé du café. Elle a refusé. J'ai proposé une bière, un jus de fruit, des liqueurs. Elle voulait du vin rouge. Elle ne cacha pas sa déception quand elle découvrit que je n'en avais pas. On eût dit qu'elle avait grandi dans les meilleurs vignobles de France :

- En Autriche, vous ne buvez pas de vin ?
- Nous ne sommes pas en Autriche.
- Cela ressemble pourtant à l'Autriche ?
- Quoi ?
- Ce salon.
- Vous connaissez l'Autriche ?
- Ca existe toujours ?

Je ne savais si elle était ignare ou narquoise. Elle se mit aussitôt à me soupçonner de toutes sortes de perversions. J'avais beau lui répéter que je ne me connaissais pas de perversion particulière, elle ne se départait pas de sa méfiance :

- Tous les hommes, dit-elle, sont pervers.

Elle s'attendait à être violée ou assassinée au moins. Je l'assurais que je n'envisageais pas même de la toucher, elle guettait la bête perverse ou le vieux satyre. Puis elle a cru qu'elle était tombée dans un guet-apens télévisé. Peut-être à cause de la mer et des tableaux. Elle ne devait plus arrêter de chercher les caméras, scrutant minutieusement les murs, s'attendant à voir les membres de la production surgir de je ne sais où pour s'écrier : « Caméra invisible ! Caméra invisible ! » Je suis, comme on l'aura constaté, si raciste que je commence par... me haïr. Je crois que plus vite on débarrasserait ce pays de ses Viennois et plus vite on le soulagerait de ses inquisiteurs les plus intransigeants et les plus impossibles, voire les plus lassants.

Après avoir amené je ne sais combien de centaines de milliers de Marocains et les avoir dispersés un peu partout dans le pays, ce n'étaient pas quelques dizaines de milliers d'Ethiopiens qui allaient me déranger. La question de leur judéité ne me taraudait pas plus que le niveau des eaux dans la mer Morte. Je ne les trouvais ni beaux ni laids ; ni nobles ni attardés. C'étaient, comme les autres, y compris les Teutons, surtout eux, des émigrés qu'on avait réunis pour cette tragi-comédie qui n'arrêtait pas de m'arracher des larmes sans que je ne sache si elles étaient de désespoir ou de rire. Pourtant, vu les circonstances, je n'avais d'autre choix que de m'intéresser à la lointaine contrée où cette créature « très brune » avait vu le jour, ses parents sinon elle. Elle m'introduisit longuement et patiemment dans un univers sur lequel je n'avais aucune notion. Elle m'expliqua que tous les immigrants éthiopiens n'étaient pas d'une seule pièce et qu'un regard exercé distinguerait à leur couleur les régions d'où ils venaient, leur degré de culture ou d'inculture, leur statut dans l'échelle des libertés :

- Les plus noirs, noir-charbon, étaient de vulgaires esclaves.
- Ce sont pourtant les plus fins et les plus beaux.
- Ce n'en étaient pas moins des esclaves et aujourd'hui on nous assimile à eux.

A la longue, toutes ces conversations téléphoniques avaient aiguisé mon allergie congénitale à la voix humaine. Sa vacuité, sa vulgarité, sa familiarité. Je vivais une humiliation culturelle, sociale, mondaine... métaphysique. Certaines femmes se révélaient crélines ; d'autres grincheuses ou désagréables. Je ne comprenais pas pourquoi je devais endurer cette torture. Leur cortège dérangeait mon petit univers de villégiature, saturé de notes et de lettres. Je trouvais du plaisir, je le reconnais, à ma réclusion. J'étais comblé par la solitude. Or ces visites me plongeaient dans le borborygme d'une société qui tranchait, par sa platitude et sa misère, avec le milieu universitaire où, malgré ses petites corruptions, me protégeait contre les échos des souks et les embruns de la mer. Mes correspondantes toutes sur leur âge comme si toutes pensaient qu'elles paraissaient plus jeunes qu'elles ne l'étaient en réalité. Les trentenaires se donnaient vingt-trois à vingt-cinq ans, les quadragénaires trente-trois à trente-six ans. Certaines réclamaient bien une seconde rencontre à laquelle je me dérobaï galamment, sans jamais les heurter ou les vexer, en bon Viennois, digne de son patrimoine, de ses politesses et de son intégrité morale. J'avais mes parents chez moi, des amis devaient débarquer de l'étranger. Ce n'était pas qu'elles n'avaient rien pour inspirer l'amour, c'était que j'étais irrémédiablement in-inspiratoire. Je me rabattais stoïquement sur mes prostituées. Kafka avait cette phrase obscure, que je n'ai jamais comprise, pour restituer l'abîme où ses étreintes l'entraînaient : « L'ascension dans la " vallée silencieuse ". »

En définitive, je me suis rendu à l'évidence. Rien ne sortirait de ces rencontres occasionnelles. Ni roman ni marché. Elles n'étaient pas laides, elles étaient embrouillées. Leurs échecs, leurs frustrations, leurs complexes. Elles ne venaient qu'attirées par l'argent et leur visite ne faisait qu'ajouter à la dissonance de leur être. Malgré la qualité des liqueurs et l'authenticité des tableaux sur les murs, on ne trouvait rien à se dire. Heureusement que la mer était là pour relancer la conversation et atténuer notre gêne. Je me mettais, moi, l'anti-méditerranéen, à nourrir de la gratitude à cette vaste mare bleue. Je ne recherchais même plus l'excitation derrière la porte, je savais désormais l'attente inutile. Je découvrais avec chacune un nouveau continent, une nouvelle contrée, un nouvel exil... une nouvelle aliénation. En brassant tout ça, le creuset israélien engendrait des créatures hybrides que je n'aurais jamais connues si je ne m'étais lancé dans cette aventure. Ni dans les couloirs de l'université ni sur ses bancs. Or plus cette découverte progressait et plus croissait mon désenchantement de cette terre natale où je me sentais étranger. Je devais arrêter à tout prix avant de succomber au dégoût de soi. J'avais retiré les photos de mes parents pour ne pas avoir à répondre aux questions les concernant. Je présume que mon père aurait aimé que je remplisse sa mission plus dignement. Il m'arrivait souvent de sourire intérieurement en imaginant sa réaction post-mortem. Il n'avait qu'à m'épargner cette corvée.

Un jour, j'ai reçu le coup de fil d'une femme qui me proposait une nouvelle méthode de nouer connaissance. Elle prétendait connaître une galerie de candidates qui ne demandaient pas mieux que de rencontrer des hommes de mon profil. J'ai d'abord cru que c'était une agence matrimoniale ou une agence d'*escort*, mais c'était plus ingénieux. Mon interlocutrice tenait un salon de beauté au cœur de Tel-Aviv où femmes et hommes se relayaient pour recevoir les soins de beauté les plus divers, de la coupe de cheveux au tirage de la peau. Elle me donna son prénom et me recommanda vivement de passer voir les lieux. De l'extérieur. Sans engagement de ma part, sans m'identifier. Je découvrirais le plus beau salon de la ville :

– Je vous crois, dis-je, mais quel rapport entre les soins de beauté et les rencontres avec d'éventuelles partenaires ?

– Au gré des années, je me suis constitué une clientèle particulièrement huppée. Pendant les soins, on discute. De choses et d'autres. Certains sont mariés, d'autres célibataires, divorcés ou en voie de divorce. Ceux-ci sont quête d'un compagnon ou d'une compagne. Je ne reçois que la crème de la crème. Toutes les célébrités de la ville.

– Je comprends que vous teniez un salon de beauté, je ne vois pas pour autant ce que vous gagnez à mettre vos clients en contact les uns avec les autres.

– Rien !

Ah ! ce rien ! C'est peut-être le mot le plus répandu dans cette branche, le plus rassurant et le plus trompeur ! Je ne mesurais pas encore à quel point. Un « rien » attrape-nigauds. Le meilleur camouflage dans ce pauvre pays où plus l'on vente et plus l'on vaut. Elle mettait tant d'innocence dans son « rien » que je devais être un grand vicieux, pervers en l'occurrence par l'Université, pour lui prêter de mauvaises intentions et mettre en doute sa générosité naturelle. Je serais passé à côté de l'humanité – ce n'était sûrement pas chez Kafka que j'allais la trouver ! – et cette recherche d'une compagne renouait mes liens avec elle. Je l'avais vu avec mes prostituées, elles étaient plus sincères et reconnaissantes que mes collègues ; je l'avais vu avec mes visiteuses, elles étaient plus perdues et pathétiques. Quand elle disait « rien », elle voulait peut-être dire « rien ». Point. Elle tenait un salon de beauté, elle prodiguait des soins et à l'occasion présentait ses clients les uns aux autres. Je pouvais comprendre qu'on trouve une gratification toute morale à ces petits services matrimoniaux. Elle devait être heureuse de faire le bonheur des autres. Je n'en ai pas moins demandé :

– Je ne vais pas me pointer à votre salon et me poser en candidat pour des noces.

– Vous viendrez pour des soins de beauté et pendant que vous les recevrez nous discuterons de vos préférences. J'ai besoin de mieux vous connaître pour vous présenter une compagne à votre goût qui puisse répondre à vos souhaits.

– Je n'ai jamais mis les pieds dans un salon de beauté.

– Pourquoi donc ? Aujourd'hui, on réalise des miracles, de véritables métamorphoses. Elle m'a expliqué à quel point elle réussissait à embellir les gens et leur vie. J'ai pensé que ce serait une métamorphose dans le sens inverse que celui de Kafka. Je deviendrai aussi beau qu'un ange alors que lui se voyait en pseudo-cloporte. Ce serait une petite revanche contre lui, à mon échelle, plutôt mesquine :

– J'ai passé l'âge pour ce genre de soins, dis-je.

– On n'a jamais passé l'âge pour des soins de beauté, décréta-t-elle, je compte parmi mes clients nombre d'octogénaires et pas des femmes seulement. Vous êtes encore très jeune.

A part mon coiffeur, auquel je rendais une visite mensuelle, je ne recevais de soins de personne. Je laissais rouiller mes articulations et plisser ma peau. Je n'ai jamais prêté attention à mes ongles, à mes abdominaux ni même à mon état de santé. Je ne redoutais pas assez la mort pour aller à tous ces examens préventifs censés la différer. Dix ans de plus ou de moins, je ne voyais pas de grande différence sur l'échelle de l'oubli auquel l'on est condamné. La vie – même avec Kafka ! – n'était pas assez intéressante pour que je me fasse masser, huiler et tirer la peau. Nul ne me remarquait quand je traversais la rue, je ne cherchais pas à me démarquer. Ce n'était pas à mon âge que j'allais me mettre à soigner ma carcasse. En outre, au bout de vingt ans de bons et loyaux services, je ne souhaitais pas rompre avec Dédé. Il présentait l'insigne mérite de ne pas parler, ni pour s'intéresser à ma triste personne ni pour commenter la situation politique. Il se contentait de me tailler les cheveux à la viennoise, ne me demandant jamais rien, ni au début ni à la fin. Il était de Beyrouth, ne recevait que des clients entre deux âges et leur faisait la coupe qui convenait à leurs origines. Il aura dû faire des stages un peu partout ou feuilleté des magazines. Dans ce pays, les personnes comme lui qui ont des choses intéressantes à raconter – et elles sont nombreuses – ne parlent pas. Dédé a stoïquement accompagné la désastreuse évolution de ma calvitie sans émettre un seul commentaire. Je me suis intéressé aux soins que Jacqueline, qui était, elle, de Casablanca, dispensait à ses clients : « Les cheveux, les sourcils, les cils. Le visage. La peau. Les doigts. Tout. » C'était Dédé qui sans me demander mon avis me taillait les sourcils, épilait les oreilles et récurait les narines.

J'ai pris l'adresse du salon de beauté et j'ai dit que je passerais. C'était somme toute tentant. Les candidates qu'elles me présenteraient seraient moins négligées que mes visiteuses. Les mains soignées, les cheveux teints, la peau tirée. Je ne sais pourquoi mais je m'imaginai que les femmes qui fréquentaient les salons de beauté étaient moins revêches et plus esthétiques que les autres. Je suis donc passé. Sur le trottoir d'en face. C'était situé dans une rue animée du centre ville. Le salon avait de beaux rideaux qui ne laissaient rien filtrer de l'intérieur. L'enseigne, « Chez Jacqueline », était particulièrement recherchée. Je me suis attablé à la terrasse d'un café d'où l'on avait un bel angle de vue. Après deux cafés, deux limonades, une assiette de crudités, une bière et de nouveau un café, je n'avais rien remarqué de particulier, sinon qu'on entraînait négligé et sortait plus ou moins rangé. Les clients étaient tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Des hommes de tous âges, des femmes de toutes natures. Le lendemain, j'étais de retour. J'avais passé la nuit à dissoudre mes dernières réticences en invoquant le devoir de mémoire à l'égard de mon père, mon grand-père et toute la lignée des Freund dont devait sûrement se détacher la branche des Freud. Sinon que les Freund étaient de Hongrie et les Freud de Moravie, du moins selon les recherches généalogiques que j'avais valeureusement conduites à l'âge de treize ans pour marquer ma majorité religieuse. Je devais à la postérité de corriger la caricature que j'incarnais en donnant naissance à un héritier qui ne présenterait pas, malgré tous les pronostics, des signes de débilité. Mes ongles avaient besoin d'être limés, ma peau tirée et à cinquante ans, je pouvais me permettre des soins capillaires qui répareraient l'accablante calvitie – d'autant que cela couperait l'herbe sous les pieds de mes collègues les plus surnois qui ne manquaient pas de suivre son évolution de réunion en réunion.

Se soumettre à des soins de beauté était une proclamation en soi. J'avais ouvert un mur sur la Méditerranée, j'ouvrirais mon être au Levant. Peut-être me donnera-t-il une allure plus aguichante, une nature plus versatile, un mode de vie plus complexe. Car

malgré mes prostituées, je restais le plus moral, le mieux conventionné et le plus réglé des hommes. Le plus minutieux. Le plus ponctuel surtout. Je n'ai jamais été en retard dans ma vie, je ne le pouvais pas. Je prenais soin de fixer mes rendez-vous dans des lieux où rien, même les pires bouchons, ne pouvait m'empêcher d'être à l'heure. Je prenais toutes mes dispositions, quitte à arriver des heures à l'avance. Pour cela et seulement pour cela, je mériterais un prix international me désignant comme l'homme le plus ponctuel au monde ou un traitement gratuit me permettant de me levantiner de deux ou trois degrés supplémentaires. Sans ces qualités, je n'aurais pas trouvé ma place à l'université et connu un avancement aussi magistral. Dans ce pays régulièrement pris de convulsions levantines, seule l'université serait allemande. De bout en bout. Les traditions sont allemandes, de même que les rouages et les normes. Sans acquérir un tant soit peu de cette prétention et de cette vanité des chercheurs à l'époque de Weimar, on n'a aucune chance de percer, de s'assurer une place, de recueillir des lauriers... internationaux. C'est encore la seule réserve teutonne dans cette cohue orientale et c'est à mon sens la principale raison pour laquelle elle ne change pas. C'est dire l'effort moral et philosophique que m'a coûté la décision de franchir le seuil de ce salon de beauté. Il m'eût été plus facile d'entrer dans un dancing – que j'avais évité jusque-là – ou dans une maison close – institution somme toute viennoise.

Je me suis assuré que nul ne me reconnaissait dans la rue et me suis prestement risqué à l'intérieur. On m'a aussitôt accueilli pour s'enquérir des raisons de ma visite : « Cheveux, massages, manucure... » Je n'ai pas entendu ce qu'on disait, j'ai tout de suite donné le nom de Jacqueline. Tout autour, on lavait des cheveux, les coupait, les teignait et les séchait. On limait les ongles également. On enduisait des visages de crème. Rien d'insolite, de douteux ou d'étrange. Un bel aménagement, des couleurs souriantes, une ambiance décontractée. Bientôt j'étais reçu par Jacqueline en personne qui me donna l'impression d'être un client de marque, membre d'un club très réservé de bons partis à pourvoir. C'était une belle quadragénaire dont le physique constituait à lui seul la meilleure réclame pour son savoir-faire en matière de beauté. Elle était mûre, pulpeuse, séduisante. Ses cheveux teints en blond contrastaient avec le beau hâle de son visage immaculé. Les mains, grandes et belles, étaient serties de sobres bagues dont une alliance. La sensualité suintait au bout des bracelets qu'elle portait aux poignets. Elle incarnait ce que les soins de beauté pouvaient garantir de meilleur. En outre, elle était richement et précieusement habillée. Une belle palette de coloris et de charmes, malgré l'âge ou grâce à lui. Un beau regard, nullement grivois, me souhaitait la bienvenue à son salon de l'amitié, sa main s'attardant dans la mienne pour mieux accentuer la chaleur de son accueil :

– Si vous me le permettez, je vais vous faire moi-même les cheveux de manière à ce qu'on puisse discuter.

J'étais en train de succomber à ses charmes et renouais, pour la première fois après de longs mois, avec la possibilité de tomber amoureux. J'avais vu hommes plus laids que moi s'exhiber avec plus belles qu'elle, j'avais des chances d'accrocher son désir. Elle avait peut-être passé l'âge de donner naissance à un enfant, mais aujourd'hui il n'est plus d'âge limite pour donner la vie, surtout quand on dispose de 100 millions d'euros. Jamais femme aussi élégante et agréable ne m'avait accueilli avec autant de cordialité. Avec son prénom, c'était une créature d'un autre univers, polie par les bonnes mœurs et politesses que les Viennois avaient importées dans le pays et récurée par les soins de beauté venus de Paris. Je ne m'en tourmentais pas moins pour la trahison de Dédé

et le changement de coupe qu'elle risquait de m'infliger. Elle ne connaissait pas Dédé, ni de Beyrouth ni de Tel-Aviv, elle me rassura tout de suite sur le changement :

– Aucune crainte, au début ce sera imperceptible. Je me contenterai de légères retouches. La prochaine fois, je les accentuerai et dans un an vous serez méconnaissable sans que nul ne le remarque.

Elle ne me proposait rien moins qu'un contrat d'un an :

– Ce sera la même chose avec le reste.

– Le reste ?

– Le reste de vos soins. Mais n'anticipons pas. Parlez-moi plutôt de vous et de ce que vous recherchez.

Je la trouvais plutôt sophistiquée pour la propriétaire d'un salon de beauté. Platon l'aurait donnée en exemple de la convergence entre le Beau et le Bien. Elle m'a demandé de la suivre dans une petite salle où l'on serait plus à l'aise pour discuter en toute discrétion. Elle avait une voix encore plus aguichante et sensuelle qu'au téléphone. Je l'ai suivie, prêt à recevoir tous les soins de beauté nécessaires. Pendant qu'elle me taillait les cheveux, elle menait la plus habile conversation qui se puisse imaginer, me soutirant des renseignements sans me poser de questions. Elle s'intéressa incidemment à mon statut marital, à mon salaire et autres entrées parallèles, à mes souhaits romantiques. Contrairement à Dédé, elle se contentait de petits et discrets coups de ciseaux, s'arrêtant volontiers pour éclaircir un point dans la conversation, reprenant ses ciseaux et comme je ne sentais pas les poils tomber, je me suis demandé si elle me taillait vraiment les cheveux. Finalement, elle dit :

– Je vois quatre à cinq candidates pouvant vous convenir. Elles sont plus intéressantes les unes que les autres. Elles seraient heureuses et honorées de partager le même toit qu'un homme comme vous. J'aurais été libre, je me serais proposée moi-même.

Je ne demandais pas tant. Les Viennois ne respectaient pas toujours les sacrements du mariage, ils n'étaient pas pour autant polygames. Je n'en étais pas encore au stade levantin où je pouvais me mettre aux mœurs des Marocains ou des Bédouins. Sa dernière phrase surtout retint mon attention. Elle scellait le désir que j'avais d'elle et à travers elle pour toutes les candidates, casablancaises ou bédouines, qu'elle me proposerait. J'étais tombé sur la bonne Samaritaine. J'attendais de voir le coût de la coupe pour achever de m'en convaincre. Or quand je suis sorti du salon, je me sentais un peu plus beau que de coutume et pour un prix qui n'était pas beaucoup plus élevé que celui pratiqué par Dédé. De plus, j'avais son babil à l'oreille, la caresse de ses doigts sur ma nuque et des chatouillis au bas-ventre. Elle avait si bien mené la conversation que j'avais oublié de parler de l'enfant. Aucune clause dans le testament – mais je devais encore le relire – ne traitait du degré de bâtardise de l'héritier des Freund. En principe, rien n'interdisait qu'il sorte du ventre d'une mariée ou d'une marieuse. Je ne doutais pas que pour un million d'euros, elle consentirait à répudier ou à tromper son mari et à tomber enceinte, que ce soit par insémination naturelle ou surnaturelle. Je devais commencer par m'intéresser à sa situation maritale. On avait convenu d'un premier rendez-vous pour des soins de manucure.

Une semaine plus tard, elle se montra encore plus chaleureuse encore. Son sourire acheva de me convaincre de l'importance d'une belle dentition. Je me suis vaguement dit que je devrais me refaire la bouche. J'ai sagement posé les mains sur l'accoudoir et abandonné mes ongles à ses soins :

– Vous avez de belles mains, vous savez ?

C'était la première fois qu'on me trouvait quelque chose de beau. Les prostituées n'ont pas pour habitude de faire des compliments surtout quand leurs clients n'en méritent pas. Ma mère ne m'en a jamais fait, mon père non plus, et mon ex-épouse ne pouvait davantage émettre une exclamation qu'un râle, un compliment qu'une invective. Je n'ai plus quitté mes mains du regard. Derrière l'esthéticienne se cachait visiblement une thérapeute. Elle m'encourageait à aimer des mains que je savais viennoises mais auxquelles je n'avais porté jusque-là aucune attention particulière. Elles me servaient à prendre des notes sur Kafka et, par-ci, par-là, à me livrer « au plus universel des péchés dont personne ne se risque à parler ». En me réconciliant avec mes mains, je me sentais disposé à lui abandonner mon visage, ma bouche et tout le reste. Contrairement à Kafka, j'avais su surmonter ma révolte, somme toute normale, pour le coït et le pratiquer sans distinction avec une bonne conscience animale. J'étais une bête mâle je trouvais mon plaisir à en procurer – tout du moins à tenter de le faire – à une autre bête, même si c'était contre rémunération. Elle se permit d'attirer ma main sur son ventre et la conversation entra dans une phase plus intime. Elle voulait savoir quels étaient mes loisirs, mes interdits, mes inhibitions. Puis elle s'intéressa à mes fantasmes. Ne me connaissant pas de loisir particulier – depuis le temps que je le lisais et le relisais, Kafka finissait par se répéter... – j'ai dit que j'étais curieux de nature et j'ai pensé que si elle me proposait de l'accompagner pour apprendre la salsa, la samba et le paso-doble que je ne me serais pas fait prier. J'étais irrésistiblement attiré par l'opulence de sa poitrine, la spontanéité de son esprit et sa liberté de parole :

– Je présume, dit-elle, que vous recherchez une compagne avec laquelle partager vos lectures, vos recherches et vos découvertes.

En d'autres circonstances, en d'autres lieux, je me serais écrié : « Surtout pas ! » Il ne me manquerait que de lui lire les *Lettres à Felice* ou de partager avec elle mon interprétation quasi-hebdomadaire de *La Métamorphose*. J'en ai profité pour préciser :

– J'aurais aimé avoir un enfant.

Elle n'a pas réagi, ni son visage ni son ventre, comme si j'écartais sa candidature :

– C'est une lourde responsabilité, vous savez ?

– Je crois pouvoir l'assumer.

Si les Bédouins comptaient leurs enfants par dizaines, je pouvais me permettre, malgré Kafka, d'en bercer un. Elle ne cachait plus sa contrariété :

– Vous êtes assez grand pour peser le pour et le contre.

– C'est-à-dire ?

– Les candidates les plus intéressantes sont des femmes mûres, divorcées depuis peu, ne souhaitant pas mettre au monde de nouveaux enfants.

– C'est possible, mais je tiens à avoir un enfant. C'est nouveau chez moi et plus impérieux qu'on ne peut penser.

– Vous pourrez adopter ceux d'une jeune veuve.

Ses cuisses emprisonnaient ma jambe ou presque et j'étais sur le point de lui dévoiler mon secret. Je n'en pouvais plus de le garder pour moi et pour Walter.

Elle commandait comme une plaque d'aiguillage des êtres humains, écoutant les peines des uns et les joies des autres, cherchant les meilleures candidates pour les meilleurs partis. J'étais prêt à tout, je n'en pouvais plus de chercher. En l'associant à mes préoccupations, j'avais plus de chances d'exaucer les derniers vœux de mon père :

– Je vous déconseille de prendre une petite jeune qui vous dépouillera avant de demander le divorce. Elle racontera n'importe quoi pour vous extorquer la garde de l'enfant et une pension alimentaire qui grèvera votre budget mensuel. Avez-vous des biens ?

– Je suis un homme aisé.

– C'est-à-dire ?

J'étais sous son ascendant. Elle pouvait me soutirer tout ce qu'elle souhaitait, y compris ce que je pensais vraiment de Kafka et n'osais pas écrire. Je n'en suis pas moins resté sur ma réserve viennoise :

– J'ai un bon salaire, des économies consistantes et une maison.

– Une maison maison ou une maison maison ? »

Je ne devinais pas à l'intonation de la voix laquelle des deux était censée être la plus cossue :

– Elle a vue sur mer.

– Quel genre de vue ?

Le contact de sa main, la pression de sa jambe contre la mienne, je commençais à trouver du plaisir au travail de la lime :

– Une grande baie vitrée sur le front de mer.

– Une jeune fille ne vous épousera jamais sous le régime de la séparation des biens. Vous êtes ce qu'on appelle un gros lot matrimonial. Au bout de trois ans, vous serez à la rue. Croyez-en mon expérience, j'ai vu plus avertis que vous succomber aux charmes d'aventurières résolues à ne se prostituer qu'une seule fois avec le même homme pour s'assurer un bon train de vie. Aujourd'hui, les romans ne durent pas plus de trois mois. Les jeunes femmes de notre temps ne sont pas loin de croire que la meilleure manière de se libérer est encore de vivre aux crochets d'un homme comme vous.

Je me voyais à la rue, privé de la baie vitrée donnant sur la mer à laquelle je commençais à m'habituer, dépouillé de mes économies, voire de la moitié de mon héritage sinon de sa totalité en faveur de l'enfant. Un bon avocat n'aurait aucun mal à montrer que ce vol s'inscrivait dans l'esprit général du testament et découlait de l'une de ses nombreuses clauses qui ne me venaient pas à l'esprit tant je me sentais mal face à la terrible perspective :

– Que me conseillez-vous ?

– Vous tenez vraiment à l'enfant ?

– C'est une condition *sine qua non*.

– Pardon ?

Elle était peut-être plus expérimentée et avertie que moi, elle n'était pas aussi cultivée :

– C'est une condition nécessaire.

– Un enfant de vous ?

– Attesté par un examen ADN.

Elle n'a pas cherché à en savoir plus. Elle aurait réveillé mes soupçons :

– Dans ce cas, je dois poursuivre mes recherches.

J'étais déçu, je me voyais sortir avec l'adresse de sa jeune sœur au moins :

– Voilà pour vos ongles. La prochaine fois, nous passerons au visage. Dans votre cas, ça réclamera cinq séances environ.

Je ne savais si c'était peu ou beaucoup. Elle devait gommer je ne sais quelles taches et combler je ne sais quelles rides. Cette fois, les honoraires étaient plus élevés. C'était normal, les soins de manucure avaient duré plus longtemps, j'avais passé plus de temps avec elle. Cinq séances plus tard, elle savait presque tout sur moi. Elle était même arrivée à me faire parler, contre mes principes les plus sacro-saints, de Kafka entre les quatre murs d'un salon de beauté. Je lui avais raconté *La Métamorphose*. Elle avait constaté :

– Certains trouvent leur plaisir à métamorphoser des hommes en punaises, moi je trouve le mien à les embellir.

Kafka n'avait ni sa maturité ni ses lignes. Il était de Prague, il n'était pas de Casablanca. Il n'avait pas cette bonne nature animale. Il n'avait ni le goût de vivre ni celui d'aimer. Il était végétarien et naturiste. C'était un génie... le pauvre ! Au bout de la cinquième séance, je n'avais toujours pas parlé de l'héritage et elle ne m'avait encore présenté personne, bien qu'à l'en croire, j'étais plus beau que je ne le pensais. J'avais attendu vingt ans, je pouvais attendre quelques mois. Elle cherchait le meilleur parti. Or je ne me voyais pas lui présentant mes orteils viennois, moi qui gardais en permanence des chaussettes avec mes prostituées. Elle allait devoir abattre ses cartes. J'étais curieux de voir comment elle allait s'en sortir, moi, je m'en sortais pour le moment partiellement reluqué et sensuellement réconcilié avec les Casablancaises. Leur sans-gêne. Leur gouaille. Leur chaleur. Leurs couleurs. Les Teutons contribuaient peut-être grandement à la science, les Levantins, eux, cultivaient l'ambiance. J'étais en train de me répéter mentalement un credo amoureux quand elle a lancé :

– Tu as songé recourir à la chirurgie plastique ?

Elle était passée au tutoiement dès la deuxième séance tandis que moi, toujours corseté par mon armure viennoise, je continuais de la vouvoyer. J'en ai oublié ma déclaration pour me répéter que je devais appeler Walter et lui demander si on ne pouvait faire don de cinquante millions à l'université et garder le reste. A raison de deux millions par an, j'en avais pour vingt-cinq ans. Il m'en resterait toujours assez pour me procurer du cyanure et aller présenter les comptes à mon père. Mais Walter était l'avocat le plus intègre sur la place de Tel-Aviv. Il avait su se préserver de l'encanaillement qui guette son métier. Il ne plaidait que de bonnes causes et la présomption d'innocence n'était pas une raison pour défendre des truands. Il jouissait d'un tel prestige parmi ses pairs et auprès des juges que nul ne contesterait son interprétation de l'une ou l'autre clause – je devais me remettre à la lecture du testament. Ce serait la première fois qu'il transigerait avec ses principes, ça ne ferait pas pour autant de lui un escroc-avocat. Il me considérait comme un neveu et maintenant que mon père était mort comme son fils.

Ce jour-là, Jacqueline terminait d'arrondir les ongles quand elle demanda :

– Que penses-tu de la jeune femme qui est passée la semaine dernière pour me saluer ?

Je tombais des nues. Je ne voyais pas à qui elle faisait allusion :

– On ne cesse de vous saluer.

– Celle dont je parle s'est attardée, elle s'est assise sur la chaise pour discuter du retour des frisettes.

J'ai considéré la chaise mais elle restait terriblement vide dans ma mémoire :

– Je ne me souviens pas, dis-je, confus.

– C'est une des chroniqueuses les plus importantes de la presse locale.

Je n'arrivais pas à la convaincre que je n'étais pas plus intéressé par une chroniqueuse que par une chercheuse. Je ne me décidais pas davantage à lui insinuer que j'étais tombé sous son charme et que c'était davantage son charisme sensuel qui me ramenait à son salon de beauté que la promesse de trouver une compagne grâce à elle. Je n'exclusais pas de la mettre partiellement dans le secret, lui faisant miroiter un héritage de... dix millions d'euros. Dans le cas où elle céderait à mes avances, on pourrait toujours louer une porteuse. On la chercherait à Vienne pour assurer la perpétuation

du légendaire code musical, philosophique et culturel de la lignée des Freund. J'étais tellement sous l'attrait méditerranéen qui émanait de ses rondeurs que je situais, je ne sais pourquoi, Casablanca sur les rives de la Méditerranée. Je ne cherchais plus de femme, je l'avais trouvée. Je ne doutais que sitôt que je parlerais de mes millions elle quitterait le domicile conjugal et son salon de beauté. Mais je n'étais pas sûr d'elle, encore moins de son mari ou des nombreux membres de sa smala. On lit tant de choses dans les journaux et voit tant d'escroqueries à la télé :

– La prochaine fois, dit-elle péremptoire, tu feras attention à toutes celles auxquelles je demanderai de s'asseoir sur cette chaise.

Je n'avais d'autre choix que de me résoudre à dénuder mes pieds. Cela m'éviterait désormais l'irritante question de mes prostituées :

– Mais pourquoi gardes-tu tes chaussettes ?

Les candidates n'ont plus arrêté de se succéder sur la chaise. Elles étaient plus ternes les unes que les autres, n'éveillant en moi aucun sentiment particulier. Elles étaient entre deux âges, entre deux tournées, entre un cauchemar et un rêve. Elles cherchaient dans les soins de Jacqueline une beauté perdue et un amour tari. Je ne me voyais plus leur faire la cour, d'autant que je n'en avais jamais été un grand maître ; je ne me voyais pas déjeuner ou dîner avec elles, d'autant que j'avais pris l'habitude de manger seul ; je ne me voyais pas les étreindre, d'autant que c'étaient mes prostituées qui s'investissaient le plus intensément pour en finir le plus vite. Je comprenais mieux Kafka qui voulait se marier mais ne le pouvait pas parce qu'il ne s'imaginait pas partir en voyage de noces avec son épouse. Jacqueline portait des gants et je ne sentais même plus le contact de ses mains. Devant mes réticences et mes louvoisements, elle donnait des signes d'impatience :

– Je ne comprends pas. Je t'ai présenté ce que j'avais de meilleur dans ma collection et tu n'as encore trouvé personne. J'en suis à me demander si tu souhaites vraiment te marier.

– Vous ne sauriez mesurer à quel point.

Je me doutais bien que mon principal atout était l'héritage et les perspectives de vie qu'il ouvrait. Je ne me décidais pas pour autant à révéler son existence. Je souhaitais sincèrement honorer la mémoire de mon père. Il avait travaillé toute sa vie sur Wittgenstein – et c'était autant le reconnaître plus ingrat que Kafka – il méritait une petite indemnisation. Je n'ai jamais été cupide, je comprenais de moins en moins mon engouement pour cet héritage. Je n'ai jamais été attiré ni par la richesse ou le bonheur, je ne les ai jamais cherchés et eux-mêmes ne me cherchaient pas. Je n'ai jamais voulu briller. Je ne poursuivais pas les honneurs. Je connaissais mes limites et elles étaient irrécusables. Je n'étais pas sûr de savoir ce qu'un homme honnête comme moi pouvait faire d'une somme aussi importante. En particulier un Viennois de mon engeance, qui ne se laissait entraîner ni par sa vue ni par son cœur, se lovant dans sa tour de Babel, insensible à cette cohue levantine somme toute chaleureuse et intime. Une reproduction plus colorisée de mon pauvre père. Sans admiration particulière pour lui ni ressentiment particulier contre lui. Un père biologique davantage qu'un père spirituel. Sans grands contentieux ou démêlés psychanalytiques entre nous :

– J'en suis à me demander, reprit-elle, si tu ne ressembles pas à ton écrivain et si comme lui, tu ne peux avoir de relations saines et normales avec une femme respectable.

Les démêlés de Kafka avec son père seraient à mettre sur le compte d'une terrible méconnaissance mutuelle. Le père ne se reconnaissait pas en lui et lui davantage en

son père. Le malheureux n'aurait pas eu de mère et n'aurait pas même connu le regret de l'avoir perdue, même s'il a cette merveilleuse phrase : « Quoi qu'on puisse penser, Maman faisait des miracles ! Elle réparait toutes mes sottises. Je l'ai perdue dans mon enfance. » Il ne se voyait pas en père et ne voyait ni en Felice ni en Milena les mères de ses enfants. Bien sûr, c'est plus compliqué que ça ne paraît – dans son cas, tout est plus compliqué que ça ne paraît, du moins pour ses disciples, ses commentateurs et ses parasites.

Mes pieds étaient dans un si piteux état que j'avais eu tout le temps de lui raconter les déboires romantiques de Kafka. Ses nombreuses liaisons, avec Felice, Milena et Dora. Son impuissance à consommer ses amours réels ou virtuels. Je n'avais pas le choix, je ne pouvais l'entretenir ni du *Procès* ni du *Château*, elle m'aurait demandé ce qu'ils recouvraient ou représentaient et j'étais incapable de lui répondre. Je ne pouvais parler que de ses déconvenues sentimentales. Ce faisant, je ne réussissais qu'à entamer le peu de prestige que me valaient mon statut et mon grade universitaires. Je ne pouvais parler d'autre chose. Elle ne connaissait pas Vienne et je ne connaissais pas Casablanca. En politique, je ne discernais pas les divergences entre les partis et ne savais qui était contre quoi et pourquoi. Je ne connaissais ni les vedettes des séries télévisées ni les animateurs des jeux télévisés. Parler d'amour avec elle aurait été comme pour un mendiant parler de la Bourse avec un... Rothschild. L'amour n'existait pas. Point. Les meilleurs mariages étaient de raison. Trait d'exclamation. Quand on n'aime pas, rien ne sert de prêcher l'amour. Double trait d'exclamation. Dans ce domaine, elle avait les idées encore plus arrêtées que moi. Je n'allais tout de même pas débattre de l'existence ou de la non-existence de Dieu avec elle ! Il ne me restait que mes recherches. Je me suis donc mis à parler de Kafka comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Ses démêlés avec son père. Ses manies de célibataire. Sa passion irraisonnée pour la littérature. Ses désastreuses tentatives de se dérober à son destin. De tout ce que j'avais raconté, elle n'avait retenu que ce point. Le célibat est un verdict et quiconque le rejette croule sous son impuissance. Je ne pouvais la rassurer en lui contant mes instants de grâce avec les prostituées !

*

Un jour, Jacqueline me proposa de participer à un week-end qu'elle organisait dans un des hôtels de la mer Morte pour une trentaine de personnes des deux sexes, tous en quête d'un parti. Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis la dernière fois où j'avais plongé mon regard dans ce tragique et pathétique linceul d'une mer qui ne se décide pas à disparaître. A l'époque, on redoutait des infiltrations de terroristes palestiniens et l'on mobilisait des réservistes qui n'étaient plus ni très jeunes ni très vigoureux pour patrouiller le long de la frontière jordanienne. On nous entraînait pendant trois jours et nous divisait en patrouilles de quatre à six hommes. On passait la nuit à aller et venir dans un command car. On ne pouvait raisonnablement empêcher une infiltration qu'en tombant dans une embuscade. C'étaient alors mes seules excursions hors de Tel-Aviv et de Jérusalem et mes seuls contacts avec toutes sortes d'énergumènes qui ne présentaient d'autre mérite que de se plaire à cette récréation militaire tout en s'en plaignant. Ils assimilaient volontiers ma nature viennoise à de l'étourderie intellectuelle et à de la maladresse congénitale – à du schlumperisme. Ils étaient braves, ils préparaient les repas, ils me montraient les photos de leurs proches, ils me plongeaient dans les mœurs populaires, ils me tendaient la main pour me hisser sur le command car et pour en descendre. En

échange, je prenais ma mission militaire très au sérieux et veillais sur... leur sommeil. C'était l'époque où Tsahal passait pour l'une des armées les plus redoutables au monde et cultivait le mythe de son invincibilité pour dissuader à lui seul les terroristes. Cela durait environ trois semaines par an ; c'était plus plaisant et plus dépaysant que de donner des cours de sionisme et de patriotisme à de jeunes recrues qui n'assistaient à ces séances d'endoctrinement dispensés par des enseignants, mobilisés pour la journée, que pour piquer une sieste méritée. Je me retrouvais sur une autre planète, avec des êtres d'une autre vie.

Cette mer Morte était encore plus sinistre et menaçante que la Méditerranée. Elle n'avait plus – ou presque plus – de vagues ; elle dégageait des relents pestilentiels. C'était un paysage de désolation et d'amertume. Sodome produisait des phosphates, Gomorrhe n'était plus qu'un souvenir de rocaïlle. Ces courts séjours dans le désert, sur les bords de cette mer languide et inerte, m'empoussiéraient autant qu'elles me dépoussiéraient. C'était l'époque où l'on pouvait encore attendre la paix et où je croyais que ce pays résisterait aux terribles inclinations morbides qui m'amenait à prédire sa disparition. Depuis, la mer serait morte un peu plus et je n'y avais plus remis les pieds. Retourner vingt ans plus tard ne représentait pas pour moi, c'était le moindre qu'on puisse dire, une priorité touristique, surtout en compagnie d'une trentaine de personnes qui n'auraient d'autre mission que de s'observer les uns les autres. Si je voulais bien mourir avec mes compatriotes, je ne souhaitais pas vivre avec eux :

– Si dans tout ce groupe, tu ne trouves pas chaussure à ton pied, dit-elle, c'est signe que tu as succombé au syndrome de ton Franz sans en être conscient.

J'avais tant éculé et galvaudé ledit Franz que je me suis senti humilié pour lui. Je n'avais ni son émotivité ni son irascibilité, ni sa gentillesse ni son intégrité. Je savais où j'avais échoué, je n'attendais pas de salut. J'avais un sens aiguisé de l'histoire et celle-ci ne me disait rien qui vaille. Je ne souhaitais pas plus devenir écrivain qu'autre chose et nul ne m'aurait balayé comme un vulgaire cancrelat parce que je n'aurais pas noirci mes deux ou trois pages quotidiennes. L'écriture était une passion périmée qui n'abusait que des lecteurs désenchantés. Or dame Jacqueline me prenait précisément pour une vulgaire marionnette littéraire. Elle n'avait plus de services à me proposer, je devais libérer le siège. Les journaux abondaient en petites annonces de clients potentiels, pauvres hères s'accrochant au crépuscule de leur vie au leurre de la beauté et de l'amour. Elle lançait ses hameçons pour les accrocher. Elle les reluquait et leur assurait de passer plus ou moins dignement les derniers tronçons de leur vie. Ce n'étaient pas des personnages de roman, ce ne pouvait en être. Ils n'étaient ni assez glorieux ni assez passionnés. Ils auraient été incapables d'écrire une seule lettre à Felice pour ne point parler de Milena. Ils ne croyaient même plus en la littérature. Si ce n'est pour l'enseigner ou s'en gargariser. Jacqueline me prenait pour un attardé, un distrait, une poire – un *schlumper* ! Elle me proposait avec ce week-end un dernier examen de rattrapage. J'ai décidé de jouer le jeu jusqu'au bout, je n'avais rien à perdre :

– Croyez-vous que ça se fait de prendre un livre de Kafka avec moi ?

Elle avait désormais si peu d'estime pour moi qu'elle ne pouvait me concéder un quelconque sens de l'humour :

– Tu pourras prendre ce que tu veux avec toi mais je te conseille de ne l'ouvrir que dans ta chambre.

Dès les premiers instants, j'ai compris – « un des pressentiments, dit Musil, qui viennent à notre corps plus vite qu'à notre raison » – que rien ne sortirait de ce week-end. J'aurais dû rebrousser chemin mais un vrai Viennois s'entête à aller jusqu'au bout de ce qu'il est et de ce qu'il entreprend. Jacqueline était accompagnée de son mari, un homme grand de taille, bâti pour séduire toutes les esthéticiennes au monde, les cheveux grisonnants sur les côtés. Elle l'exhibait peut-être comme le meilleur produit de ses soins. Je n'en étais pas jaloux, j'en étais désespéré. Malgré mes cent millions, j'étais d'une autre allure ; malgré mes soins de beauté, j'étais d'une autre présence ; malgré ma vue sur la mer, j'étais d'une autre ambiance. C'était sans conteste le coq de cette basse-cour et il n'était nul besoin pour lui de le clamer. Quant aux autres, c'étaient mes compagnons d'armes des périodes de réserve avec vingt ans de plus. La plupart des femmes s'étaient relayées sur la chaise et celles qui ne l'avaient pas étreinte en ma présence ne l'avaient pas méritée. On avait loué un car pour permettre à tout ce monde de nouer un premier contact avant d'arriver à l'hôtel. Or les femmes s'étaient assises d'un côté, les hommes de l'autre et comme le véhicule comportait soixante places, chacun occupait un siège à lui seul. Je pouvais encore descendre du car, héler un taxi et rentrer chez moi. Mais je me serais ridiculisé aux yeux de Jacqueline. Surtout, j'aurais perdu tout avantage sur mes collègues qui menaient de sages vies maritales entre deux pages lues ou écrites, grappillant une bourse d'étude par-ci, une bourse de recherche par-là, distribuant les copies de leurs articles en guise de tracts, monolithes alors que je me prétendais polylithe, monomaniaques alors que je me posais en polymaniaque, mononévrosés alors que je changeais de névrose tous les jours. Je ne résistais à la tentation de les raturer d'un trait de plume que parce que je ne savais pas davantage raturer que dessiner. Je me démarquais d'eux en menant une misérable double vie dont je tirais la seule gloire dont j'étais capable. J'ai par conséquent renoué avec la vieille maxime qui me permettait de m'accommoder de mes compagnons d'armes pendant les trois semaines que duraient les périodes de réserve. Tu es condamné à vivre avec ces gens pendant quarante-huit heures et la meilleure manière d'endurer leur présence est encore de prendre patience. Je m'étais compromis dans pire, je ne pouvais me compromettre davantage. J'étais désormais titulaire, je n'avais rien à craindre, personne ne me licenciera. De plus je n'avais rien de mieux à faire chez moi. Sinon relire *La Métamorphose* ou l'un des nombreux articles qui paraissent chaque jour sur Kafka.

Je suis tranquillement rentré dans ma coquille et me suis accoutumé à mon silence, curieux des proportions monstrueuses que prenait la rature israélienne des décors bibliques, quand Jacqueline s'est mise à brailler dans le micro. Elle ne manquait pas de bagout :

– Hé ! Jeunes gens ! Vous êtes tous passés par mon salon. Oubliez votre âge réel, oubliez vos déboires ! Désormais, vous avez vingt ans de moins. De nouvelles chances s'offrent à vous de vivre une seconde vie. Tout est encore possible. Rêver, aimer, voyager. De nouveau. Pendant ce week-end, je ne veux pas voir de mines grises. Nous sommes là pour nous amuser. Alors vous allez me faire le plaisir de vous lever et de gagner le devant du bus. Je veux vous voir assis par couples pour de premières prises de contact. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter notre chauffeur...

Cela me ramenait, pour être plus précis, quarante ans en arrière, à mon service militaire, du temps où l'on nous prenait par cars entiers découvrir le pays pour « l'aimer et le protéger ». Avec l'armée, c'était plus digne qu'avec Jacqueline. On procédait à l'appel et quand l'un des noms ne répondait pas, le sergent menaçait : « Il

le regrettera amèrement ! » Je ne savais ce qu'il entendait par là. J'ai toujours répondu à l'appel. Malgré mon inaptitude congénitale au combat. Jacqueline redoublait de cris et d'encouragements. Elle nous connaissait tous, elle nommait chacun par son prénom : « Cesse de faire le *timide timoré*. » J'ai compris qu'elle imitait un animateur de télé dans une émission où l'on tentait d'assortir des couples. Elle ne se calma pas avant de nous avoir rassemblés aux premiers rangs. Je me suis retrouvé aux côtés d'une petite noirette qui me tendit une main tiède. Elle ne m'était pas totalement inconnue. Peut-être était-elle passée par la chaise, peut-être était-elle du nombre de mes visiteuses. Ce ne pouvait être une des prostituées repenties ; celles-ci étaient appelées à des destins plus glorieux. Un court instant, j'ai craint que ce ne soit une universitaire, spécialiste de Proust ou de Tolstoï, ou bien une de mes anciennes élèves. Mais à mon grand soulagement, elle n'avait jamais mis les pieds dans un campus universitaire. Elle avait passé vingt ans au foyer, à servir de domestique à un malotru et à ses deux voyous :

– Vous vous êtes mariée avec lui alors qu'il avait deux enfants ?

– Il n'avait rien, nous les avons faits ensemble.

– Ce sont donc vos enfants autant que les siens.

– Ils lui ressemblent tellement que je les lui aurais volontiers laissés plus tôt. J'ai passé les plus belles années de ma vie à les servir, à satisfaire leurs besoins et à m'inquiéter pour l'emploi du père et pour les études des enfants. Maintenant, je suis totalement libre et ne veux plus entendre parler d'eux. Les garçons ont repris la nationalité roumaine et travaillent dans un casino à Bucarest. Je ne les vois plus et je n'en suis que plus heureuse.

Je n'osais pas lui demander ce que son mari était devenu. Mais elle connaissait les questions, elle avait les réponses toutes prêtes :

– Il a perdu son emploi, j'en ai trouvé un. Il a perdu une servante, j'ai gagné ma liberté. Bientôt, il mourra comme un chien abandonné.

Je ne pouvais que deviner le ressentiment qu'elle avait accumulé en vingt ans de servage et compatir au sort du mari. Elle changea de ton et tenta de me communiquer son nouvel entrain :

– Mais c'est fini, je souhaite commencer une nouvelle vie, et vous ?

Je n'avais rien à raconter, moi. Je ne trouvais jamais rien à dire. Je ne pouvais l'entretenir de mes recherches universitaires, d'autant qu'elles n'intéressaient personne et que sitôt mes articles retenus par une revue, que personne ne lisait, je perdais tout intérêt pour elles. Je ne pouvais lui parler de mes prostituées, d'autant qu'elles ne disaient pas grand-chose et que je ne savais presque rien sur elles. Je les payais pour ne pas avoir à écouter les malheurs du monde, encore moins recevoir des conseils politiques ou des exhortations morales :

– Je n'ai rien de particulier à vous raconter. Je suis divorcé et enseignant.

– Vous avez des enfants ?

– Malheureusement non.

– Pourquoi malheureusement ? Vous avez de la chance. On n'a rien à en attendre. Ils vous harcassent, ils vous pillent et pour couronner le tout, ils vous abandonnent !

Cette remarque écartait totalement sa candidature. Je pouvais mettre une croix sur elle :

– Ce n'est pas possible que vous n'ayez rien à raconter.

Pourtant c'était vrai. Je n'écrivais de lettres à personne. Je ne lisais plus de romans. J'étais philosophiquement invalide et religieusement sourd. Je ne recevais pas d'appel de l'extérieur et n'avais pas d'illumination. J'étais totalement stérile. Rien ne venait perturber un train de vie somme toute commode et absurde. Ni les nombreuses

guerres destinées à sauver la nation ni les grèves de mes collègues destinées à arrêter la désertion des cerveaux. Je me passionnais de moins en moins pour les contingences de la vie. Je ne m'intéressais ni à la création artistique ni à l'actualité politique. Peut-être aux humeurs de la Méditerranée depuis que je ne pouvais plus me dérober à sa vue. Mais rien n'était plus banal dans le pays que de parler de la mer. La voix autoritaire de Jacqueline m'a sorti de l'embarras. Elle a réclamé des hommes de tourner et de changer de place.

La deuxième était plus blême que blanche avec des cheveux de paille, qu'aucun salon de beauté n'aurait pu lisser ou boucler, sur une tête brouillée pour l'éternité avec le monde. Elle avait, comme l'on devait s'y attendre, une voix rauque. Elle ne s'est pas mariée, elle ne se mariera jamais. Elle tâtonne, en quête d'un compagnon, pour toutes sortes d'excursions. Elle continuerait de mener sa vie comme elle l'entend, il continuerait de mener la sienne comme il le souhaite. Un confident, un complice. Sinon elle est responsable des ressources humaines dans une entreprise, elle recrute et licencie. Elle a l'œil, elle ne se trompe jamais. En cinq minutes, elle est fixée sur la personnalité du candidat et sur ses compétences. Elle est douée d'un sixième sens pour détecter les talents. Elle n'établit pas de carte astrologique ; elle n'a pas besoin d'analyses graphologiques. Elle s'en remet à son intuition et passe le reste de l'interview à présenter la culture de l'entreprise, les règles et normes de travail, les possibilités de promotion. Dans le cas de mauvais candidats, elle n'arrête pas de parler pour dissuader les questions délicates. Dans mon cas aussi, elle n'a pas arrêté de parler. Je pouvais être rassuré, je n'avais pas passé son test. Quand Jacqueline donna le signal de changer de place, elle savait tout sur moi sans que j'aie eu à ouvrir la bouche. Visiblement, elle ne m'aurait pas embauché pour un poste de concierge – je ne souriais pas assez – ou de coursier – j'étais trop *schlumper*. En changeant de place, je n'ai pu m'empêcher de penser à ce passage de Kafka qui prenait un nouvel éclairage : « " Pourquoi veux-tu t'en aller ? Assieds-toi et bois ! C'est moi qui paie ! " Je m'assis donc. Il me posa quelques questions, auxquelles je ne pus pas répondre ; je ne comprenais même pas les questions. Je lui dis donc : "Tu regrettes peut-être maintenant de m'avoir invité ; je vais m'en aller", et je m'apprêtais à me lever. Mais il tendit la main par-dessus la table et me fit rasseoir. "Reste, dit-il, ce n'était qu'un examen. Celui qui ne répond pas est reçu aux examens." »

La troisième était encore plus intéressante. Elle dirigeait et animait un club kabbaliste. Ni plus ni moins. On ne pouvait accomplir cent mètres dans ce pays sans tomber sur un illuminé qui vous proposait des livres de je ne sais qui et connaître un quorum de dix personnes sans que l'un ne soit inspiré, n'entende des voix et ne prétende avoir des pouvoirs surnaturels. Elle passait pour une spécialiste mondiale de la kabbale pratique. Elle savait quelles incantations prononcer pour lever les envoûtements, quels tombeaux de saints visiter pour tomber enceinte, quels rites accomplir pour susciter des pluies, dissiper la mélancolie, lire les rêves. Je me retins de lui demander si elle ne détenait pas de sésame pour accéder au cœur de l'homme de ses rêves. Elle aussi me rassura sur ses intentions me concernant :

– Je ne suis pas là pour trouver un partenaire mais en tant que conseillère kabbalistique de Jacqueline. Je suis également là pour recruter des disciples. Connaissez-vous la kabbale ?

Je n'en savais que ce que j'avais lu – chez Buber et Scholem – pour statuer sur les accents kabbalistiques dans l'œuvre de Kafka. Le malheureux ne connaissait pas davantage la kabbale que le Talmud et ses rudiments de judaïsme lui venaient de ses

relations avec un pauvre déraciné reconverti dans le théâtre yiddish et ses conversations avec des amis plus engagés que lui. Brod qui s'entête à faire de lui un kabbaliste à son insu réussit à nous broser le portrait d'un merveilleux Job de Prague. Mais je ne tenais pas à me laisser entraîner dans ce borborygme. Elle s'est mise aussitôt à me vendre sa marchandise :

– Une science du divin, de la création et du bonheur. Vous ne pouvez imaginer les ressources spirituelles qu'elle recèle, les trésors de sagesse qu'elle cache, les pouvoirs qu'elle garantit.

Malgré ma répugnance à recourir à l'humour en public – de peur de basculer dans l'ironie, le sarcasme, le cynisme ou le dénigrement – j'ai annoncé :

– Le problème c'est que je suis des cours de soufisme et participe à un ballet de derviches tourneurs.

Elle n'a pas compris, elle souhaitait en savoir plus, je n'en savais pas davantage. Je me suis empressé de la rassurer :

– Cela ne m'empêchera de me livrer à d'autres danses.

– Ce n'est pas un club de danses.

– Pourtant les kabbalistes n'arrêtent pas de danser dans les rues.

– Vous confondez avec les sectes hassidiques. J'ai de la documentation dans ma valise, je vous en donnerai à l'hôtel. Vous verrez ce seront de nouvelles noces sacrées avec la *shékhhina*.

Je n'ai pas eu le temps de lui demander si je pouvais avoir un enfant avec sa *shékhhina* : c'eût été, c'est le moins qu'on puisse dire, un événement messianique qui aurait comblé les vœux de mon père malgré ses nombreuses allergies religieuses : « De deux choses l'une, ne cessait-il de répéter, soit Dieu existe comme personnalité surnaturelle, soit comme nature naturante ! Dans le deuxième cas, il n'est d'autre prophète universel que l'exclu d'Amsterdam ! » Se retrouver grand-père du Messie pour seulement cent millions d'euros, c'était un bon marché.

Puis je suis tombé sur une universitaire qui m'a permis de restaurer ma dignité perdue. Elle était sociologue, anciennement de l'université de Haïfa, débauchée par l'un des collègues privés pour le double de son salaire. Elle était par conséquent de l'élite de l'élite. Elle ne travaillait pas pour des revues, elle travaillait pour un salaire. Elle ne planchait pas sur des articles, elle écrivait des livres entiers publiés par les meilleures universités aux Etats-Unis, en France, en Allemagne. Mes collègues ne se moqueraient de moi : si elle était de l'expédition romantique, il n'était aucune raison pour que je n'en sois pas, moi qu'aucun collègue privé ne sollicitait ni ne solliciterait. La malheureuse s'est mise à expliquer ce qu'était la sociologie des émotions à un installateur de climatiseurs et comme j'avais une piètre opinion des sociologues, que je trouvais incurablement bavards et scandaleusement plats, je n'ai rien compris à ce qu'elle racontait. Elle avait, vérité poétique oblige, de beaux yeux et de belles lèvres. On sentait du reste qu'elle se faisait violence pour m'expliquer sa sociologie. De Comte à Bourdieu. Elle ne pouvait prononcer une phrase sans mentionner un nouveau nom. Ce n'était qu'ainsi qu'elle pouvait se passer de notes. Je me suis dit que la vie entre deux universitaires devait être un enfer. Je suis tombé amoureux d'elle, je crois, mais d'un amour tout platonique. Je ne me voyais pas la bâillonner avant d'entrer au lit avec elle et je ne pense pas qu'elle aurait renoncé à Durkheim ou à Berger pour bercer un enfant. De toute façon, c'était trop tard. J'avais commis la bourde de dire que j'étais installateur. Lui révéler la vérité n'aurait fait qu'aggraver mon cas. Surtout si elle connaissait Kafka. Un installateur était pourtant plus commode qu'un chercheur. Un

menuisier, un serrurier, un plombier. Un artisan quoi ! sur lequel se décharger de toutes les petites corvées domestiques. Elle n'en a pas moins demandé si je lisais :

– Les journaux, dis-je.

Elle n'a pas eu le temps de demander quelles rubriques. La voix de plus en plus exhortative de Jacqueline retentissait de nouveau pour nous demander de changer de place :

– Jeunes gens ! Jeunes gens ! Vous oubliez que nous aurons tout le week-end pour faire plus ample connaissance.

Je ne savais plus à quel numéro j'en étais et combien de métiers j'allais encore me donner. Mais je n'en avais plus besoin. La nouvelle ne parlait pas, elle ne disait rien. On eût dit qu'on l'avait forcée à être de cette expédition et qu'elle se prêtait à mon interrogatoire comme une nonne à un harcèlement. Elle réprimait des tics qui recouvraient autant de grimaces, elle émettait des gloussements qui se voulaient autant de réponses à mes questions. Au bout des dix minutes que durait chaque entretien, j'avais posé toutes les questions, elle n'en avait posé aucune ; elle avait toutes les réponses, je n'en avais aucune. Elle me rappelait pourquoi je n'avais jamais été séducteur et pourquoi des hommes au physique encore plus ingrat que le mien exerçaient des charmes irrésistibles. Je n'avais pas de patience pour les minauderies, les contorsions et les silences. Je savais que c'était en train de passer, que les jeunes ne faisaient plus autant de manières, mais moi aussi, j'avais passé l'âge. Je ne sais même plus si je m'étais présenté comme astronaute ou astronome. Elle n'aurait probablement pas fait la différence.

Une fois à l'hôtel, j'avais interviewé quatorze femmes. Une lieutenant-colonel qui ne trouvait pas un mari de rechange dans la plus puissante armée au monde ; une actrice en attente d'un rôle et en quête d'un protecteur ; une immigrante chilienne, qui ne savait pas encore ce qu'elle allait faire et qui parlait avec un charmant accent sud-américain ; une modéliste qui ne cachait pas ses inclinations lesbiennes ; une immigrante slave en quête d'un compagnon pour se convertir au judaïsme et obtenir la citoyenneté israélienne ; une enseignante, née de parents originaires de Bagdad, qui ne comprenait pas pourquoi je m'intéressais à ses origines. Je me retenais pour ne le pas lui rétorquer que je n'avais rien contre les Casablancaises ou les Bagdadiennes et qu'en revanche, j'avais le cœur lourd contre les Viennois. C'étaient des Teutons invétérés, des natures maniaco-dépressives bardés de diplômes, des intellectuels brumeux et des dégustateurs dénués de goût. Ils n'avaient rien pour assurer le bonheur. Le leur autant que celui des autres. Ils torturaient sans distinction tous ceux qui vivaient dans leur entourage ou leur voisinage. De leur musique. Leur littérature. Leur minutie. Leur parcimonie. Ils ne connaissaient rien du répertoire de la chanson orientale et se révélaient au spectacle d'une danse du ventre. Ils ne pouvaient que faire le malheur d'autrui. Sans parler de leur cuisine indigeste, sans cumin, sans cannelle et sans piment, qui dissuaderait chez leurs compagnes non-viennoises tout esprit de création, au nom de Schopenhauer, Wittgenstein et Musil dont j'étais seul habilité – pour l'avoir lu du premier au dernier mot bien sûr – à déconseiller la lecture.

Pendant les deux heures que dura le voyage de Tel-Aviv à la mer Morte, j'avais tant changé de profession que je ne savais qui j'étais pour qui. Si je consentais à me reconnaître des racines et des écailles viennoises, somme toute inodores, je m'interdisais de dire que j'étais chercheur. On n'est pas davantage spécialiste que lecteur de Kafka ; on ne travaille ni pour lui ni contre lui. On continue de le malmener

après sa mort comme s'il ne l'avait pas été assez de son vivant ; on persiste à le coucher sur toutes sortes de divans pour lui mettre dans la bouche des aveux qui discréditent davantage ses commentateurs que lui-même. Je souhaitais protéger ce malheureux grâce auquel je menais une vie somme toute décente et honorable. Sinon, c'eût été d'un tel mauvais goût que je serais tombé sous l'anathème de la Société protectrice de Kafka qui – je tiens à le préciser – fait un travail excellent pour perpétuer son souvenir, promouvoir son œuvre et propager sa nouvelle. Je n'allais pas m'aliéner ses missionnaires, m'interdire leurs revues et me priver des colloques les plus réservés. Seul l'héritage de mon père pouvait me séparer de lui. Sans cela je serai condamné à son compagnonnage, enchaîné à lui par les chaînes les plus pernicieuses qui se puissent concevoir, celles de l'univers universitaire où l'on serait condamné à la recherche perpétuelle. Cela me laissait peut-être tout loisir de rêver et de créer, mais je ne trouvais rien à rêver ou à créer. Kafka – je ne le serais pas ; chercheur de Kafka – je ne le resterai pas longtemps. Kafka était astreint, lui, aux travaux forcés au bureau et ne demandait rien plus que d'en être libéré pour se livrer à ses travaux littéraires. S'il avait été plus libre, il n'aurait peut-être rien produit d'intéressant. Plutôt que de lutter contre la paresse et l'impuissance, il se serait accoutumé à elles. Sans plus. Alors que sa production, plutôt entravée, perce toujours le silence de ses insomnies et des nôtres.

On avait choisi un hôtel sur le bord de la mer Morte mais on avait omis de me dire que c'était à proximité de Sodome. Sitôt dans ma chambre je me suis posé de nouveau la question existentielle qui caractérise tant ma vie : désertor ou non ? Désertor l'école par trop rébarbative ; désertor l'armée par trop imbécile ; désertor le pays par trop levantin ; désertor l'université par trop philistine ; désertor la vie par trop accablante. Dans une de ses lettres à Felice, Kafka parle « de se glisser dans la tombe comme si c'était un sac de couchage bien chaud et la vie une nuit d'hiver glacée ». Je ne me suis jamais décidé à accomplir le saut. D'abord parce que je suis trop sage, discipliné et propre et que je ne me serais jamais permis de salir une chaussée ; ensuite, parce que de tous les brillants cerveaux de l'université israélienne, je dois être le seul à n'avoir jamais reçu d'invitation à enseigner à l'étranger. Cette fois encore, je me suis résigné à défaire ma valise et à ranger mes vêtements dans l'armoire. Mais à la seule perspective de retrouver toutes ces femmes, de dîner entre la Chilienne et l'Irakienne, de répondre à celle-ci comme inspecteur des impôts et à celle-là comme peintre abstrait, d'allumer les bougies du shabbat, chanter les cantiques rituels et finir la soirée par des danses folkloriques, j'avais des sueurs froides au dos. Tel que c'était parti, Jacqueline risquait de me priver de mon cigare hebdomadaire, en souvenir des longues et élégantes cigarettes brunes que je fumais dans ma jeunesse.

Ce n'était pas la première fois que je m'empêtrais de la sorte, j'étais de ces rares natures qui sont au-dessus du ridicule. C'était la principale marque du *schlumperisme*, mon principal trait de *schlumper*. J'ai craqué quand j'ai tiré les rideaux de mon balcon et que la mer Morte s'est proposée à moi comme suaire de l'humanité, désastreusement bleue, statique et insensible. J'avais peut-être cédé à la Méditerranée, je n'étais pas prêt à me rendre à ce mortel décor. Sitôt que j'ai ouvert la fenêtre, j'ai dû reculer pour ne pas succomber aux relents que véhiculait une morbide brise phosphatée. J'ai eu peur, je ne sais pourquoi, de mourir dans cette chambre et que les cent millions d'euros aillent à l'université. J'ai réuni mes affaires, me suis présenté à la réception pour régler la note et j'ai laissé un message à Jacqueline : « Désolé de devoir partir. Mon père est au chapitre de la mort. Je dois accourir à son chevet. » C'était la

première fois de ma vie que je désertais. Une semaine plus tard, Jacqueline appelait pour s'enquérir de l'état de santé de mon père. Je lui ai annoncé sa mort et elle m'a présenté ses condoléances. C'étaient les seules que j'avais reçues. Avec plus de six mois de retard.

C'était un petit escroc. Il en avait l'allure, le regard, la lippe. Ni trop jeune pour éveiller les soupçons ni trop vieux pour éveiller des doutes sur ses compétences. Entre deux âges. Peut-être le mien. Pour des victimes entre deux âges. Comme moi. C'eût été sûrement un plus grand aventurier si une attaque cérébrale n'avait porté un rude coup à ses ambitions. Il traînait un pied et une main pendait. Il ne proposait ni des Russes qui passaient alors pour des prostituées ni des thaïlandaises qui passaient alors pour des domestiques. Mais des Cubaines. Ni plus ni moins. L'exotisme caribéen allié au métissage sud-américain, la chaleureuse beauté des Tropiques relevée de gouaille révolutionnaire. C'était irrésistible, c'était imparable. Elles étaient incarcérées sur leur île communiste et sitôt que des étrangers entraient dans un cabaret, elles se le disputaient, se proposant pour une misère :

– Elles sont plus alléchantes les unes que les autres, prêtes à tout pour cinq ou dix dollars.

Il était arrivé à moi grâce aux annonces qu'il découvrait sur le tard. On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession.

Je n'ai pas très bien compris ce qu'il faisait à Cuba. Un moment, il était associé dans l'exploitation d'une mine d'or ; l'autre, il était diamantaire. Il avait des associés. Les Cubains n'avaient pas l'expérience des Israéliens dans le forage des mines. On ne rivalisait avec les Israéliens en rien. Ni dans les arts ni dans les lettres ; ni dans les sciences ni dans les armes. Je savais que nous étions une puissance diamantaire, je ne nous connaissais pas pour autant des mines de diamants :

– Et quelle expérience ! Vous oubliez les mines de Sodome ! Le phosphate ! Une puissance mondiale pour l'extraction du phosphate.

Puisqu'il le prétendait, je n'avais aucune raison de mettre en doute notre habileté de miniers. Il n'arrêtait pas de faire l'aller et retour, six à huit fois par an. Il ne comprenait pas comment les habitants de l'île ne se révoltaient pas et n'abattaient pas le régime qui les maintenait sous les bottes d'une armée révolutionnaire qui se débanderait à la première tentative d'insurrection populaire. Il véhiculait des pierres précieuses, de La Havane à Miami en passant par Paris ou Tel-Aviv. Les autorités étaient au courant. Elles se laissaient graisser la patte. Un montage auquel tout le monde trouvait son compte, les douaniers, ceux qui les surveillaient et ceux qui contrôlaient les surveillants.

Au début, je n'ai pas compris pourquoi il tenait tant à me voir et pourquoi il s'était déplacé – dans son état ! – jusque chez moi. Je n'étais ni amateur de pierres précieuses ni marchand de cigares. J'attendais patiemment qu'il en vienne à sa solution miracle à mes déboires sentimentaux et à ma misère sexuelle. On a discuté de la situation politique, économique et sociale à Cuba. Il savait de l'île communiste ce que je savais de la lune. En revanche il semblait très introduit dans ses nuits chaudes et

voluptueuses. Il n'en fallait pas plus pour me mettre l'eau à la bouche. Il est revenu à l'abondance des femmes opulentes et voluptueuses :

– Elles sont disponibles en gros, répéta-t-il, en échange d'un dollar, vous avez une fille que vous n'avez jamais rêvé avoir dans la vie.

– En échange d'un dollar ?

– Même deux filles pour le prix d'une.

– Deux filles pour un dollar ?

– C'est un véritable paradis pour qui a des dollars dans les poches.

Il m'excitait pour rien, presque rien, dissuadant d'un haussement des sourcils tout doute :

– Partout où vous entrez elles vous assaillent pour vous supplier de les sortir de leur trou.

– C'est pourtant une des îles les plus belles des Caraïbes.

– Vous ne pouvez vous imaginer dans quelles conditions de misère elles vivent. Elles n'ont pas même de quoi s'acheter du pain. Elles donneraient tout pour quitter Cuba.

– Puisque vous dites qu'elles n'ont rien.

Il sortit de la poche de sa veste une première photo qui montrait une jeune femme étendue à moitié nue sur un lit, les formes rondes, le sourire aguicheur :

– Vous appelez ça rien ?

Il est arrivé à me désarçonner. Elle n'était pas seulement belle, elle était désirable. Si c'était un souteneur, il était particulièrement rompu à son commerce. Son attaque avait dû le contraindre à se spécialiser dans une branche qui convenait le mieux à son allure de jeune grand-père malchanceux. Il serait passé au commerce matrimonial de jeunes épouses pour vieux satyres :

– Vous croyez que l'une d'elles s'accommoderait d'un homme plus âgé qu'elle de trente ans ?

Il ne me cachait plus sa pitié. Comme si je vivais sur une autre planète et ne savais pas ce qui se passait sur terre. Un philosophe, quoi, de l'école ancienne, qui vivait dans des nues aristophanesques, un *schlumper* académique :

– Vous ne pouvez vous imaginer ce qui se passe là-bas. On voit des hommes de quatre-vingts ans avec des jeunes filles de dix-huit ans. Regardez-moi. Je suis infirme et je n'avais qu'à lever le petit doigt pour avoir qui je voulais.

– En revanche, moi, je suis laid.

– Laid ! laid ! Tout est relatif. J'ai déjà vu plus laids que vous s'exhibant avec des femmes d'un autre monde. Ce qui est laid pour certains est beau pour d'autres. Tout est relatif.

Il était de ces Israéliens partiellement perdus qui se déclaraient post-modernes sans être jamais passés par la modernité pour être post-quelque chose à tout prix :

– Si je vous comprends bien, dis-je, vous importez des Cubaines pour revigorer des Israéliens anémiés.

– Dieu m'en préserve, s'est-il exclamé, plus indigné qu'un rabbin pris en flagrant délit de parjure, je n'importe et n'exporte rien. J'aime rendre service à mon prochain. Je suis fréquemment là-bas pour mes diamants, pourquoi ne rendrais-je pas service à des femmes là-bas en rendant service à des hommes ici ? C'est un grand commandement religieux.

Le recours à la notion de « commandement religieux » se proposait de me convaincre de la pureté de ses intentions. J'aurais insisté, il m'aurait donné l'adresse de sa synagogue et le nom du rabbin auquel demander une recommandation de bonne foi. Il ressemblait étrangement à un brave pédagogue du Département des Sciences de

l'Education, du temps où l'on se prenait pour une puissance pédagogique mondiale, la même moustache, le même visage oblong, la même voix, le même mouvement de succion des lèvres, le même air d'importance et de sérieux. Deux gouttes d'eau, si ce n'est que l'un était un célibataire endurci, au-delà de tout soupçon – même si dans ce domaine, l'expérience m'avait enseigné à ne point délivrer de certificat de continence sans recourir aux services d'un détective privé au moins. Une leçon que je tenais de mes prostituées qui, au bout de trois ou quatre rencontres, me racontaient des vertes et des pas mûres sur nos hommes politiques, nos animateurs de télé et nos journalistes sermonneurs. En contradiction avec la mauvaise réputation qu'on leur avait taillée, les prostituées ne mentent pas, du moins quand elles s'étendent sur les mœurs sexuelles de leurs clients les plus célèbres.

Je n'étais plus dans mon esprit qu'un brave et doux clochard sagement et craintivement replié dans son *terrier*, sans histoires et sans problèmes, cherchant une porteuse pour récupérer un pécule qui lui permettrait de se retirer sur une île déserte, se dorer au soleil et mourir dans son sommeil. Je ne m'encombrais plus de l'avenir et du sort de l'enfant ; avec cent millions d'euros, les solutions ne manqueraient pas. Désormais, je n'excluais plus aucune possibilité non criminelle. Peut-être aura-t-il le bonheur de mourir au berceau, peut-être l'abandonnerais-je à l'entrée d'un orphelinat. Rousseau n'avait pas arrêté d'abandonner ses *Emile*, sans démériter pour autant sa gloire universelle de pédagogue. Or, je ne cherchais ni gloire ni considération, même si contrairement à Rousseau, j'avais des circonstances atténuantes. J'étais viennois, j'étais kafkaïen, j'étais... *schlumper*. Six mois plus tard, j'avais écarté bien des choses que je ne pourrai plus faire dans ma vie. Me prélasser dans un palace sur la riviéra française ou italienne. Me livrer à une battue au rhinocéros ou à l'homme, que ce soit en Asie ou en Afrique. Participer à une croisière dans un de ces luxueux paquebots où l'on ne peut prendre son repas sans être dérangé par un autre passager ou par un membre de l'équipage. Ces derniers mois, je m'étais bercé de l'illusion que je pourrais acquérir un voilier, le meubler de tous les livres que j'ai toujours voulu lire et qui ne s'inscrivaient pas dans mon programme de recherche et entreprendre une tournée des bordels pour écrire un journal de la prostitution. Mais j'ai dû abandonner ce projet aussi, trop lourd pour mes maigres épaules, trop ambitieux pour mes capacités. Je ne me voyais pas faire déposer les statuts d'une société ou d'une association ; recruter des marins et des mousses ; verser régulièrement des salaires ; tracer des itinéraires ; donner des ordres... tenir les comptes ! Que découvrirais-je dans un périple aussi audacieux que je ne savais encore ? Sur l'homme, sur la bête, sur le monde ? Je ne me voyais quitter mon trou, sortir de la routine, changer d'ambiance – renoncer au bonheur qu'il m'avait pris des années à instaurer dans ma vie, d'année en année, d'un article à l'autre, d'un échelon à l'autre – que pour m'installer sur une île déserte. Une cuisinière. Une domestique. Une prostituée par-ci, une prostituée par-là. Seulement m'éloigner de cette cohue où tout me passionnait et me désespérait, m'attirait et me rebutait.

Je me suis résolu à m'intéresser aux motivations de mon hôte. Il n'était pas venu jusqu'à mon domicile en taxi et n'avait pas monté je ne sais combien de marches à cloche-pied jusqu'à l'ascenseur pour mes beaux yeux seulement. Il me rassura :
– Je suis si heureux, dit-il, que je me sens un devoir de partager mon bonheur avec les autres. Aujourd'hui j'ai une femme superbe, de trente ans plus jeune que moi, et si attentionnée que je ne me lasse pas de sa compagnie. Elle fait les courses ; elle cuisine ; elle repasse. Le soir, elle me masse et me prend au paradis.

Je ne pouvais le croire, je me gardai de le lui dire. Il mentait peut-être, il mentait sûrement. Je n'allais pas gâcher mon plaisir pour autant. J'étais désespérément en manque de contes merveilleux. C'était ma première rencontre avec un homme aussi généreux de sa personne. Une demi-heure avant qu'il n'entre, je ne soupçonnais pas son existence ; une demi-heure après, c'était l'homme providentiel. Une bonne nature, la seule, sur cette planète hobbesienne. Un messenger du bonheur. Mon Messie. Il ne recherchait que mon bien, il ne se souciait que de mon bien-être. Il recollait les morceaux d'une âme rouillée par des siècles de convenances. Il m'invitait au pur plaisir d'être bourgeois dans la rue et révolutionnaire dans mon lit. Il me proposait une belle et voluptueuse Cubaine qui babillerait l'Internationale à mes oreilles, mettrait ses condiments dans ma choucroute, repasserait mes rares chemises. J'avais peut-être trouvé la porteuse idéale. Une Cubaine n'aurait aucun mal à s'acclimater à mon île, soit comme cuisinière, soit comme domestique. Je réaliserais l'un des fantasmes les plus secrets et intimes pour un Viennois passablement levantinisé : devenir à son tour souteneur.

J'étais tellement emballé que j'avais envie de l'embrasser, moi, le plus réservé des hommes, le dernier des Teutons, enfin presque. De tous mes collègues, de tous mes voisins, de tous mes anciens camarades de classe et compagnons d'armes, il avait été le seul à ne pas solliciter mon adhésion à un nouveau parti, ma contribution financière au ravalement de la façade, mon soutien à l'une des associations luttant contre les accidents de la route ou une signature sur une pétition réclamant le silence dans le quartier. Ce n'était qu'un homme du commun et il n'avait probablement jamais mis les pieds dans un amphî, ni comme étudiant ni comme auditeur libre. Il n'avait entendu parler ni de Schopenhauer ni de Wittgenstein, encore moins de Kafka. Sinon il ne se serait jamais risqué dans mon terrier. J'avais tant attendu mon sauveur qu'il venait à moi de lui-même. Je l'imaginais autrement. Une femme plutôt qu'un homme, un prince plutôt qu'un souteneur, un ascète plutôt qu'un charnel. J'étais reconnaissant au caillot de sang qui avait neutralisé la main qui brandissait son revolver de truand, le pied dont il menaçait le postérieur de ses sbires, ses lèvres qui débitaient des invectives. Il entra dans ma vie en marchand du bonheur. Sans frais d'agence, sans avance, sans pourcentage sur l'héritage que me garantirait mon héritier austro-cubain. Il sentait que je m'emballais. C'était pour lui le moment d'achever de me conquérir. Il sortit de la poche de son pardessus à moins que ce ne soit de la poche intérieure ou extérieure de sa veste trois autres photos :

– La première, précisa-t-il, était ma femme.

Il me tendit la première des trois photos, qu'il accompagna de la plus touchante et honorable légende :

– Elle est destinée à un ancien ministre !

C'était une belle et luxuriante métisse, d'ambre et de chair, aux lignes paradisiaques et au sourire enjôleur. Elle avait une marguerite, à moins que ce ne soit un lotus, piquée dans les cheveux, longs et négligemment embroussaillés, à la manière des Haïtiennes dans *Les Révoltés du Bounty* de mon enfance, avec Marlon Brando dans le rôle du capitaine, du temps où il ne dansait pas encore son dernier tango à Paris et ne parrainait pas le crime à New York. Elle posait, couchée sur une pelouse, les dents éclatantes, la tête contre la poitrine protectrice de mon hôte. Je pouvais enfin voir les traits de mon héritier. Il allierait la distinction viennoise au bagout caribéen, l'allure rigide teutonnes à l'allure échevelée révolutionnaire. Je me suis demandé quelle serait sa réaction si je lui demandais d'en priver le ministre pour me la donner. J'ai surmonté ma réserve viennoise et me suis risqué à demander sans grands espoirs :

– Quel ministre ?

Contre toute attente, il m'a donné le nom. Je suis tombé des nues. Il passait pour l'un des ministres les plus intraitables de la classe politique. Sur les principes de la morale publique ; sur les principes de la discipline scolaire ; sur les principes de la rigueur juridique. Il n'était ni plus jeune ni plus séduisant que moi. Il ne présentait d'autre avantage sur moi que d'être plus inculte. Je ne doutais que sa compagne gagnerait au change, même si j'étais moins glorieux que lui. Moi au moins j'étais mince, j'étais bien portant et j'avais... un bon héritage en perspective. Je lui ai rendu la photo sans cacher ma jalousie. Pourquoi le bonheur – ce genre bien sûr ! – n'allait-il qu'à ceux qui ne le méritent pas et désertait-il ceux qui le méritent ? Cette question n'était pas moins importante que la question de Shakespeare sur le *to be and not to be* ou de Heidegger sur le *Sein und Nicht*. Dans la deuxième photo, une jeune femme posait sur un lit, les mains couvrant ses seins nus, un oreiller masquant le nombril, une moue engageante sur des lèvres mutines. Ce n'était peut-être qu'une prostituée, elle n'en était pas moins prude :

– Je viens de placer celle-là chez un retraité qui n'arrêtait pas de changer d'accompagnatrice ?

– Accompagnatrice ?

– Vous savez les gardes-malades que la Sécurité sociale met à la disposition des invalides.

– Ah ! je comprends. »

Je ne comprenais pas mais ce n'était pas important. Je ne comprenais pas toujours tout. Ni chez Schopenhauer ni chez Wittgenstein, encore moins chez Kafka. Puis il me tendit une troisième photo qui montrait une brune, encore plus lascive et sensuelle que les précédentes, posant debout comme pour une photo d'amateur, vêtue sans provocation, plus austère que déflurée, plus intellectuelle que crétine, plus sage que perverse :

– Celle-là est libre.

Ce n'était peut-être qu'un homme de la rue, il n'en avait pas moins l'œil. Il avait tout de suite détecté le *schlumper* intellectuel et sorti la photo qui lui convenait. La distinction alliée à la sensualité, la réserve relevée de provocation. Une tenue pour le grand monde, des cheveux pour les rêves les plus embrumés. Je me suis demandé combien de jeux de photos il avait dans les poches. C'était selon toute vraisemblance un escroc. Il n'était plus souteneur, il était racoleur. J'attendais qu'il abatte ses cartes :

– Toutes trois sont belles, attirantes et prometteuses, dis-je.

– Je garderai un pudique silence sur leurs prouesses, dit-il. Elles viennent d'un climat chaleureux et ont grandi dans des décors voluptueux. Sitôt libérées de leur île carcérale, elles montrent un tel désir de vivre qu'on ne peut résister à leur charme. J'ai roulé ma bosse un peu partout dans le monde, je n'avais d'autre choix que de me donner des compagnes locales pour endurer les rigueurs de l'exil. J'ai partagé ma vie avec des Ukrainiennes, des Thaïlandaises, des Ghanéennes et j'en passe. Les Cubaines les surpassent en tout.

C'était ma première rencontre de ce type. Dans ma vie. Quand on est né dans une maison teutonne, on ne fréquente pas ce genre de personnage. Pour la vie. Cela me changeait du milieu universitaire et de mes recherches. C'était la première fois qu'on me parlait aussi crûment de sexe sans prononcer le mot. Les trois photos que j'avais tenues entre les mains étaient, autant que je m'en souviens, les plus pornographiques qu'il m'ait été donné de voir. Même dans ma jeunesse, tenaillé par le désir, je ne me permettais pas d'ouvrir un magazine féminin pour ne point parler d'une revue pornographique. Cela ne se faisait pas quand on avait un grand-père spécialiste de Schopenhauer, un père spécialiste de Wittgenstein et une mère directrice du service des manuscrits à la Bibliothèque nationale. La visite de ce gentil souteneur me changeait des congrès, des cours, des controverses sur *La Métamorphose* ou *Le Château*. Sa conversation me reposait de trente ans de lecture et de musique. J'aurais été incapable de parcourir avec lui une centaine de mètres dans la rue, je n'en étais pas moins charmé par sa présence, sa grivoiserie, ses allusions. Ce n'était pas une visite, c'était une visitation. J'attendais patiemment qu'il aborde les modalités pratiques mais il ne semblait pas pressé, comme s'il répugnait à en parler. C'est moi qui ai dû l'engager :

– Que réclameront de moi l'invitation et l'hébergement de l'une de ces jeunes femmes ?

Je m'attendais au montant d'une commission, au prix d'un billet d'avion, à une rémunération mensuelle :

– Rien !

De nouveau ce « rien ». Il me prenait à son tour pour un demeuré, un intellectuel, la tête dans les nuages et les pieds dans la vase. Je l'avais déjà entendu sur les lèvres de Jacqueline ; je ne m'en étais tiré qu'en désertant. Il était sûr de son coup, il se disposait à m'embrocher. *L'homo academicus* ne pesait pas lourd dans sa manœuvre. Des précisions devaient venir combler ce « rien » :

– Deux cas sont envisageables, soit vous l'épousez pour régulariser sa situation, soit vous la faites venir comme simple accompagnatrice.

– C'est-à-dire ?

– Dans le premier cas, vous vous rendez au rabbinat et vous leur dites que vous êtes intéressé à vous marier.

– Vous voulez dire que le rabbinat me délivrera une autorisation selon laquelle on consentira à marier en bonne et due forme un Juif avec une non-Juive dont le plus léger des péchés est encore d'être marxiste.

Je n'étais pas sûr qu'il avait compris le dernier mot :

– Vous faites, me corrigea-t-il, une demande de conversion.

– Conversion de qui ?

– De la jeune femme.

- Quelle jeune femme ?
- Je vous donnerai son nom, sa date de naissance, son adresse et le numéro de son passeport. Le tout conformément au rite et à la Loi de Moïse.
- Dans le deuxième cas ?
- Comme toutes les Philippines et les Birmanes qu'on voit dans les rues. Vous lui réglez un salaire mensuel en échange de ses services.
- Ses services ?
- Les Cubaines savent que les services incluent les relations sexuelles avec leur patron.
- On doit donc présenter une demande au ministère de l'Intérieur.
- Oh ! comme toutes les autres. Au début, elles sont touristes, puis illégales et dans un troisième temps on régularise leur situation. A moins que...
- A moins que ?
- A moins que vous ne bénéficiiez, pour raison médicale, d'un taux d'invalidité de 100 %.

Il me considéra de son regard fureteur sous tous les angles avant de préciser :

- Tout est légal.
 - Je l'espère bien, autrement je vous aurais raccompagné à la porte.
- J'en étais encore à tenter de lui soutirer un signe d'escroquerie. Il était en train de me convaincre qu'il était de ces braves gars de Dieu qui n'ont de cesse qu'ils ne convertissent les brebis égarées et qu'il ne faisait que s'acquitter d'un commandement religieux :
- Cela veut dire que vous avez des candidates.
 - Je vous ai montré une première photo d'une, je pourrai vous en montrer d'autres si vous le souhaitez.
 - Vous les avez sur vous ?

Je sentais mon armure teutonne se craqueler. J'avais consenti à le recevoir, à écouter ses boniments et à voir ses photos. J'étais allé trop loin, je ne pouvais retourner en arrière, d'autant qu'il était ma dernière chance et que sa proposition était plus souriante que mes visiteuses téléphoniques ou les candidates de Jacqueline. Il sortit de la poche intérieure de sa veste deux nouvelles photos. Des villageoises plutôt que des citadines. La vingtaine. Vêtues à la mode soviétique des années soixante, sans rien exhiber de particulièrement audacieux. Elles n'étaient pas vêtues ou maquillées pour susciter en moi le désir qui m'inspirerait... le premier roman post-moderne de la littérature mondiale. Mais dans les conditions de pénurie sexuelle, particulièrement sévères, qui étaient les miennes, n'importe laquelle des trois ferait de moi un homme heureux pendant une période variant de neuf à – disons pour être généreux – quinze mois. J'étais si épuisé que je n'aurais pas boudé, en violation avec tous mes principes féministes, ses services domestiques en plus de ses services sexuels :

- Elles n'attendent qu'un billet d'avion, dit-il, pour prendre le premier avion. Laquelle préférez-vous ?

Je n'avais jamais eu le choix. En rien. Mon destin m'avait été dicté par mon patrimoine viennois. Quand l'une de mes prostituées ne me plaisait pas, je la remerciais poliment, prétextant toutes sortes d'excuses et réglant le montant de la visite. Puis je téléphonais à une autre agence :

- Je les prendrais toutes les trois.
- Rien n'est impossible.
- C'est-à-dire ?
- Si vous avez les moyens d'entretenir trois femmes...

- Les Bédouins en ont bien quatre.
 - Vous n'allez pas les loger sous une tente dans le désert ? Commençons par une première. Vous me dites laquelle vous préférez et je vous la livre moi-même à domicile.
 - Et si par hasard, elle ne me plaît pas ?
- Un instant, un court instant, un doute est passé dans son œil. Il l'écarta aussitôt. Il devinait ma misère sensuelle, elle se lisait sur mon personnage :
- Je vous la change aussitôt.
 - Contre quoi la changeriez-vous ?
 - Nous avons placé tout un contingent de filles dans le pays, je ne doute qu'il se trouvera toujours quelqu'un pour souhaiter changer.

Son air paternel, sa moustache débonnaire, sa voix amicale, sa main inerte, son pied déjeté, tout contribuait à me convaincre qu'il s'agissait d'un des trente-six Justes inconnus qui se vouaient à soulager la véritable misère humaine, la misère sensuelle de *schlumpers*, anémiés et timorés, qui quémangent un peu de tendresse dans un monde de plus en plus inhumain. A force de débattre des menaces stratégiques militaires réelles et virtuelles qui pèsent sur notre existence nationale, des scandales politiques à répétition, des nombreux clivages qui menacent la cohésion nationale, des arrêts de la Haute Cour de Justice qui provoquent des tempêtes dans la classe politique, des règlements de comptes entre généraux, des scissions au sein des comités centraux des partis et des noces et divorces des grandes célébrités, la sainte nation ne voit ni n'entend ce qui se passe dans l'obscur périphérie de la société mondaine de Tel-Aviv. On ne s'intéresse qu'aux vedettes des médias, aux parasites des instituts de recherche et des Fondations, aux étoiles filantes sur l'écran du cabotinage, aux commères et aux concierges publics et l'on oublie les pauvres en pain, en esprit et en sexe. On nous propose toutes sortes de mirages pour précipiter la décomposition de nos rêves. On nous convie au manège du pouvoir, dans lequel on sert de chair à canon, ou aux réceptions mondaines, où l'on nous nargue et nous aveugle. Les journalistes versent des larmes de crocodile sur la pauvreté et reçoivent des salaires au prorata de leurs larmes. On permet à des attardés mentaux, qui n'ont jamais été clowns de leur vie, d'animer des émissions, à des critiques littéraires, membres de la Société mortuaire, d'enterrer les nouveaux livres de leur voix macabre, à cette grand-mère polonaise au visage de belette qui ne se souvient plus depuis longtemps de ce qu'est l'amour de donner ses conseils sexuels et l'on attend de moi de régler je ne sais quelle redevance pour une radio que je n'écoutais presque pas et une télévision que je ne me décidais pas à réparer. Selon les trois ou quatre chaînes, même les attentats seraient autant d'émissions réalité destinées à accompagner l'homme de la rue au cimetière le plus proche. Les médias ne sauraient pas vraiment ce qui se passe dans le marécage de la vie roupie israélienne. Moi ! j'en connaissais un morceau ! Moi ! j'étais sorti de ma tour d'ivoire pour aller à la découverte de ses coulisses ! Moi ! j'avais mené une des recherches matrimoniales les plus pertinentes de ces dernières années ! Moi ! J'avais trouvé une solution à ma misère. La proposition de mon brave escroc était d'une simplicité à dissuader toute réserve et toute hésitation. Pendant des mois, j'avais cherché partout, m'étais prêté à toutes les mascarades, connu tous les déboires alors que je pouvais trouver une porteuse parmi les malheureuses prisonnières des Castro :

- Maintenant, dites-moi quelles sont vos conditions. Je présume que vous ne vous donnez pas autant de mal par charité.

Ce fut de tout son corps qu'il s'indigna :

– Vous ne me prenez tout de même pas pour un passeur de femmes. Je ne cherche rien pour moi. J'aide mon prochain.

Enfin quelqu'un qui se mettait au service de son prochain, avec le désintéressement requis par Buber & Lévinas :

– Voulez-vous dire que je vais recevoir une jeune femme par colis sans déboursier un centime ?

Un moment, j'ai pensé, je ne sais pourquoi, à toutes ces poupées grandeur nature qu'on gonfle pour les étendre sur un lit et dégonfle pour les ranger dans un placard. Je présume qu'il en est pour les collectionner, leur donner des noms et connaître chaque soir le dilemme du sultan qui trône sur un harem. Malheureusement, je ne pouvais me contenter de plastique. J'avais besoin de sentir la chair sous ma main, d'entendre les intonations des voix, de goûter la peau et de conserver le sillon du regard dans les archives de ma mémoire. Je ne pouvais me passer de la présence d'une partenaire, réelle, charnelle... quasi-humaine. Je ne connaissais pas meilleurs disciples de Buber & Lévinas que mes souteneurs qui me ravitaillaient en filles. C'était mon seul crime, père, mon seul plaisir. Mais je te rassure, elles n'étaient pas malheureuses, elles trônaient sur de misérables vies. C'était moi, père, qui étais malheureux :

– Je présume que je dois régler les frais de déplacement.

– Le billet d'avion ? Bien sûr ! Mais vous n'aurez à vous soucier de rien. Je m'occupe de tout.

– En échange de...

– De rien.

Il revenait sans cesse à son « rien » pour mieux... le combler :

– Je voyage dans le cadre de mes activités régulières. Mon prochain voyage est prévu pour l'été prochain. Si vous ne voulez ou ne pouvez attendre jusque-là, je peux me libérer pour quelques jours.

– Dans ce cas, je présume que votre voyage aussi sera à mes frais.

– Ah bien sûr !

– Le séjour également.

– Cela ne coûte pas cher. Une petite semaine ne revient pas plus d'un millier de dollars. Sans compter les faux frais.

Ah ! on y était enfin ! Les faux frais représentaient sa commission :

– Qui s'élèvent à ?

– Trois mille dollars environ.

– Réglables à l'avance je présume.

– Six mille dollars en tout avec les voyages et l'hôtel et vous êtes tranquille pour le restant de vos jours. Vous n'aurez pas même besoin de venir la chercher à l'aéroport. Je vous l'amène jusqu'au pas de la porte, je vous remets son passeport en mains propres et vous vous arrangez comme vous l'entendez.

– Je ne parle pas l'espagnol et je présume qu'elle ne parle pas l'anglais.

– Dans ce genre de cas, on n'a pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre.

Je savais que c'était un escroc, ça crevait les yeux. Même ceux d'un *schlumper* comme moi. Pourtant, j'étais disposé à lui donner ses six mille dollars ou du moins une partie pour savoir comment ça se terminerait. Il ne répondra pas au téléphone qu'il me laisserait ; il sera introuvable à l'adresse qu'il me fournirait. Le croiserai-je par hasard dans une rue qu'il inciterait les badauds contre moi. Ce n'était qu'un pauvre hémiplégique, incapable de faire du mal à une mouche, et on l'accusait en public de crimes véniels. Je devais être un aliéné, échappé d'on ne sait quel asile, pour

m'acharner de la sorte contre lui. J'avais mes deux mains et mes deux pieds, alors qu'il n'était qu'un pauvre invalide vivant des allocations de la Sécurité sociale. En outre, il n'avait rien à craindre, il savait pertinemment que je ne déposerais jamais plainte contre lui. On m'arrêterait aussitôt pour complicité dans la traite de Cubaines. Un universitaire respectable, ne travaillant que huit mois par an à raison de huit heures seulement par semaine, bientôt quatre, participant à un nombre indéterminé de colloques à l'étranger aux frais du contribuable, ne se risquerait jamais à poursuivre un petit escroc dans une louche histoire de livraison de filles de joie qui ont l'âge de ses propres filles. Le ferais-je – pour briser davantage mon armure prussienne et provoquer le diable par le bout de la queue – que ce serait tout le commissariat qui éclaterait de rire à mes dépens. On n'arrêterait pas de m'interroger pour mieux se délecter de mes déboires romantico-sexuels :

– Donc vous lui avez remis six mille dollars pour la livraison d'une Cubaine à domicile.

– C'est ça.

– Je présume que vous avez un reçu.

– Comment voulez-vous demander un reçu à un vulgaire passeur de filles dans un pays où même les installateurs patentés n'en délivrent pas. C'était une mission sensible, délicate et discrète ; je ne voulais pas laisser de traces. Je ne tenais pas à mettre sa vie en danger ni ici ni là-bas. Il aurait eu les hommes de Castro à ses trousses et à Cuba on ne badine pas avec les complots anti-révolutionnaires. C'eût été le baignoire à perpétuité sinon la pendaison sur la place Raspoutine, Staline ou Poutine.

– En échange, il devait vous livrer une prostituée ?

– Une dame de compagnie !

– Une dame de compagnie ?

– Une garde-malade. Le pays importe chaque année des milliers de Philippines et de Birmanes. On les voit partout poussant les chaises de leurs patients.

– Devons-nous comprendre que vous êtes malade ?

– A ma manière oui.

– Vous avez des certificats médicaux ?

– Je suis le petit-fils de Schopenhauer, le fils de Wittgenstein et le bâtard de Kafka, cela explique largement mon instabilité intellectuelle et mon besoin d'être traité par une jeune femme des Caraïbes.

– Vous n'êtes pas en âge d'être materné.

– Davantage que tous ces vieillards qui n'ont plus leur tête.

– Précisément, c'est parce qu'ils n'ont plus leur tête qu'on leur octroie des dames de compagnie.

– Je trouve cette restriction inique et cruelle. Je mérite d'autant plus une dame de compagnie que j'ai encore ma tête et tout le reste. Je ne vois aucune raison de me passer de ses services, d'autant que c'eût été à mes frais et non à la charge de la Sécurité sociale.

– Qu'était-elle censée faire ?

– Les courses, la cuisine, le ménage, la lessive, le repassage et tout le reste.

– Pouvez être plus précis concernant tout le reste.

– Me sortir pour des promenades au clair de lune.

– Quel âge dites-vous ?

– Bientôt cinquante.

– Pas le vôtre, je sais lire, celui de la dame de compagnie ?

– Oh ! vingt-cinq à trente ans.

– Ce ne sont pas les femmes au chômage qui manquent dans le pays et qui seraient heureuses de... vous tenir compagnie.

– Vous les avez vues ?! Elles sont toutes orientales. Elles ne parlent ni l'allemand ni le yiddish. Elles ne savent préparer ni une choucroute ni un kirsch. Elles répandent leurs épices partout. Elles sont insensibles aux plantes qu'elles laissent dépérir. Elles oublient toujours d'épousseter les livres dont elles s'éloignent comme de la peste. Elles ne font pas le ménage sans briser un vase ou un lampadaire qui ont appartenu à Schopenhauer ou à Wittgenstein et quand vous le leur reprochez, elles vous traitent de raciste anti-oriental, demandent des indemnités de licenciement et claquent la porte.

– Vous êtes en train de faire du racisme de bas de gamme.

J'ignorerais la remarque ; je ne céderais pas à la provocation. Je me barderais derrière ma carapace teutonne :

– Une cubaine de vingt-cinq à trente ans ne se contentera pas de veiller sur vos vases et abat-jour.

– Le gouvernement importe des cohortes de gardes-malades pour se dispenser de construire des hospices de vieux. Ca revient moins cher, je ne vois pas pourquoi je vais me gêner.

Dans le meilleur des cas, on enregistrerait ma plainte et la classerait pour l'éternité ; dans le pire, on me poursuivrait pour proxénétisme à titre privé. Je n'allais pas m'embarquer dans une rauque histoire de mœurs. Schopenhauer se retournerait dans sa tombe ; Wittgenstein sa calcinerait de honte. En toute logique, je devais lui rendre ses photos et le raccompagner à la porte. Mais ces choses-là ne sont pas logiques, elles sont portées par des vibrations para-amoureuses. J'envisageais sereinement de lui donner ses six mille dollars en guise... d'aumône. Pour voir, juste voir. Je n'ai jamais joué de ma vie. Ni aux cartes ni à la loterie. C'était le moment de commencer. Pour sortir de ma carapace, de mon austérité, de ma réserve. Pour tout brouiller, tout raturer, tout reprendre. Ce serait la première mise de ma vie. Six mille dollars ne pèsent pas lourds dans un héritage estimé à cent millions d'euros.

Mon hôte n'était sensible ni à la Méditerranée ni aux tableaux sur le mur, il ne l'était qu'aux légers tremblements de mes doigts restituant les battements de mon cœur. Il guettait le signe qui lui annoncerait que j'étais tombé dans la souricière de la tentation. Je n'étais sûrement pas la première victime, je ne serais sûrement pas la dernière. C'était un petit escroc qui maîtrisait tous les bouts de sa souricière et pour cela seul il méritait ses malheureux dollars. Peut-être répondra-t-il au téléphone ? Peut-être me réservera-t-il une bonne surprise ? Peut-être me livrera-t-il sa marchandise ? Peut-être se révélera-t-elle encore plus désirable que sur sa photo ? Peut-être se laissera-t-elle séduire par une vie somme toute digne, à ne rien faire qu'à épicer mes plats, regarder la mer et élever l'héritier ou l'héritière – maintenant que je connaissais par cœur le testament, je savais avec certitude que mon regretté père, de mémoire bénie, n'était pas sexiste – des Freund :

- Je dois réfléchir, dis-je, nous en reparlons dans une petite semaine.
- Je prends l'avion demain, je dois avoir une réponse aujourd'hui.
- Je croyais que vous ne partiez pas avant l'été ?
- Je pars en vacances à l'autre bout du monde. Je ne vous propose rien moins que de changer de programme pour vous satisfaire.

Il ne savait pas mentir, il n'en avait pas besoin. Son piège resserrait subtilement ses mailles romantico-sentimentales. Il savait qu'il n'avait aucun intérêt à m'accorder une semaine de réflexion. Il me perdrait totalement et irrémédiablement. J'étais la victime désignée, sexuellement misérable, socialement respectable, et la vue sur la mer le rassurait sur l'état de mes liquidités. Dans le commerce du sexe, le meilleur boniment est encore la tentation. Sitôt qu'on lui succombe, on cède au leurre qu'elle véhicule. La chose est possible, la fille est disponible. Contrairement aux précédentes, cette rencontre... promettait. Un monde nouveau s'ouvrait à moi. Quand un de mes souteneurs appelait pour m'annoncer qu'il avait une nouvelle fille – tous trois savaient qu'ils pouvaient appeler pour annoncer un nouvel arrivage – je tournais comme un somnambule en cage jusqu'au moment où elle sonnait, entrait et que d'un regard, je la rangeais dans mon catalogue intime. Celui-ci savait pertinemment qu'il m'avait pris dans la toile du désir et de la convoitise dont je ne pourrais me libérer qu'en la crevant. Il ne me restait plus qu'à miser sur lui et sur sa proposition :

- Supposons que je sois intéressé, comment procédons-nous ?
- Vous ne m'avez pas encore donné votre choix.
- Je croyais que seule la dernière était disponible.
- Je peux vous en procurer une dizaine.

Je regarde de nouveau les photos et les trois candidates me paraissent encore plus attirantes qu'auparavant. Elles ne fixent pas la caméra, elles me fixent. Je pouvais sentir l'arôme des Caraïbes se dégager de leur peau :

– Cela n'a aucune importance, celle qui conviendrait à ma pointure. Je vous fais confiance, vous êtes plus expérimenté que moi. Du reste, je pourrai toujours la changer.

– Ah ! toujours !

Il savoura sa victoire en demandant :

– Vous ne me prenez tout de même pas pour un escroc à mon âge et dans mon état de santé ?!

C'était pousser l'escroquerie un peu loin, au-delà de ce qu'un Viennois, même immoral, pouvait tolérer :

– Six mille dollars constituent une bonne somme, j'ai besoin d'un minimum de garanties.

Il avait de nouveau arrondi les lèvres et haussé les sourcils :

– Toutes les garanties au monde. Dites-moi seulement lesquelles vous souhaitez ? Les numéros de téléphone des personnes qui vivent avec des Cubaines ? Des garants pouvant vous rassurer sur mon honnêteté ? Un reçu ?

Il n'était pas une garantie qu'il n'était prêt à donner. Ce n'était pas lui qui avait publié une annonce. Il menait une vie comblée, lui. Il ne proposait ses services que pour partager son bonheur avec les autres, dans un souci tout humanitaire de soulager la misère sexuelle de personnes somme toute honnêtes et bonnes qui avaient tout ce qu'il fallait dans la vie sauf le minimum de tendresse requis pour être heureux. N'eût-il pas pris l'avion demain, il se serait laissé conduire à mon avocat.

Je ne me voyais pas le présentant à Walter en ces termes : « Monsieur X... se charge de me livrer Mlle Y..., native de Cuba, pour mettre au monde le descendant du professeur Samuel Freund. » Il surmonterait vite sa surprise, cacherait sa tristesse et ne laisserait rien trahir des sentiments que lui inspirerait cette compromission généalogique. Puis il m'attirerait dans un coin pour m'entretenir des implications, risques et retombées juridiques de ma décision. En définitive, il me donnerait l'adresse d'un collègue. Devant mon désarroi, sûr de son coup, le brave passeur de femmes avait sorti de sa poche un contrat et un carnet de reçus :

– C'est normal, je comprends, c'est légitime. J'ai un contrat tout prêt qui formalisera notre accord et je vous remets un reçu.

Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. Il me remit le contrat et pendant que je le parcourais, il sortit un stylo. Le contrat était rédigé selon toutes les règles de l'art. Il ne laissait rien au hasard. Il définissait sa mission et ses obligations, il donnait la tranche d'âge de « la fiancée », il fixait les échéances. Il s'engageait à accompagner la jeune femme en Israël pour lui permettre de rencontrer son correspondant afin de tester la vie en commun « dans l'esprit et la lettre de la loi israélienne ». Ce contrat achevait d'embraser mon désir. Dans le pire des cas, j'aurais une prostituée à domicile et je n'aurais plus à passer de l'une à l'autre. Elle me donnerait deux à trois ans de répit, le temps qu'elle s'acclimate, découvre le levantinisme ambiant, se mette à ses mœurs et se trouve un amant. Je lui laisserais l'enfant si elle le souhaite. Sinon, je le vendrais pour récupérer ma mise. Dans le pire des cas, je le prendrais avec moi dans mes périples intercontinentaux. Je lui servais de précepteur et de vicaire. Je devais me décider à demander la citoyenneté autrichienne. Autrement on ne me laisserait pas entrer dans tous les pays où les Israéliens sont indésirables.

J'ai tout de même éprouvé le besoin de montrer que je n'étais pas totalement dupe. Or, je n'avais jamais marchandé de ma vie. Sur rien ; nulle part. Je n'avais jamais mené de négociations. Sur rien ; nulle part. Je n'avais jamais discuté un prix. De rien. En

aucune occasion. Je n'avais pas l'esprit marchand pour un sou. Je n'avais pas d'actions en banque. Mes économies, qui s'accumulaient d'elles-mêmes, étaient indexées au taux de cherté de la vie à un intérêt qui justifierait, à lui seul, qu'on guillotine tous les banquiers sur la place publique. Je ne pouvais par conséquent discuter la somme qu'il réclamait de moi :

– Je vous règle la moitié aujourd'hui et la moitié après.

– Ce n'est pas possible, répond-il en récupérant prestement ses photos, un peu comme s'il me privait du salut qu'elles promettaient.

Le Viennois, intransigeant sur les principes, quels qu'ils soient, l'a emporté sur le levantin en moi. Il n'était pas question de céder sur un principe, je ne savais d'ailleurs lequel. Je suis resté ferme :

– C'est ça ou rien. Je n'aurais qu'à m'adresser à l'une des nombreuses agences spécialisées dans l'importation des femmes d'Europe de l'Est.

– Vous n'allez pas comparer ces blondasses sans saveur, gâtées par les mondanités et répugnant à mettre la main à la pâte à mes Cubaines ?!

Il s'est offusqué comme seul un levantin à cent pour cent – cent vingt pour cent comme ils disent – le simule si bien. Il ne cacha ni sa répugnance sensuelle pour les slaves ni sa révulsion domestique pour leurs mœurs et leur culture. Le brave escroc était blessé jusqu'au tréfonds de son âme, il se posait en défenseur de la luxuriance cubaine contre la fadeur slave. Il en était presque dégoûté pour moi :

– Ce sont des prostituées qui tentent de se ranger en se mettant en ménage pour deux à trois ans avec des hommes comme vous.

Les slaves se réduisaient alors à des Ukrainiennes, pour certaines probes, sages et charmantes, pour d'autres vénielles, rances et garces. Même ces dernières – c'étaient les seules que mon commerce charnel m'autorisait – étaient pressées de rentrer chez elles, scandalisées par le manque de savoir-vivre de leurs clients. Partout ailleurs dans le monde, les prostituées étaient plus respectées et mieux entourées. Pour celles qui pratiquaient la prostitution en vue de découvrir le monde, le paradis restait les Emirats arabes unis. Les hommes étaient beaux, propres, attentionnés, généreux. Je conservais cette découverte, je dois l'avouer, comme un véritable secret d'Etat. Si les écrivains israéliens, sûrs de leur talent, maîtres de leur art, convaincus de la noblesse de leurs héros, pénétrés de l'importance de leur contribution aux lettres universelles, venaient à découvrir que les prostituées du monde préféraient des Bédouins à leurs compatriotes, ils risquaient de perdre tout désir d'écrire. Je n'ai pas cédé à ses moues et mimiques et je n'étais pas peu fier de cette résistance :

– C'est ça ou rien.

Il s'est emparé du contrat, l'a plié et glissé dans sa poche :

– Je cherchais votre bonheur, vous n'avez pas voulu, j'en suis désolé pour vous. Ce ne sont pas les personnes comme vous qui manquent et qui me seront infiniment reconnaissantes pour le service que je leur rends.

Il m'humiliait en faisant de moi un cas parmi d'autres, un mendiant du sexe, un homme en deçà du commun des mortels, incapable de distinguer entre une Ukrainienne et une Cubaine. J'étais viennois, moi ! j'ai été élevé dans la dévotion pour Schopenhauer et de Wittgenstein ! j'étais universitaire ! j'étais une sommité mondiale de Kafka ! Surtout j'étais en passe d'hériter de cent millions d'euros :

– Dommage, dit-il en embrassant du regard l'étendue de la mer.

– Dommage pour quoi ?

– Dommage pour cette belle vue. Croyez-vous qu'une Ukrainienne saurait l'apprécier comme une Cubaine ?

– Je suis convaincu comme vous qu'une Ukrainienne se sentirait plus à l'aise sur les rives du lac Léman ou du lac de Constance. »

Il ne savait pas plus où situer l'un que l'autre. Il feignit de ranger ses poches, sortit ses photos de l'une, les introduisit dans l'autre :

– Alors que dites-vous ?

– J'en reste à ma proposition, la moitié maintenant, l'autre à la livraison.

En cédant, il acheva de me convaincre que c'était un escroc. Il n'allait pas renoncer aux trois mille dollars qui lui tombaient du ciel parce qu'il ne pouvait avoir le double :

– De toute façon, vous n'allez pas vous contenter d'un chèque, vous allez sûrement me demander des espèces. Or par les temps qui courent, je n'ai sûrement pas cette somme dans mes tiroirs. On doit encore passer à la banque.

Il sortit le contrat, le posa sur ses genoux, chercha la bonne position pour le remplir. Le malheureux était gêné par sa main morte. Il demanda un sous main. Je lui ai remis un album de photos sur Vienne qu'il maintint tant bien que mal sur ses genoux. Il remplit les détails le concernant, signa et me tendit le document pour faire de même. En principe, j'avais son nom, son adresse, son numéro d'identité et ses téléphones. Je me suis demandé si je devais donner mes vrais nom et numéro d'identité. Jusque-là, je n'avais rien écrit dans mes articles qui n'était de moi. Malgré les nombreux emprunts que je décelais chez mes collègues à travers le monde, je ne m'étais jamais laissé tenter. La rigidité viennoise m'interdisait de mentir, de dissimuler ou de me travestir. Contrairement aux autres Israéliens, ni moi ni mon père et mon grand-père n'avions cédé à la pression bolchevique de changer de nom. J'avais même un double prénom, Ludwig en allemand et Lior en hébreu, même si seules de rares personnes, comme Walter, connaissaient le premier. Je ne me suis jamais déguisé pour le carnaval de Pourim et n'ai jamais pris de pseudonyme. Pourtant, j'ai hésité. Il pouvait utiliser le contrat pour me faire chanter, menacer de l'envoyer aux membres du sénat de l'université, me dénoncer comme souteneur à la police, importateur illégale de travailleuses du sexe au ministère du travail, client invétéré de putes aux commandos intégristes chargés de surveiller les mœurs et de veiller au respect des règles de l'austérité ou, pire, aux organisations féministes qui réclamaient des peines de prison pour les clients afin d'éradiquer la prostitution. Mais c'était un contrat dont personne ne fera usage, lui encore moins que moi. Son casier judiciaire devait être encore plus chargé que mon casier académique. Ce serait sa parole contre la mienne et tout hémiplégique qu'il était, on l'aurait envoyé derrière les barreaux d'un hospice sinon d'un asile. De son côté, il était assuré que je n'utiliserais pas le contrat contre lui. Sans avoir la formation juridique de Kafka, je savais qu'il ne valait pas le papier sur lequel il était rédigé. Il tenait son escroquerie, il était à l'abri de toute plainte. Personne, jamais, ne se plaindrait pour escroquerie romantique et sexuelle. Surtout pas un homme de mon âge et de mon statut dans ce ghetto où tout parvenait à la presse. Il pouvait sévir à sa guise, pendant des années, accumuler un petit pécule et se retirer sereinement à l'hospice auquel il était de toute façon condamné. En ne lui versant que la moitié de la somme, j'étais assuré de le voir resurgir pour m'extorquer le reste. Il tenait une demi-poire, il n'avait aucune raison de renoncer à l'autre moitié. J'étais curieux de voir quelles excuses il allait me sortir. Ce genre d'histoires me passionnaient et je n'en recevais que de mes prostituées. Je n'avais pas d'autre divertissement. A part la relecture de Kafka. J'ai demandé s'il ne voulait pas une copie du contrat. Il ne savait que répondre :

– C'est comme vous voulez, dit-il, moi je vous fais confiance.

– Je vais quand même vous en faire une photocopie.

Il a plié le contrat et l'a glissé dans l'une de ses poches. Je le voyais très bien mettre de côté les photos pour sa prochaine victime et jeter le contrat à la poubelle. Puis il m'a accompagné à la banque. Je n'arrivais pas à accorder mon pas à son déhanchement. Je marchais trop vite ou trop lentement. A l'entrée de la banque, il m'a annoncé qu'il souhaitait avoir des dollars :

– Je n'ai pas de dollars sur mon compte.

– Vous n'imaginez tout de même pas que les Cubains vont accepter de vulgaires shekels. Ils ne nous reconnaissent même pas. C'est à peine s'ils tolèrent notre assistance technique en matière minière.

J'ai dû lui acheter des dollars. Il a minutieusement compté les coupures. Je me suis enquis de savoir qui appellerait l'autre :

– Vous appelez, j'appelle, cela n'a aucune importance. Je rentre mardi en huit.

Quinze jours plus tard, contre toute attente, il répondait au téléphone qu'il m'avait laissé :

– Je viens aux nouvelles, dis-je.

– Justement, j'allais vous appeler.

– J'espère que vous avez de bonnes nouvelles pour moi.

– Nous devons nous voir au plus vite. Puis-je passer dans l'après-midi ?

– A quelle heure ?

– Dans l'après-midi.

– A quelle heure ?

C'était un principe prussien. Je n'avais aucun programme pour l'après-midi, je pouvais l'attendre jusqu'à minuit. Cela dépendait de la patience que j'aurais pour Kafka. Mais j'avais besoin d'une heure précise même si je ne me faisais aucune illusion sur sa ponctualité. J'ai tant insisté qu'il s'est résolu à me donner une tranche horaire :

– Entre quatre et sept heures.

Je ne pouvais avoir mieux. Je ne savais s'il allait paraître avec une Cubaine, quelle allure elle aurait, quels seraient ses traits. Le grain de sa peau, sa coupe de cheveux, l'insinuation de son regard. Je tentais de noyer mon impatience et autant le reconnaître mon anxiété dans la lecture des nouveaux articles sur Kafka qui s'étaient accumulés ces dernières semaines. En vain. Pourtant, ce n'était pas la première fois que j'attendais une nouvelle prostituée ou une nouvelle visiteuse. A minuit, il n'avait toujours pas donné signe de vie. A une heure, j'ai relu le testament pour m'assurer qu'il ne stipulait pas plus de trois ans comme limite. Mon père était un sage homme, il savait à quoi s'en tenir sur mes capacités romantiques, il connaissait très bien le milieu levantin où, surmontant ma répugnance, j'allais devoir plonger pour réaliser ses dernières volontés. Peut-être souhaitait-il une descendance levantine, peut-être s'était-il résigné au destin philistin qui guette cette contrée, peut-être pensait-il que seul un enfant m'enracinerait dans une réalité que je survolais, en homme sans qualités, du haut de mon trou – désormais percée d'une baie vitrée sur la Méditerranée. En revanche, ce qu'il ne savait pas c'était qu'à défaut de mouiller dans ce milieu, je m'étais irrémédiablement compromis dans ses aspects les plus glauques. Je n'en devais pas moins me dépêcher. Walter n'était plus très jeune et sa santé laissait à désirer. Or sans son assistance, j'aurais du mal à m'entendre avec la racaille en robe d'avocat qui sévit dans le pays.

Le lendemain, j'ai attendu la fin de la matinée pour appeler de nouveau. Il était réveillé, il répondit de sa voix tordue. Il s'excusa à peine :

– Je n'ai pu me libérer qu'après sept heures et je ne voulais pas vous déranger.

– Je comprends, je comprends.

C'était ma manière de dire ma totale incompréhension, qui ne cessait de s'aggraver avec les années :

– Si vous êtes libre, dit-il, je passe aujourd'hui.

– Quand ?

– Maintenant si vous êtes à la maison.

Je n'avais pas de bureau à l'université. Je n'en avais pas besoin et quoiqu'un bureau fût une marque de statut, je ne faisais rien pour l'avoir. Je recevais les étudiants dans une salle réservée aux assistants. Ils n'étaient pas nombreux, je ne risquais pas d'être envahissant. C'étaient toujours les mêmes requêtes. La contestation d'une note. La possibilité de présenter un travail écrit ou de passer un oral au lieu de l'examen écrit. Une nouvelle chance pour un malheureux réserviste qui avait passé une partie de son semestre à... me protéger. Ces dernières années, les thésards étaient de moins en moins nombreux. Les étudiants de troisième cycle se rabattaient volontiers sur des auteurs mineurs ou ésotériques qui ne réclamaient pas de longues recherches plutôt que de consacrer des années à des auteurs comme Kafka couverts de toutes parts et en toutes les langues :

– Je vous attends.

Je devinais que son « maintenant » voulait dire dans la journée. Mais cela pouvait aussi dire jamais. Je ne le voyais pas renoncer à sa proie. Mon insistance devait l'encourager à m'extorquer davantage d'argent. Mille dollars sinon trois mille. Car il n'avait rien amené, c'était évident, peut-être n'avait-il pas même voyagé. Dans le cas contraire, je ne pourrais plus me poser en spécialiste du levantinisme. Deux heures plus tard, il se présentait en chemise bariolée dont les couleurs atténuèrent son infirmité. Il était bien sûr seul, nullement embarrassé. Il prit place devant la mer et promena son regard matois autour de lui :

– Vous n'auriez pas un cendrier ?

Sa chemise acheva de me convaincre qu'il me prenait pour un... *schlumper*. Je lui ai trouvé un cendrier, j'ai arrêté la climatisation et j'ai ouvert la baie vitrée. Il a extrait un cigare de la poche de sa chemise :

– Cela ne vous dérange pas ?

J'en étais à me souhaiter un petit accident cardio-vasculaire pour me laisser pousser la moustache, porter des chemises haïtiennes, fumer des cigares et m'improviser souteneur amateur :

– Les autorités cubaines n'autorisent plus personne à quitter le pays. Nous avons bien graissé la patte des douaniers, ils ne nous ont laissé sortir que des cigares. Je suis désolé, je ne m'attendais pas à un resserrement aussi draconien des contrôles de

sécurité. Sinon je n'aurais pas dilapidé mon argent dans un voyage qui ne devait servir à rien.

– Que cherchez-vous à m'annoncer ?

– Moi ? Rien !

Ah ! ce maudit « rien » ! Il me désarmait, il me préparait à une nouvelle concession :

– Je vous ai versé trois mille \$ pour avoir une jeune Cubaine, vous ne me la livrez pas.

Que dois-je en conclure ?

– Que vous êtes dispensé de me verser les trois mille dollars que vous me devez.

Il tira goulûment sur son cigare. Il se savait protégé par son hémiparésie. Je ne pouvais que l'inviter à prendre la porte et il en aurait été très heureux. Pour se promener en chemise haïtienne et fumer le cigare, ce devait être une raclure de la pègre. Son attaque cérébrale l'avait sûrement sauvé des balles de ses ennemis. L'escroquerie romantico-sexuelle était son dernier champ d'activités. Il n'empêchait ni sur les réseaux de la drogue ni sur ceux de la protection, il ne risquait pas de s'attirer des représailles. Il dévalisait d'anachroniques Prussiens, qui se pâmaient de désir pour les orientales, et s'évaporait dans la nature. Il n'en était pas moins mon seul lien avec le réseau des nouveaux agents matrimoniaux. Il était le mieux désigné pour convaincre une chômeuse en situation précaire de porter un enfant pour un Viennois anachronique qui a une vue imprenable sur la Méditerranée plutôt que de se laisser tenter par le trottoir :

– Je présume que vous avez une solution de rechange.

– Sinon je ne serais pas là.

– Je vous écoute.

– Une Ghanéenne.

Je n'avais pas besoin de relire le testament pour être convaincu qu'aucune clause ne traitait de la couleur de la descendance des Freund. Mon père était peut-être anti-levantin, il n'était pas raciste pour autant :

– Comment vous la procureriez-vous ?

– Ce n'est pas ce qui manque !

Son geste signifiait qu'on n'aurait que l'embarras du choix. Il sortit trois photos de la poche arrière de son pantalon et me les tendit l'une après l'autre en les commentant :

– Celle-ci est, comme vous pouvez le constater, grasse et voluptueuse. Elle a sûrement été gavée dans son enfance, ce calibre de femmes est très prisé par les Ghanéens et les Mauritaniens. Celle-ci est d'ébène, ce doit être une villageoise, descendante d'anciens esclaves, prête à tout. Celle-ci est déjà métissée et comme vous pouvez le constater plus mince, avec des traits encore embrouillés. Toutes ont moins de vingt-cinq ans et comme à cet âge, elles sont généralement considérées comme vieilles filles, elles ne demanderont pas mieux que d'épouser un blanc plutôt qu'un vieillard ghanéen.

– Quels rapports avez-vous avec le Ghana ?

– Comment quels rapports ? Nous avons des relations diplomatiques avec ce pays et elles sont plus solides qu'avec l'Autriche. Les Israéliens sont dans toutes les branches, de la pisciculture à l'agriculture, du tourisme au bâtiment, de la chasse à l'éléphant à la battue des crocodiles, et partout ils ont au moins une concubine locale.

– Quels sont vos rapports personnels avec le Ghana ?

– Mes meilleurs amis sont au Ghana et là-bas, ils sont protégés par la police plutôt que traqués par elle. Ils se feront un plaisir de me trouver une candidate pour vous.

Il avait l'art de réparer ses bêtises :

– Vous n'avez qu'à me dire quel est votre genre ?

– Parce que ces trois sont déjà placées.

– Depuis longtemps, ce ne sont que des échantillons.

J'aimais ce misérable. Sa moustache. Sa chemise tahitienne. Sa manière de sucer son cigare. Ses ronds de fumée. Ses mensonges. Cela me changeait de mes collègues et de mes prostituées :

– Je n'ai pas de préférence.

– Dans ce cas, vous l'aurez dans une semaine.

Soudain il se trouva encombré de son cigare. Il ne se résolvait pas à l'éteindre :

– Je dois vous demander mille dollars.

– Vous avez déjà eu trois mille.

– Je les ai dépensés à Cuba.

– Vous ne voulez pas que je vous paie le voyage au Ghana.

– C'est à côté, c'est moins cher et j'ai des amis qui ne seront que très heureux de m'héberger dans leurs villas, mille dollars suffiront.

Devant ma mine teutonne, il s'empressa de préciser :

– Ce sera bien sûr un acompte sur les trois mille que vous me devez. Les Ghanéennes reviennent moins chères que les Cubaines.

Je lui ai donné ses mille dollars contre un nouveau reçu. Pendant trente ans, je me suis contenté de lire des textes qui, souvent, m'assommaient plus qu'ils ne me divertissaient. J'invite les honorables membres de la très vénérable Société protectrice de Kafka à décréter que la lecture de ses mille pages de lettres et de ses mille pages de récits inachevés et de ses mille pages de romans, plus abscons que clairs, représentent un réel plaisir. Sans parler des commentaires encore plus recherchés, de Brod à Deleuze. Pendant ces trente ans, je cherchais désespérément à écrire un récit, une nouvelle, un vers qui fussent de moi, vraiment de moi, seulement de moi et qui restitueraient « ma vérité ». Or ma vie était si pauvre, se réduisant précisément à des lectures, sans grandes expériences, ni réelles ni rêvées, ni alcooliques ni psychédéliquies, qu'il me manquait ce mince terreau de vécu duquel un auteur tire son œuvre. Je tenais enfin mon récit, grâce à mon père, je n'allais pas y renoncer pour mille dollars. Ce ne serait certes pas du Kafka, c'en était loin comme Tel-Aviv de Prague, ce n'en était pas moins passionnant. Le Levant me séparait du Job pragois. Le talent aussi. Si je présentais toutes ses tares, je n'avais aucune de ses qualités. Sa gentillesse. Sa puérilité. Sa modestie... son génie ! Je ne pouvais boucler mon chapitre par cette rencontre. Je tenais à connaître les rebondissements dans cette liaison hors-culture et ils ne pouvaient germer que dans l'esprit escroc de cet homme. J'avais dépensé des milliers de shekels avec mes visiteuses, quelques dizaines de milliers avec Jacqueline, je pouvais mettre six mille dollars dans ce chapitre. Mon père avait pour habitude de dire que le bonheur s'étend entre la pauvreté et la satiété. En deçà de l'un, c'est la misère ; au-delà de l'autre, le malheur. C'est dire à quel point je ne comprenais pas son héritage. Peut-être répugnait-il autant que moi à le laisser à l'université :

– Cette fois, vous allez devoir vous contenter de shekels.

Sa première réaction, quasi-instinctive, a été de refuser. J'ai insisté :

– Puisque vous habiterez chez des amis.

Il a pris ses quatre mille shekels en bougonnant. Une semaine plus tard, c'était lui qui appelait :

– J'ai la femme ! dit-il.

– A la bonne heure !

– Quand puis-je vous l'amener ?

– Quand vous voudrez.

– Aujourd'hui.

– A quelle heure ?

Je me fixais comme devoir civique de lui inculquer la ponctualité :

– Quatre heures, ça vous va ?

– Mais quatre heures c'est quatre heures.

A quatre heures trente environ, il sonnait. Il s'améliorait. Je n'étais plus excité, je n'attendais pas grand-chose de lui. J'avais mes plans. J'avais besoin de lui pour m'encanailler davantage. C'était la seule façon de me délester de mon armure prussienne, d'engendrer une descendance et de réaliser mes projets d'évasion. Je voulais de son amitié et de sa complicité. C'était mon thérapeute et mon sauveur. Il était accompagné d'une noire dont les lignes étaient aussi embrouillées que les traits. Elle n'avait rien pour elle sinon qu'elle se tenait droite et avait un sourire narquois. Elle avait du reste plus de vingt-cinq ans, beaucoup plus. Je les ai introduits dans le salon, j'ai déposé un cendrier et je leur ai servi à boire. Du scotch pour lui et du jus de pamplemousse pour elle. Il a demandé si je n'avais pas des olives ou des cacahuètes pour accompagner le scotch. Je n'avais que des viennoiseries. Il ne savait pas ce que c'était et quand il les a vues, il n'a pu réprimer une expression de dégoût et, plus accablant pour moi, de mépris. Je me suis adressé à la jeune femme en anglais. Elle était des faubourgs de Conakry. Elle savait lire et écrire ; cuisiner et repasser. Sitôt que j'ai arrêté mon interrogatoire, elle s'est extasiée de la baie vitrée :

– Cela exige beaucoup de travail pour la nettoyer.

Je me disposais à lui dire qu'elle n'était pas là pour le ménage quand il s'est mêlé de la conversation :

– Pourquoi ne parlez-vous pas en hébreu ? Je pourrai au moins suivre la conversation.

– Parce qu'elle parle hébreu ?

– Bien sûr ! Je n'allais tout de même pas vous amener une illettrée !

Je me suis tourné vers elle pour demander :

– Où avez-vous appris l'hébreu ?

Elle consulta le bonhomme du regard. Il avait dû la préparer à l'entrevue :

– A Tel-Aviv.

– Depuis combien de temps êtes-vous à Tel-Aviv ?

– Bientôt dix ans.

Il est intervenu pour préciser :

– Je n'allais pas aller vous chercher une ghanéenne au Ghana alors que j'en avais une sous la main.

Elle prétendait avoir trente ans. Elle était veuve et mère de deux enfants. Son mari était mort prématurément du sida mais elle était séronégative. Je me montrais extérieurement intéressé, j'étais intérieurement amusé. Dans le pire de mes cauchemars, je ne me voyais pas avec trois enfants courant dans tous les sens et dérangeant ma sieste quotidienne – l'institution la plus glorieuse du levantinisme. Sur ce point, je partageais totalement la phobie du bruit de Kafka. En revanche, je ne faisais pas un drame de mon insensibilité aux enfants et de l'extinction de la lignée que leur absence annonçait. Je ne pouvais même pas rabrouer le bonhomme et lui reprocher sa malhonnêteté. Je faisais tout pour ne pas manquer de respect à cette

malheureuse appâtée par je ne sais quelles promesses. Je me résignais à recevoir un petit cours sur l'émigration ghanéenne en Israël :

– Je présume que vous n'avez pas la citoyenneté israélienne.

– Moi, non ; mes enfants, oui.

Je renonçais à comprendre. Je ne savais selon quels critères le ministère de l'Intérieur accordait la citoyenneté israélienne. D'ailleurs, il s'est empressé de la corriger :

– Toi, oui ; tes enfants, non.

Je cherchais mes questions :

– Où habitez-vous ?

– Là-bas, dit-elle en montrant la direction opposée à la mer.

– Tu peux dire où, intervint-il, ce n'est pas une honte d'être pauvre.

– Dans le sud de Tel-Aviv, dans le quartier de la gare routière.

– Connaissez-vous la gare routière ? s'enquit-il.

J'ai secoué la tête et l'air étonné, il a tendu son verre vide pour que je le remplisse, d'un geste où se ressentait de l'urgence, comme si seule une bonne rasade pouvait diluer sa stupéfaction :

– Ce n'est pas possible ! Vous ne connaissez pas la gare routière ? Mais tout le monde la connaît !

– Je n'ai pas eu l'occasion de prendre le bus ces dernières années.

– Je ne parle pas de la nouvelle, mais de l'ancienne.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingts, l'ancienne gare routière était la plaque tournante du pays. On n'allait nulle part sans y prendre le bus ou passer par elle. C'était un souk et un dépôt ; un quartier industriel et une zone pornographique ; un marché de change et de drogue ; un vaste bordel et une vaste mangeoire ; un marché aux puces et aux punaises ; une cour des merveilles et des horreurs ; la planète des mendiants et des SDF. Un des lieux les plus pollués au monde où l'on échouait quand on était exclu de partout. Dans mes souvenirs, elle était irrémédiablement liée avec mon service militaire et mes permissions. Trente ans étaient passés depuis que je n'avais plus mis les pieds dans ce merveilleux et glauque bourbier du levantinisme. Ces dernières années, il avait été investi par les émigrés illégaux qui s'étaient donné leurs rues, leurs boutiques, leurs restaurants, leurs bordels et... leurs clandestinités :

– Tel-Aviv est meilleure que Conakry ?

– C'est plus chaleureux et cordial, dit-elle, surtout on est soutenu.

– Soutenu ?

– Par toutes sortes d'associations qui veillent sur nos droits...

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

– ... et par de braves personnes comme Monsieur Boublil.

Je ne doutais de sa générosité. Je n'avais aucun mal à le voir glisser un billet dans la main d'une malheureuse qui ne trouvait plus de clients ou vider ses poches dans l'escarcelle d'un mendiant. Je me consolais de voir mon argent partir partiellement en aumônes. C'était à sa manière un justicier. Il volait des gens comme moi, somme toute comblés par le sort, pour venir en aide aux nécessiteux. Il œuvrait à la redistribution des richesses. De là à me plaquer cette malheureuse comme porteuse de la descendance des Freund ! Il n'était pas peu fier des compliments dont le couvrait sa protégée :

– Monsieur Boublil est l'homme le plus noble de la gare routière, il rend service à tout le monde.

Boublil avait donc un royaume et ce n'était rien moins que l'ancienne gare routière où échouaient les déchets humains du pays. Il n'était aucune raison pour qu'il ne me trouve pas ce que je cherchais. Mon père qui, malgré son positivisme, s'intéressait de près au judaïsme disait que le Messie résidait dans cette gare, « avec les lépreux et les miséreux ». Je n'avais plus de questions, je devais clore l'entrevue :

– Je vous remercie d'être venus.

Boublil s'est redressé comme s'il avait reçu un coup imprévisible et sans grande considération pour sa compagne :

– Comment ? Quelque chose en elle vous dérange ? Elle ne répond pas à votre goût ? C'est pourtant une Ghanéenne !

– Vous comprendriez que j'aie besoin de vingt-quatre heures pour réfléchir.

Il n'a pas caché sa contrariété, il en a même rajouté, comme si dans ce marché, il était le plus dupe des deux :

– Vingt-quatre heures, pas une de plus, dit-il, demain, je serai là à cinq heures. J'ai d'autres clients et je ne vous l'ai présentée en premier que parce que les autorités cubaines m'ont empêché de vous amener celle que je vous destinais.

Il a eu du mal à se lever. Ses membres ne lui obéissaient plus, sa tête non plus. C'est la Ghanéenne qui l'a aidé à s'arracher à son siège.

Le lendemain, Boublil était de retour à cinq heures précises, sans prendre la peine de s'assurer de ma présence à la maison. Je n'avais rien à craindre, il était désormais dans l'incapacité de tuer une mouche. En outre, il ne devait pas avoir de complices : pourquoi s'en encombrer quand on a un royaume comme la gare routière ? Bientôt, je serais un peu plus levantin et lui un peu plus viennois ; je me permettrais cinq minutes de retard et lui se présenterait avec cinq minutes d'avance. Le plus heureux était qu'il se sentait désormais chez lui. Je n'ai pas attendu qu'il me le demande pour lui servir son scotch et ses cacahuètes :

– Vous avez acheté des cacahuètes ? constata-t-il sans s'émouvoir du service et sans remercier.

– La prochaine fois, je vous promets des olives.

Il ne releva pas le trait d'ironie, c'était lui qui me rendait service. Dans son esprit autant que dans le mien. J'ai toujours souhaité me lier avec un clochard, peut-être parce que dans ses largesses, l'université m'avait réduit à la clochardise intellectuelle. Mais je devais me contenter d'un escroc, réduit par une embolie à la clochardise philanthropique. Je n'excluais pas de le mentionner dans mon propre testament :

– Alors, elle ne vous a pas plu ?

– Comment savez-vous ?

Il a posé le doigt sur son nez pour dire qu'il avait du flair :

– Elle ne répondait à aucun des échantillons que vous m'avez montrés.

– Quels échantillons ?

– Vous savez, les photos.

– Je n'ai jamais prétendu qu'il n'existait que trois types de nègres. »

Il était intarissable, il avait réponse à tout. Je n'étais plus sûr qu'il se contenterait de ses six mille dollars. Il était capable de me demander... l'asile. Je n'étais pas sûr qu'il serait moins encombrant que deux petits Ghanéens, leur mère et un nourrisson austro-ghanéen. Il me raconterait les merveilles et les horreurs de son royaume. Peut-être me prendrait-il pour une tournée de ses bordels. Ce serait assurément une bonne déviation et une excellente préparation à mon périple interstellaire :

– Ainsi vous êtes le seigneur de la gare routière.

Il ne pouvait se douter que c'était l'écrivain raté qui lui posait la question :

– Je l'étais, je n'en suis plus que le concierge.

C'était son premier aveu d'invalidité. Jusque-là, il voyageait à Cuba et au Ghana, il fumait des cigares, il se désaltérait au scotch et croquait des cacahuètes :

– Un jour vous me raconterez ce qu'elle est devenue.

– Quand vous voudrez. Vous serez mon invité. J'ai mis au point un circuit. Les tavernes, les bordels, les points de distribution de drogue, les personnages, les associations, les sites historiques. Ça bourdonne comme une ruche.

A l'écouter me décrire son royaume, j'ai succombé de nouveau au syndrome de Kafka. Je n'étais plus aussi sûr que je pouvais le suivre à travers les rues animées et tortueuses du quartier de la gare routière et encore moins m'attabler au bar d'une taverne. J'avais eu tant de mal à le suivre ou à le précéder jusqu'à la banque ! Avec mes prostituées, c'était autre chose. D'abord elles ne l'étaient pas au sens graveleux du terme – elles ne pratiquaient pas le trottoir ; ensuite, quiconque les aurait croisées dans l'ascenseur les aurait prises pour autre chose :

– Ce n'est pas cher, dit-il.

– Quoi ?

– Le tour guidé.

Pourtant rien ne m'aurait davantage lié à lui. C'était comme pour la névrose, l'impuissance, la timidité, etc. Rien ne vaut une bonne pratique thérapeutique :

– On en reparlera un autre jour.

– Entre-temps, vous me devez cinq cents dollars, dit-il.

Il ne parlait qu'en dollars :

– Pour ?

– Pour la prochaine.

– Quelle prochaine ?

– La prochaine femme que je vous amènerai.

– Mais vous avez déjà reçu mille.

– La moitié a été à la Ghanéenne et l'autre à...

Il a cherché un mot percutant et le meilleur c'est qu'il l'a trouvé :

– ... à la recherche.

C'était convaincant. Pertinent. Grandiose. Je ne pouvais le soupçonner de connaître le coût des recherches à l'université :

– Maintenant, reprit-il, j'ai compris ce que vous recherchez. Vous avez besoin d'une Thaïlandaise ou d'une Birmane. Je sais où vous trouver ça.

J'ai secoué la tête :

– Une Philippine ? Une Chinoise ? Une Indienne, c'est ça, une Indienne. Elles sont fines, elles ont de beaux cheveux, elles sont sages, elles sont silencieuses. Elles sont, comme on dit, *shanti*. Il vous faudra la convertir si vous voulez que vos enfants soient juifs.

Je me suis décidé à abattre les cartes :

– Je ne cherche pas tant une femme qu'une porteuse.

– Une porteuse de...

– Une porteuse pour un enfant.

Son regard était plus accablant que bienveillant. Ma demande trahissait la pire des perversions :

– Je cherche une jeune femme saine et autant que possible agréable pour porter un enfant qu'elle concevrait avec ma semence. Elle devra présenter les qualités humaines et morales requises pour élever dignement l'enfant. Elle n'aurait pas même à coucher avec moi. »

Il me regardait de loin, de haut et de biais :

– Cela ne court pas les rues des femmes qui consentiraient à porter un enfant pendant neuf mois, l'accoucheraient dans les douleurs et vous le remettraient pour rien.

– Elle ne sera pas obligée de me le donner, elle pourra le garder.

– Je ne comprends pas.

Si j'étais disposé à braver les dernières volontés de mon père maintenant qu'il était mort, je ne me voyais pas tromper Walter :

– Ne cherchez pas à comprendre.

- Je dois comprendre. Sinon je ne pourrai rien faire.
- C'est une manière de prendre ma revanche sur mon père. Il prétend que je suis incapable d'engendrer un enfant, je veux lui prouver le contraire. Vous ne connaissez pas ce genre de démêlés, ce sont des démêlés austro-hongrois.
- Vous êtes hongrois ?
- Je suis autrichien.

Il désespérait de comprendre, il n'en était pas moins sidéré par l'étrange demande :

- Je suis prêt à mettre le prix.
- Mettre le prix, mettre le prix. Vous n'avez que cette expression à la bouche. Vous vous imaginez qu'on peut tout acheter avec de l'argent. Des Cubaines, des Ghanéennes, des Indiennes et maintenant une porteuse. L'argent ne résout pas tout dans la vie !

C'était sa manière de faire monter les enchères. De ses sens encore intacts, particulièrement aiguisés, il flairait une affaire encore plus mirobolante que la précédente :

- Cela doit aller chercher dans les dix mille, vingt mille, trente mille dollars !
- Il guettait un signe sur mon visage pour arrêter son prix :
- Cinquante mille dollars sans compter les frais de courtage.
- Qui s'élèveraient à...
- Je ne sais pas, moi, je dois consulter mes collègues de la gare routière.
- Peut-être 10 %, 20, 30. Sans compter les intermédiaires.
- Les intermédiaires ?
- Cela déborde les limites de la gare routière. Je dois pousser mes prospections dans d'autres quartiers. Je devrai payer des indicateurs, voire graisser la patte de policiers. Il passait les bornes. Je savais le pays levantin, je ne le savais pas corrompu. Toute son originalité consistait à donner naissance à un levantinisme incorruptible. Graisser la patte des policiers était une insulte au candidat-philistin qu'était le Prussien en moi. Je ne pouvais attendre davantage de lui – même sur ce chapitre :
- Vous avez raison, vous n'êtes pas l'homme de la situation, je devrais trouver quelqu'un d'autre.

Il a vu je ne sais combien de milliers de dollars lui filer sous le nez et sa moustache en a frémi :

- Je n'ai pas dit que je ne trouverais pas.
- C'est moi qui le dis, vous n'êtes pas à la hauteur, vous n'avez pas été capable de me trouver une Cubaine ou une Ghanéenne, vous ne trouverez pas de porteuse.

Il ne comprenait pas mon retournement, il ne connaissait pas Kafka. Il était tellement déçu qu'il avait perdu de son aplomb. Il commit une nouvelle gourde :

- Dans ce cas, vous me devez encore deux mille dollars.
- Deux mille dollars ?
- Vous avez rompu le contrat, vous me devez deux mille dollars.
- J'ai rompu le contrat ?
- Vous m'avez induit en erreur, vous m'avez demandé de vous chercher une femme alors que vous étiez intéressé par une porteuse.

C'était sans conteste le concierge de la gare routière. Le seigneur des escrocs. Le maître de la combine. Je me suis dit que ce serait intéressant de mettre Walter dans le coup, de lui demander de lui envoyer une lettre de mise en demeure, voire d'arranger une rencontre entre eux :

- A raison de quatre mille dollars par chapitre et compte tenu des dérisoires droits versés aux auteurs, c'est cher payer un livre !

– Pardon ?

L'idée de faire un livre de ma vibrante conversion au Levant et de mes déboires maritaux faisait son chemin dans mon esprit :

– Je pensais à voix haute.

Je ne doutais que la rencontre entre cet énergumène et Walter serait pour le moins cocasse. Mais je n'étais pas sûr que le pacemaker de ce dernier résisterait à la moustache de Boubilil, à sa chemise ghanéenne et aux relents de cigare cubain qu'il dégageait. Il n'aurait jamais compris qu'un Viennois, spécialiste de Kafka, fils d'un éminent spécialiste de Wittgenstein, petit-fils d'un spécialiste de Schopenhauer, se compromette avec un personnage aussi douteux. C'eût été un parricide. Un vrai. Rien à voir avec tous les meurtres symboliques de mon père que je commettais depuis qu'il était mort pour me dépêtrer de toutes sortes de situations auxquelles son testament m'acculait. Je n'étais ni assez pervers ni assez talentueux pour impliquer Walter dans cette histoire, même pour un chapitre qui aurait assuré le gîte et le couvert dans une prison à ce brave Boubilil qui devait avoir un lourd casier judiciaire. Malgré cela, je ne voulais pas rompre les liens avec le bonhomme. Il pouvait encore me servir de guide, de thérapeute et de Messie :

– Nous avons besoin de réfléchir à tout cela. Je vous laisse les quatre mille dollars jusqu'à nouvel ordre. Quant aux deux mille restants, on en discutera après la publication du livre.

– Un livre ! Quel livre ?

– Le livre sur la gare routière que vous m'aidez à écrire quand j'aurai bouclé mon article sur « Kafka et Kierkegaard, deux modes de l'accablement et du salut théologiques ». Vous connaissez Kafka ?

– Kafka, dites-vous, de quelle origine est-il ? Je peux vous garantir qu'il n'est personne de ce nom à la gare routière.

– Pourtant, je suis sûr qu'il a échoué là-bas. Nous le chercherons ensemble. J'ai besoin que vous me laissiez maintenant. Je dois remettre mon article avant ce soir.

– On n'a rien décidé.

– Un autre jour.

Il n'a pas cessé d'appeler avec toutes sortes de propositions. Des Vietnamiennes, des Cambodgiennes, des Erythréennes et même... des Ukrainiennes. J'avais beau lui répéter que je cherchais une porteuse, il persistait à me convaincre qu'il n'était meilleure porteuse qu'une épouse de laquelle l'on divorcerait. Puis un jour, j'ai surpris par hasard sa photo dans un journal. Le titre annonçait : « Un repris de justice abusait de vieilles personnes solitaires pour leur proposer des maris et des femmes à leur convenance. On estime à des centaines le nombre de ses victimes. Celles-ci hésitaient à se plaindre à la police de crainte de se ridiculiser. En définitive, il a été arrêté à la suite d'une émission de consommateurs qui a filmé ses manigances, ses promesses et ses extorsions... » Je me suis promis d'aller le voir en prison au cas où le livre inspiré par son personnage n'avancerait pas.

Puis je suis tombé amoureux, comme jamais auparavant. La plus belle, la plus sensible, la plus intelligente. J'étais sous le charme, je ne lui trouvais que des qualités. Ses vices passaient volontiers pour les vertus qui me manquaient tant. Je n'étais pas pour mettre au monde un enfant, j'étais pour mettre bas une portée. Elle était grande et avait de l'allure. Elle était élégante sans être criarde et malgré sa taille, elle portait des talons qui rehaussaient son allure. Son décolleté laissait entrevoir de beaux seins. De beaux cheveux noirs, plus embroussaillés que lisses, des dents éclatantes. Au premier regard, j'ai compris que cette fois-ci, je risquais bel et bien de m'éprendre. Je ne savais pourquoi ni pour quoi. Elle avait du chien, comme disent les français, une certaine gouaille, imposante et sûre d'elle, sans être vulgaire. Son axe intérieur était droit et solide et elle tournait autour de lui avec l'aisance d'une ballerine. Elle avait quelque chose de sauvage et de ténébreux, d'autoritaire et de merveilleux. C'était le Levant dans toute sa splendeur, maîtrisée par je n'aurais su dire quoi. Ce n'est peut-être pas romantique, mais c'est comme ça que je l'ai perçue. J'ai tout de suite remarqué qu'elle ne devait pas être cultivée et j'ai pris soin d'éviter les mots qui risquaient de la rebuter. Je ne souhaitais ni la heurter ni la brusquer. Elle n'était ni blanche ni brune. Elle était d'une couleur nouvelle. Je n'ai pu que m'enquérir de sa communauté :

« Un quart yéménite, un quart perse, un quart marocaine et un quart roumaine. »

J'étais jaloux d'elle. Malgré l'aura grecque de ma mère, je n'étais que viennois. Elle s'est même permise de préciser : « Un mélange foudroyant. »

Cela a commencé par un coup de fil particulièrement habile. La voix jeune et volontaire d'une jeune femme plus alerte que timide. Elle a d'abord voulu savoir si l'annonce était toujours d'actualité puisque le journal qu'elle tenait en main datait de plusieurs mois. Puis elle s'est intéressée à mes intentions. J'ai expliqué que je cherchais une compagne. Elle a voulu savoir pourquoi je proposais une pension alimentaire :

– Les jeunes femmes ne sont pas particulièrement riches, elles ont toujours des besoins ?

– Pourquoi ne cherchez-vous pas une compagne qui n'aurait pas besoin de pension.

– Parce que je la souhaite jeune et attirante sinon belle. »

Je n'allais pas lui expliquer que j'avais été particulièrement gâté par mes prostituées et que je ne pouvais m'accommoder de la première venue. Surtout si elles avaient de lourds antécédents maritaux qui me condamneraient à écouter davantage leurs déboires romantiques que de tisser de nouveaux liens. Je ne voulais pas d'une divorcée parce que je ne voulais pas de son ex avec nous dans le lit ; je ne voulais pas d'une femme cultivée parce que je ne voulais endurer de vaseux débats ; je ne voulais pas une femme du monde parce que je n'avais pas de patience pour les mondanités ; je ne voulais pas d'un laidron ni même d'une jeune fille à ma pointure esthétique parce que mon régime charnel avait, malgré ses bassesses, cultivé chez moi un irrémédiable

sens de la beauté. Contrairement aux précédentes, elle ne s'est pas enquis du montant de la pension. En revanche, elle avait de grandes réticences à me rencontrer à mon domicile :

– On ne sait jamais sur qui on va tomber, dit-elle.

Ce n'était pas la première à me sortir cette phrase. Les plus prudentes se gardaient de donner suite à mon invitation. Elles savaient le pays – ses ministres, ses rabbins, ses élus, ses enseignants, ses policiers – en quête d'amour et de reconnaissance. Elles risquaient de tomber sur un vieux satyre, d'autant que je n'étais plus très jeune, beau ou riche et qu'elles ne comprenaient pas comment on pouvait vivre en se contentant de huit heures d'enseignement, bientôt quatre, par semaine. En général, elles promettaient de réfléchir et de donner une réponse. Mais elles ne rappelaient jamais. Des dizaines sinon des centaines. Ces réticences me rassuraient sur l'état général de nos mœurs. J'attendais par conséquent qu'elle donne de premiers signes de lassitude au téléphone pour me séparer d'elle. Mais elle ne se décidait pas à raccrocher. J'en ai conclu que c'était une jeune femme solitaire qui cherchait la compagnie téléphonique d'un correspondant. Entre un nouvel article sur le sens de l'humour et le sens de l'amour chez Kafka et une conversation avec une inconnue à la voix sensuelle, je ne me posais ni la question du plaisir ni celle de la liberté. Elle ne cherchait visiblement qu'à bavarder, dans le pire des cas à se masturber. Elle se nommait Shoula, elle avait vingt-sept ans, sans accent particulier. Elle semblait surprise par tout ce que je lui racontais. Un universitaire n'enseigne que pendant deux semestres qui ne durent pas plus de quatorze à quinze semaines chacun. On ne lui demandait que d'assurer ses cours, de participer à des colloques et de publier des articles dans des revues très pointues que personne, ou presque, ne lisait. Elle a voulu savoir pourquoi on écrivait des articles que personne ne lisait et qu'on publiait des revues que personne n'achetait. Je n'avais pas de réponse, je me suis contenté de bredouiller de vagues considérations institutionnelles. J'étais désormais rodé, je ne recourais qu'à des termes accessibles au commun des mortels. Je n'en ai pas moins détourné la conversation sur l'enseignement. C'était plus concret et plus tangible. Elle a voulu savoir si le cours se tenait même quand il ne comptait pas plus de dix élèves :

– Dix élèves est un bon nombre, on peut presque procéder à un service religieux.

– Cinq élèves ?

– Le cours est maintenu.

– Deux élèves ?

– Le cours se tient à la cafétéria.

Elle n'en revenait pas. Elle n'avait jamais mis les pieds dans une université. Personne ne l'avait encore invitée. Je ne lui ai demandée d'où elle était, elle répondit :

– De Tantour, entre Césarée et Hédéra. Mais ça fait deux ans déjà que je suis à Tel-Aviv.

Une semaine plus tard, elle appelait de nouveau. Elle avait la voix plus langoureuse et décidée. Une intonation, je ne saurais trop dire laquelle, me dérangeait. Elle semblait tombée des nues. Elle ne savait rien de mon univers littéraire ; de la belle universitaire ; du mode et du train de vie d'un enseignant. Elle ne comprenait pas qu'on puisse mener des recherches sur des livres écrits par d'autres :

– Ce ne sont que des livres, dit-elle.

Quand je me suis avisé que c'était moi qui étais étranger à son univers, moi qui étais la souris et que ce sera moi la victime, c'était trop tard. J'étais pris dans la toile qu'elle avait habilement tissée. J'allais être son prisonnier et n'eût-elle disparu d'elle-même,

elle m'aurait probablement achevé. J'ai de nouveau ri de ses réticences à me rendre visite :

- Vous verrez, dis-je, j'ai une belle vue sur la mer.
- Cela porte malheur, chuchota-t-elle comme si en le disant elle conjurait un mauvais sort.
- Dans ce cas, je baisserai le store.
- J'ai peur, répéta-t-elle.

Les jeunes femmes sans instruction ne distinguent pas au téléphone entre un homme cultivé et inculte, encore moins entre un homme honnête et malhonnête. Elle acheva de me convaincre de sa pureté et de sa naïveté. Elle n'était ni de celles qui lisaient Tolstoï ni de celles qui lisaient Oz pour ne point parler de Kafka et de Wittgenstein :

- De quoi auriez-vous peur ?
- Je ne vous connais pas.
- Si nous ne nous rencontrons pas, nous ne ferons jamais connaissance.
- J'ai peur d'être violée.

Comment lui expliquer que je ne comprenais pas comment les violeurs perpétraient leur crime. Peut-être parce que comme client de putes, je n'arrêtais pas de commettre le viol. Avec le consentement de mes compagnes, contre des honoraires. Elles ne me boudaient ni leur tendresse ni leur sourire, au point où j'en étais à me dire que j'étais peut-être plus attirant que je ne le pensais :

- Je m'engage à l'avance à ne pas vous toucher.
- Vous ne pourrez pas résister.
- Ne me dites pas que nul ne vous résiste.
- Je n'en ai pas encore rencontré.
- C'est signe que vous devez être belle.
- Plus que cela.
- Très belle ?
- Plus que cela.
- Je ne vois pas.
- Envoûtante. Ensorcelante. On ne peut me voir et rester insensible.

Elle continua de se méfier, et moi, pauvre poire, je persistais à tenir ses réticences pour un signe d'innocence et de probité. Elle avait peur d'être déçue ou humiliée, peut-être aussi de s'aventurer dans un univers qui risquait de lui révéler un abîme. Son quatrième appel m'annonçait qu'elle était disposée à me rendre visite. Je n'avais pas de grandes attentes. Sûrement une pauvre provinciale perdue dans la grand-ville. Prise dans la pelote de ses sentiments, de ses désirs et de ses aspirations. Basculant entre la prostitution et la misère, tentant de garder la tête au-dessus du borborygme tel-avivien. Elle ne cacha pas sa surprise. La respectabilité de mon apparence, la délicatesse de mes manières. Elle en oublia ses réticences et ses craintes. Les hommes comme moi, je le sais, ne courent pas les rubriques matrimoniales. Ils n'ont aucune chance...

Je me suis demandé si mes spermatozoïdes prussiens étaient encore assez vigoureux pour se lancer à l'assaut d'un ovule aussi... envoûtant. Pourront-ils seulement arriver à lui sans s'écrouler les uns après les autres dans leur course ? Ne risquaient-ils pas de perturber le riche processus de croisements qu'avait connus l'ovule et d'avorter d'un monstre ? J'étais décidé à mettre toute ma sagesse, vainement investie dans l'interminable étude de Kafka, toute mon habileté politique, judicieusement cachée derrière mon shlumpérisme, et tout mon *new look*, chèrement acquis chez Jacqueline à la conquérir. Elle commencerait par s'habituer à ma compagnie. Pour la Méditerranée

; pour les cadeaux ; pour les loisirs. Elle finirait par découvrir sinon ma beauté intérieure – je restais irrémédiablement kafkaïen sur la nature humaine –, du moins les avantages qu'elle trouverait à partager sa vie avec moi. Malgré mon âge, malgré sa beauté. Malgré l'abîme qui nous séparait. On avait déjà vu des couples plus dépareillés et plus dissonants dont les membres donnaient des signes patents de bonheur. Si j'avais découvert que je pouvais plaire à plus cultivées, libres et jeunes, il n'était aucune raison pour que je ne réussisse pas avec elle. Elle était peut-être inculte – elle ne savait pas davantage qui était Kafka que Wittgenstein – et elle ne se remarquait peut-être pas par ses manières – elle n'avait ni la minutie viennoise ni la politesse franco-grecque – elle n'en était que plus... envoûtante. Je n'avais plus à qui la présenter, ni père ni mère, et Walter m'aimait trop pour dire un mot déplacé. Il surmonterait ses réticences et écarterait ses craintes. Contrairement à mon père qui se rendait directement à l'université, sans marquer de pause ni au centre ville ni à la gare routière, pour ne point parler du tonitruant souk de Jérusalem, lui mouillait dans le borborygme levantin. Il avait sûrement vu pire. Quant à mes collègues, ils avaient cessé depuis longtemps de m'inviter à leurs réceptions ; ils ne m'envoyaient même plus de cartons d'invitation. Tels que je les connaissais, ils ne me condamneraient extérieurement que pour m'envier intérieurement. Les voisins ne savaient rien de moi, ni mon statut marital ni mon métier, pour ne point parler de mes origines. Je l'exhiberais ou la cacherais à ma guise, selon les circonstances, sans qu'elle s'en doute ni ne cherche à comprendre mes motivations. J'orienterais ses choix vestimentaires en l'encourageant à acheter des vêtements qui, parce qu'ils seraient chers, atténueraient son négliger naturel. Ne pas m'émouvoir de ses états d'âme ni l'impliquer dans mes considérations. Elle ne m'ennuierait pas plus que je n'entraverais ses désirs. Le Prussien en moi ne pouvait que s'éprendre de ce monument de sensualité que je désignais dans mon nouveau mythe romantique comme l'Afghane, parce que je m'étais promis, après mon divorce avec Anat, de n'épouser qu'une Afghane sourde et muette. Elle n'était ni muette ni sourde, mais j'étais prêt à transiger sur mes critères. De jour en jour, mon assurance grandissait et ma conviction que c'était elle augmentait. Je ne doutais plus que je la conquerrais. Je savais que ce serait lent et difficile, mais j'étais prêt à tout, même à lui faire miroiter la possibilité d'un... héritage. On aurait des hauts et des bas ; on traverserait des crises ; on se disputerait et se réconcilierait. Au début, l'argent la retiendrait ; après, elle ne voudrait ni ne pourrait plus me quitter. Toute autre alternative serait pire, tant du point de vue économique que marital. Elle n'aurait ni le regard sur la Méditerranée ni la main dans une poche aussi pleine. J'étais lamentablement tombé amoureux, comme jamais auparavant, à un âge relativement avancé, au sommet de ma carrière, sur le tard. D'une jeune fille plutôt légère, dénuée de toute culture, imprévisible, partiellement étrange.

En vérité, très vite, je ne savais plus de quelles lignées elle était issue. Tantôt, elle se prétendait mi-polonaise, au quart yéménite et au quart tunisienne ; tantôt, mi-marocaine, au quart indienne et au quart hongroise. De jour en jour, elle changeait de croisements. Elle avait des éclats qui brisaient l'univers de porcelaine que mes parents m'avaient légué. A chaque attentat, elle invectivait les Arabes et les traitait de bêtes sanguinaires. Sans retenue. Un jour, je l'ai entendue se déchaîner avec la même virulence, égrenant les mêmes invectives, contre les Juifs. Je ne me souviens plus pourquoi, il ne servait à rien de chercher les raisons de ses éclats. Ce jour-là, elle ajouta un quart d'origine à sa collection :

– Je suis au quart arabe.

Elle me considérait d'un regard où se mêlaient pitié et mépris :

– Je croyais te l'avoir dit.

Je ne savais qui elle était, je ne pouvais le savoir, je n'ai plus cherché. Je perdais de jour en jour les vestiges de ma virtuosité psychologique. L'exaltation des sens bâillonnait ma raison. J'avais découvert qu'elle mentait comme elle respirait. Elle n'en répondait pas moins à mes vœux. J'avais toujours rêvé vivre avec une femme qui ne connaîtrait dénuée de tout sens métaphysique.

J'ai commencé par de petits cadeaux. Elle ne demandait rien explicitement, elle se contentait d'allusions. Elle s'intéressait à un bracelet ou à un vêtement dans un magazine. Je ne pouvais ignorer ses engouements davantage que les gestes de tendresse dont elle les accompagnait. Après les bijoux et les vêtements vinrent les week-ends à... Tibériade et à Eilat. La bête casanière qui ne se risquait plus hors du périmètre de Tel-Aviv sinon pour prendre l'avion pour un colloque ou un congrès, ne comprenant pas pourquoi elle devait dormir dans un hôtel alors qu'elle se sentait plus à l'aise chez elle, se mit à redécouvrir le pays et ses palaces. Israël avait considérablement changé, il était plus propre, rangé et calme. Ses hôtels étaient somme toute corrects, même si, comparés à ceux de Vienne, ils s'accordaient une à deux étoiles de plus pour le même rapport qualité prix. La nourriture aussi avait évolué. Les petits-déjeuners proposaient un riche choix de plats, de légumes, de fruits, de jus, de fromages, de laitages. Pour le déjeuner, on ne proposait plus la gelée de carpe et le quart de poulet traditionnel accompagné de riz blanc et de légumes bouillis. Le dîner proposait toutes les cuisines du monde à l'exception de la cuisine israélienne qui n'avait pas sa place dans cette riche palette des goûts et des couleurs. Shoula buvait volontiers du vin, non tant parce qu'elle était portée à la bouteille que parce qu'elle considérait de son privilège d'être à la pointe de tout ce qui se consommait, se portait et se chaussait. J'étais censé choisir le vin – et comme je n'avais aucune culture en la matière, je choisissais le plus cher pour ne pas passer pour un avare ; j'étais censé le goûter – et comme je ne distinguais pas entre un bon et un mauvais vin, je m'inclinai en toutes circonstances devant le sommelier. Puis après les week-ends dans le pays, vinrent les escapades à l'étranger. En Turquie bien sûr où elle dilapidait mon argent dans les casinos ; dans les îles grecques où elle écourta notre séjour parce qu'elle... s'ennuyait ; à Venise qu'elle trouva plus nauséabonde que romantique ; à Paris où elle me révéla, au bout d'un quart d'heure seulement au Louvre, que les musées lui donnaient la migraine, se pâma d'admiration devant ce monstre de ferraille sur le Champ de Mars qu'on ne se décide pas à démanteler et s'inclina, une larme à l'œil, devant la tombe du soldat inconnu. Je dois reconnaître que je gagnais autant qu'elle à ce manège. D'abord un réel plaisir charnel qui m'était, malgré la gentillesse de mes prostituées et leur docilité relative, inconnu. Ensuite, une lente et progressive métamorphose, chez moi autant que chez elle. Elle se faisait de plus en plus élégante, raffinée, cultivée, séduisante et mon amour pour elle ne cessait de croître. Bientôt, elle ne se contenta plus de cadeaux et de voyages, elle demandait une aide financière. Pour secourir une mère malade, lui acheter des médicaments ou l'hospitaliser ; pour rembourser un emprunt qui grevait son budget mensuel ; pour subir toutes sortes d'interventions esthétiques dont je ne décelais pas toujours les traces sur son visage ou sur son corps. Mes économies fondaient de semaine et semaine. Mais je trouvais une compensation entre ses bras et me consolais à la perspective d'obtenir, grâce à elle, l'héritage de mon père.

Malheureusement, la situation ne cessa de se dégrader. Plus je la trouvais sensuelle, élégante, voire distinguée – plus je l'aimais – et plus son prix augmentait. C'était,

autant le reconnaître pour faire court, une aventurière et de la plus somptueuse espèce. Elle se serait mise à la lecture de *la Métamorphose* que j'en aurais débattu avec elle. Mais elle savait à peine lire et ne montrait aucun intérêt pour les livres. Elle mentait, me grugeait et me dépouillait. Sans scrupules et sans remords. Je découvrais, sans en être conscient, un autre mode de la prostitution. Elle n'avait pas besoin de courir les hommes, un seul suffisait ; elle n'avait pas besoin de travailler, elle faisait suer sa victime. Surtout, torture des tortures pour un Prussien, elle n'avait aucun sens de l'horaire et ne montrait aucune considération pour ceux qui en étaient doués. Elle ne savait pas ce qu'était le retard et c'est peut-être ce qui m'excédait le plus chez elle, davantage que ses extorsions. Je ne savais jamais si elle aurait une ou cinq heures de retard ; si elle se donnerait la peine de se déranger. Combien de fois ne l'ai-je attendue vainement pendant des heures ? Des jours plus tard, elle appelait de nouveau comme si de rien n'était et je répondais de nouveau comme si rien ne s'était passé. Elle ne me tourmentait pas ; je ne le pense pas. Elle n'avait pas plus le sens des convenances que de la ponctualité. Les jours coulaient dolement pour elle sans concevoir qu'ils puissent se heurter à un écueil. Quand je m'avisais de lui reprocher son retard, elle ne cherchait pas même de prétexte puisqu'elle me donnait toujours la même réponse :

– J'étais prise dans un bouchon, tu ne peux t'imaginer !

Quand je lui faisais remarquer qu'elle m'avait posé un lapin, elle se donnait une claque sur la cuisse et s'écriait :

– Mince, j'ai totalement oublié !

Il lui arrivait également de débarquer sans avertir. Au milieu de la nuit. Elle sonnait sans ménagement à l'interphone, à l'entrée de l'immeuble, pour me demander de lui ouvrir la porte, comme si j'avais été son père ou son concierge. Elle ne me réveillait pas sans se moquer de moi :

– Je ne savais pas que tu dormais.

– Il est deux heures du matin.

– Je croyais que les professeurs ne dormaient jamais et que tu passais tes nuits avec K...

Elle ne se souvenait jamais du nom de Kafka. Elle disait K. Sans plus. Elle mettait un tel mépris dans sa manière de dire *professor* qu'on ne pouvait se tromper sur ce qu'elle pensait d'eux. Elle les considérait comme des parasites diplômés enseignant quatre à huit heures par semaine – par semaine ! – pendant six à sept mois par an – par an ! – et passant le reste du temps à paresser, voyager et résumer des articles :

– Si encore ils savaient enseigner ! remarquait-elle désabusée.

Six mois plus tard, elle continuait de me regarder dans les yeux et de demander le plus innocemment du monde :

– Tu ne t'imagines tout de même pas que je te mens ?!

Je n'en vivais pas moins dans la hantise du jour où elle me quitterait. Je ne savais rien d'elle. Ses postures, ses cris, ses soupirs. Je tentais de percer ce qu'elle cachait. Dans ses entrailles. Ses seins. Son ventre. Sonder son abîme. L'aimer ou la haïr. Résoudre l'énigme qu'elle incarnait. En vain. Plus je la pistais et plus je me perdais. Je ne trouvais pas la question à laquelle elle répondait. Je ne comprenais ni son désir de vivre ni sa résistance à vivre. Je renonçais à démêler l'écheveau de son être. Un jour, elle proposa de m'épouser. De l'homme le plus carencé au monde, qui menait une vie de rat dans son trou, je devenais le plus comblé. Après le mariage, elle souhaiterait avoir un enfant, et après sa naissance, je lui achèterais une île déserte où elle ne me tromperait plus avec personne et où je vivrais enfin sans tous ces doutes et ces craintes qui m'assaillaient quand elle disparaissait pour plusieurs jours, que ses

portables ne répondaient plus et que je désespérais de la revoir. Malgré son ascendant sur moi, j'étais assez lucide pour tenter de me dérober à un mariage rabbinique, sous prétexte que je n'étais pas religieux, et m'épargner de la sorte un pénible marchandage sur les modalités d'un éventuel divorce, même si l'on se promettait l'un à l'autre jusqu'à la mort. J'ai demandé que le mariage soit civil et qu'il soit conclu devant un avocat. Je comptais sur Walter pour me protéger sous les clauses d'un contrat qu'elle ne lirait pas, ne serait-ce que parce que personne ne lit les contrats dans ce pays. Mais elle a refusé, elle voulait d'un vrai mariage, en robe blanche, sous un dais, avec un rabbin et un verre cassé en souvenir de la destruction du Temple de Jérusalem. Plus luxueux que ceux de ses sœurs – que je ne connaissais pas – et de ses camarades de classe – elle avait donc été à l'école – qui pour s'être contentées de plombiers, de pompiers et de plaisantins au pedigree moins noble que le mien, n'en avaient pas moins trouvé des partis au physique impressionnant et à l'âge rassurant. Elle souhaitait les voir pâlir d'envie même si elles devaient susurrer de méchanceté derrière son dos. Un Viennois ! Un universitaire ! Une sommité mondiale de K. ! Une maison cossue dans un quartier chic avec vue sur la mer ! Une carte de crédit quasi-magique !

Son entêtement à s'offrir un mariage religieux m'acculait à me poser de nouveau la question de Dieu et à me demander si je souhaitais avoir un enfant d'une grande et terrible prostituée. Une Shoulamit. La Shoulamit. Une demi-prostituée. Un quart de prostituée. Nul n'aurait enquêté sur son passé, ses liaisons, ses mœurs. Tel que je le connais, Walter n'aurait pas posé de questions. Il savait que ce genre de saletés passe avec les années et que ce n'était la chose la plus importante au monde que pour un moment. Se serait-il avisé de se départir de sa non moins légendaire réserve viennoise et de glisser une allusion, j'aurais répondu qu'elle était sur la voie de... la repentance, avait l'intention de préparer son Baccalauréat pour s'inscrire à l'université, à la faculté de Littérature comparée et à celle de Philosophie, pour mieux connaître Kafka et Wittgenstein. Dans ces conditions, en de telles circonstances, mettre au monde un bâtard levantin susceptible de revigorer une lignée passablement anémiée était encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

J'ai alors connu les pires dilemmes de ma sordide vie, au point de redouter une crise cardiaque qui risquait de me briser le cœur ou mieux une embolie cérébrale qui aurait mis un terme à mes atermoiements, mes louvoiements et mes tergiversations. Je n'étais ni Kierkegaard ni Kafka pour faire de mes démêlés sentimentaux l'illustration d'un drame christique ou d'une impuissance messianique. Je n'étais qu'un pauvre chercheur qui n'écrivait pas une phrase sans la charger de trois notes au moins. On comprendra que son comportement acheva de perturber ma vie et de dissoudre ce qui restait de ma contenance prussienne. Moi qui incarnais la ponctualité, au point de ne pas tolérer une minute de retard chez mes étudiants, considérant que le Messie viendrait quand tous les hommes seraient à l'heure pour le recevoir, je me suis résigné à vivre – si l'on peut appeler cela vivre – avec une femme qui n'avait pas de montre, disparaissait sans avertir et réapparaissait sans prévenir. Si la Cacanie de Musil se traînait « dans le sillon boueux de l'escargot historique », celle de Herzl était dérégulée au point de succomber en permanence aux coliques messianiques d'on ne sait quelle délivrance. Ma belle aventurière me sortait de mes gonds domestiques et de mon armure prussienne. Si mon père s'était douté du millième des dégâts que son testament allait me causer, il aurait légué son trésor aux milieux intégristes, voire à sa chère université !

Un homme plus averti et moins amoureux que moi aurait vite découvert qu'elle était particulièrement rouée aux techniques d'extorsion amoureuse. Ce n'était pas une vulgaire prostituée, c'était une grande aventurière. Elle racolait ses victimes sur les colonnes des journaux et sur internet. Elle pistait les vieux célibataires, plus ou moins aisés, qui cherchaient l'amour et surtout ceux, comme moi, qui ne savaient pas qu'ils le cherchaient. Elle cumulait les amants, les uns après les autres, les uns parallèlement aux autres. Elle suscitait le désir ; le cultivait ; l'exploitait. Sans éveiller de soupçons, ensorcelant ses hommes, les dorlotant, les dépouillant. Elle restait avec sa victime tant qu'elle pouvait l'exploiter, ne la lâchait que lorsqu'elle lui avait vidé les poches. Lui eût-on demandé si elle était consciente de ce qu'elle faisait, elle aurait répondu, je présume, quelque chose du genre :

– Je te donne un avant-goût du paradis pour des bagatelles que tu laisseras à des enfants qui auront vite fait de t'oublier après ta mort ou, pire, à l'Etat.

C'était une grande bienfaitrice et, autant le reconnaître, une grande pédagogue, puisqu'elle était maîtresse dans l'art d'éduquer les plus irréductibles des hommes, les plus intraitables et les plus hargneux. Elle méritait assurément ses honoraires, voire le prestigieux Prix d'Israël pour l'éducation du vieux peuple d'Israël.

Seulement, voilà, elle m'a quitté. De sa propre initiative. Alors qu'on avait choisi la date, le lieu, l'orchestre... le rabbin. Elle a disparu sans laisser de traces. Du jour au lendemain. Sans préavis. Elle n'a plus donné signe de vie. Je ne savais où la chercher. Dans quelle banlieue et dans quel vignoble. Son portable était éteint. Elle avait dû trouver une meilleure poire. Une nouvelle. Un jeune et bel Américain, un impresario de tout et de rien, un richissime Belge. Elle était sur la côte d'Azur, la Costa Del Sol ou la Riviera italienne. Elle s'était amourachée, plus prosaïquement et bêtement, d'un solide garçon, émoulu d'une prestigieuse unité d'élite, et s'était jointe à lui pour le voyage à Bénarès. Elle ne savait pas que j'avais cent millions d'euros qui dormaient dans les banques. Mais je dirais à son mérite que l'eût-elle su que cela n'aurait pas empêché son départ. Elle savait pertinemment qu'elle pouvait avoir plus. Un milliard d'euros. Mais peut-être était-elle morte. D'une maladie virale ou d'une overdose de quelque chose. Dans un accident de voiture ou un attentat. D'une balle perdue dans une des guerres que les gangs se livrent dans les rues ou sous le couteau de cuisine d'un amant particulièrement déchaîné. Je n'étais pas plus sûr de son nom que de ses mœurs. Une femme comme elle meurt généralement jeune pour mieux s'épargner la vieillesse. Je me suis empressé d'aller m'assurer que je n'avais pas le virus du sida.

Ah ! je l'ai aimée ! Je ne pouvais qu'en être reconnaissant à mon père, même s'il m'aurait renié et déshérité si je m'étais avisé de la lui présenter.

Je ne me suis remis – la date prévue pour le mariage était passée – que pour soupçonner mon père d'avoir voulu me donner une leçon post mortem. Peut-être connaissait-il mes mœurs, peut-être cherchait-il à m'en guérir. Un voisin aurait dû surprendre les allées et venues des prostituées, un Viennois encore plus prussien que mon père, et l'aurait-il alerté sur ma dangereuse levantinisation. Des putes à Vienne – oui ! des putes à Tel-Aviv – non ! Il aurait mis Walter dans le secret et ensemble ils auraient concocté cette histoire d'héritage. En devenant père, je ne pouvais que me ranger et vieillir sagement. Sans m'exposer aux tentations délétères de la Méditerranée, sans prendre le risque inconsidéré de contracter des maladies vénériennes. Je comprenais de moins en moins pourquoi un homme comme lui, sensible et intelligent, m'avait mis au monde. Il aurait dû s'abstenir, il aurait sauvé mon âme. Je comprenais encore moins pourquoi je devais mettre au monde un enfant qui, dans le meilleur des cas, m'en voudrait pour la vie. Surtout dans ce pays où tout se ligue pour provoquer sa disparition. Dans cent ans sinon dans dix. Il se délite lentement mais sûrement. Malgré ses cerveaux, ses découvertes et ses acquis. C'est trop petit et étriqué ; trop véhément et arrogant. Les grandes richesses s'exporteront, les talents quitteront et les... cerveaux désertent. Sinon la prochaine génération, alors celle qui suivra.

L'existence d'Israël n'avait pas de sens et elle en aura de moins en moins, pour ses habitants autant que pour ses partisans à travers le monde. Il est dérangé, dérangeant, irritant... teigneux. Il exacerbe les tensions, les litiges, les disputes. Il ne sert l'intérêt de personne, ni des Etats-Unis ni de la Russie ou de la Chine. Il est singulier, il détonne. Le problème c'est que lorsqu'il deviendra normal, il ne voudra plus exister. Ceux qui cherchent des signes avant-coureurs de cette déliquescence n'ont qu'à ouvrir ses livres. S'intéresser à leurs auteurs, à leurs personnages et à leurs retournements. Certains n'écrivent pas comme ils parlent, d'autres ne parlent pas comme ils écrivent et ceux qui écrivent comme ils parlent et parlent comme ils écrivent sont les plus mauvais. Ils ne rivaliseront jamais avec Dieu, ils ne lui arriveront jamais aux chevilles. D'un côté, l'auto-complaisance ; de l'autre, l'auto-flagellation. On n'a de considération que pour notre droit, notre langue, notre passion, notre talent ; on ne recule devant rien pour dénoncer notre droit, dénigrer notre langue, vilipender notre passion et se moquer de notre talent. Peut-être n'est-ce qu'une impression ; peut-être n'est-ce qu'une exacerbation de mon aliénation. L'univers ambiant n'a jamais été le mien. Ses gens nourrissent la nostalgie de je ne sais jamais quoi, se débattent avec des amours et des haines qui partent en lambeaux. J'éprouve peut-être ces sentiments parce que, malgré leur sollicitude, je n'ai rien reçu de mes parents. De ma mère, je n'ai reçu que sa lancinante absence ; de mon père, que la dépouille d'un monde disparu. Ils ne parlaient pas de leur passé ; le silence de l'une m'a épargné des souvenirs de souffrance, de douleur et de deuil ; celui de l'autre m'a bâillonné. Elle se taisait parce

qu'il n'était pas de témoin digne de son témoignage, il se taisait parce qu'il n'était pas d'auditeur digne de ses confessions. Je me suis tu à mon tour parce que je n'étais ni témoin ni auditeur. J'attendais l'écrivain d'origine allemande qui dirait ces craquèlements dans l'humanité. Or ce sont surtout des slaves qui écrivent et ce n'est pas par hasard que les Prussiens n'ont presque pas donné d'écrivain. Ni les immigrants ni leurs descendants. L'holocauste aura liquidé chez eux toute prédisposition littéraire ; le Levant toute veine poétique. C'est comme si leur émigration avait constitué une ligne de non retour. On ne se retourne pas en arrière pour ne pas se transformer en statue de sel et se délabrer de regret et d'amertume. Une ligne de retraite, une ligne de douleur.

Je comprenais de moins en moins pourquoi mon père m'avait caché sa fortune. Il se doutait bien que je la découvrirais puisqu'il a laissé un testament. Il m'avait pris cinq ans pour le convaincre d'engager une femme de ménage pour quelques heures par semaine. Je redoutais davantage pour sa santé que pour sa propreté. Tant qu'il avait sa tête, il n'était pas du genre à se décharger de son ménage sur autrui. Il avait quatre-vingts ans et à cet âge on est exposé à toutes sortes d'accidents et d'effractions. Il ne voulait pas introduire un étranger ou une étrangère qui risquerait de bouleverser l'ordre de ses livres et de perturber sa routine. Ce n'est que lorsqu'il n'a plus pu s'agenouiller et qu'il s'est mis à traîner du pied qu'il a consenti à prendre un Philippin à domicile. Sans changer le mobilier, sans se mettre à l'ordinateur, sans acquérir un nouveau climatiseur qui auraient tant amélioré sa qualité de vie. Sans parler de nouveaux vêtements. Il n'était pas avare, il était ascétique. C'était pire.

J'avais une copie du testament, je le connaissais par cœur. On m'aurait réveillé au milieu de la nuit, j'aurais récité de mémoire toutes les clauses. Je n'en ai pas moins décidé de mener mon enquête. J'ai appelé Walter qui m'a aussitôt proposé de venir le voir à son bureau. Or dans son cagibi, je ne pourrais pas même hasarder une allusion. Je risquais de le blesser à mort en l'impliquant dans un complot qui n'existait peut-être que dans ma tête et se solderait par sa mort, des suites de la crise cardiaque ou de l'embolie cérébrale qui m'étaient destinées. Je n'étais sûr de moi et ne contrôlais vraiment mes réactions et répliques que dans mon trou et de cela aussi j'étais davantage redevable à mes prostituées qu'à mon éducation. Sitôt qu'il est rentré j'ai senti comme un voile d'embruns passer sur son visage et sans attendre que je l'invite à prendre place il s'est installé le dos à la mer :

– Je tenais à reprendre notre conversation sur les motivations de mon père. Tu l'as longuement connu, tu étais un de ses rares amis. Il n'avait rien d'une nature religieuse, toute sa condition juive se bornait à haïr Dieu. Je ne comprends toujours pas son souci de perpétuer une lignée en voie d'extinction. Je présume que vous avez débattu de ces questions et qu'il t'a confié ses souhaits me concernant et concernant sa postérité.

– Je ne savais pas que tu avais une vue sur la mer, c'est peut-être pour cela que ton père ne venait jamais te voir.

– Il avait horreur de Tel-Aviv, il la trouvait trop moite, il la considérait comme le berceau d'un nouveau Levant. Dans le meilleur des cas.

Mon père était allergique aux relents de la Méditerranée. Rien qu'à se tenir sur le rivage, il avait le mal de mer. Plutôt que de s'acclimater, il se sentait de plus en plus étranger. Son aliénation se serait mue chez moi en autodérision. Je ne trouvais pas ma place, ni dans la société ni dans la rue. L'hébreu, ma langue maternelle, m'internait dans un univers plus étriqué que celui où je vaguais. C'était trop sentencieux ou trop

schématique. On ne lit pas de littérature hébraïque quand on peut en lire en allemand, en anglais ou en français. Malgré les louanges qu'on distribue aux lettres israéliennes. Oz n'est rien moins qu'harassant ; Yéhoshua lassant ; Grossmann désarmant. Je ne connais pas les jeunes, je ne les connaîtrai plus. Ce qu'ils racontent ne me concernerait plus autant. En outre, je suis une des rares personnes – je ne m'en vanterai jamais assez ! – à avoir lu *L'homme sans qualités* de Musil d'un bout à l'autre. Par vice. Par ennui. Pour compatir avec l'auteur. On n'arrête pas de se disputer sur la question de savoir qui a conçu, créé et construit ce pays. Les Russes disent : « C'est nous. » Les Marocains : « C'est nous. » Les Polonais : « C'est nous. » Les Allemands se taisent, davantage par répugnance que par discrétion ou modestie. Ils ne se reconnaissent pas en cette cohue. C'est peut-être la seule œuvre qui soit sortie de *L'Action parallèle* de Musil. Ce serait la Cacanie et personne, à part moi, ne le saurait. Quand on lira ces lignes, il se trouvera des gens pour proposer de m'interner. Pour avoir lu Musil d'un bout à l'autre :

- Il ne s'est jamais remis de la grande trahison de Vienne qui doit son rayonnement à des personnalités intellectuelles comme Karl Krauss, Stefan Zweig, Sigmund Freud et bien sûr Ludwig Wittgenstein.
- Pourtant ce dernier ne se reconnaissait pas dans le judaïsme.
- Ton père le tenait pour son penseur le plus éloquent et le plus silencieux.

Après ces politesses entre Viennois, nous sommes passés aux questions testamentaires :

– Je présume, dit-il, que tu as demandé à me voir pour me dire où tu en es dans tes activités procréatrices. Je me permets de te faire remarquer que si tu ne te dépêches pas, je n'aurai peut-être pas le plaisir de servir de parrain au nouveau-né. Entre-temps, j'ai découvert une dizaine de nouveaux millions qui sommeillaient, ceux-là, dans des banques allemandes.

J'étais de plus en plus accablé. Je ne pouvais me résoudre à voir tout cet argent aller à la recherche sur les termites, les singes ou les hommes, encore moins à ces maudites recherches génétiques qui risquaient de bouleverser le sexe des anges. Je ne sais pas ce qui m'a pris sur le moment mais j'ai décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette torture :

- Malheureusement, je ne pourrai pas engendrer d'enfant ni par voie naturelle ni par insémination artificielle.
- Tu ne renonces tout de même pas à l'héritage, ne serait-ce que pour empêcher que l'Etat de faire main basse sur lui et en garantir une meilleure redistribution.
- Je suis impuissant, Walter, je suis impuissant.

Kafka ne l'aurait pas dit plus crûment. Dans une célèbre lettre à Felice, il se contente de lui annoncer qu'il ne pourra pas la posséder et que cette perspective fait de lui, je cite de mémoire, « un animal condamné au mutisme ». La lettre datait d'un 1^{er} avril, 1913. Il est bloqué par ses inhibitions contre lesquelles il ne peut rien : « Je suis paralysé, je suis absolument, absolument hors d'état d'abattre mes obstacles intérieurs ; tout ce dont je suis encore capable, c'est d'en être infiniment malheureux. » Il tente de surmonter son impuissance ; il le souhaite. Avec Milena il sera plus réservé et résigné. Il passe plusieurs jours à Vienne avec elle. Ils se seraient contentés de randonnées et de conversations. Peut-être une tentative plus charnelle puisqu'il lui écrit : « J'avais été indiscret : "J'avais regardé par-dessus mon mur" ; je ne m'y étais accroché que par les mains, j'en suis retombé avec les doigts sanglants. » Walter n'aimait pas Kafka, il savait que je ne l'invoquais autant que pour me cacher derrière lui. Cela dit, il encaissa si mal la nouvelle qu'il demanda à boire. J'ai cru bon lui

proposer du scotch. Mais même en présence d'un impuissant, il ne prenait pas d'alcool. Il s'est contenté d'un verre d'eau :

- Je ne suis pas un grand connaisseur, mais je croyais cette calamité dépassée.
- C'est ce qu'on croit. L'impuissance est souvent morale et ce n'est pas une vulgaire pilule en guise d'aphrodisiaque qui pourra diluer le carcan hérité de Vienne.

Walter comprenait, en tant que Prussien, que la morale est le moule où se coule l'humanité d'un chacun. Chez certains, il est rigide ; chez d'autres, flexible. Très tôt, dès les premières années de la prime enfance, il se structure et reste immuable. Pour le meilleur et pour le pire. Ni science ni conscience. Ni conviction ni doute. Ni menaces ni promesses, qu'elles soient surnaturelles ou policières. C'est leur moule moral, particulièrement rigide, qui a permis aux Allemands de massacrer des millions de Juifs ; c'est parce qu'ils étaient pénétrés d'une conviction morale inébranlable qu'ils ont perpétré leurs crimes. Autrement, on ne comprendrait rien à ce qui s'est passé. Leur moule était peut-être rouillé, corrompu et pervers, il n'en restait pas moins moral à leurs yeux. Ils étaient excédés par les Juifs. Sans raison. Les Juifs mêmes étaient excédés par les Juifs. Krauss, Weininger, voire Kafka. Ce dernier était partagé entre la solidarité et le dénigrement. On ne sait s'il aimait ses coreligionnaires ou s'il les haïssait. Il se passionne pour eux autant qu'il est rebuté par eux : « Il me prend parfois des envies de les fourrer tous [moi compris], disons dans le tiroir du coffre à linge en pressant bien, et puis d'attendre, et puis d'ouvrir le tiroir s'ils sont tous asphyxiés, et sinon de refermer le tiroir, et ainsi de suite jusqu'à consommation des choses. » Il ne pouvait pas savoir, il ne pouvait deviner. Par moments, il considérait la question juive comme une plaisanterie. Il se laissait aller à ce déchaînement de virulence contre soi davantage que contre les autres. Il était entouré de Juifs ; il était brouillé avec lui-même. Mon moule moral à moi ne m'autorise que des prostituées. Des demi-vérités aussi :

- Pourtant tu as été marié.
- Je préfère ne pas te raconter l'enfer.

Il avait le même air médusé que le jour de l'enterrement de mon père :

- Le sexe, décida-t-il, est plus fort que l'impuissance.

Pour un homme qui ne se risquait pas souvent à énoncer ne serait-ce que la plus anodine phrase traitant de sexe, c'était plutôt inattendu. Cette déclaration, particulièrement lumineuse, ruinait tous mes articles sur la lecture de l'œuvre de Kafka comme d'une interminable allégorie sur son impuissance. Je croyais peut-être l'anéantir, c'est lui qui m'achevait. Il m'acculait à me dénuder un peu plus. Or je ne pouvais lui parler de mes prostituées sans me discréditer totalement et irrémédiablement à ses yeux et sans démeriter tout héritage :

- Je suis homosexuel, je n'ai plus touché à une femme depuis que j'ai divorcé.

Il n'a pas démordu. Pour un avocat qui se consacrait depuis un quart de siècle à une cause exclusivement caritative, il était mieux informé que je ne le pensais :

- Il suffirait de trouver une porteuse.

Je ne pouvais davantage lui raconter mes déboires. Je me suis contenté de dire :

- J'ai tout fait pour en trouver une. En vain.
- En vain ?

Je ne m'attendais pas tant d'insistance. Viennois lui-même, descendant de Viennois, il aurait dû comprendre ma timidité et ma maladresse dans ce pays où le sens de la combine est de rigueur. De plus, je m'attendais à plus de réserve de sa part. Or il

s'immisçait dans ma vie privée et cela était indigne d'un Viennois. Peut-être ne supportait-il pas l'idée que l'argent aille à l'Etat :

– Mon impuissance n'est pas moins étrange que celle de Kafka. Les putes – oui ; les Milena – non. Il ne supportait pas le bruit des enfants et encore moins la perspective de perpétuer la lignée et de garantir, pour reprendre ses termes, la circulation du sang. Il ne se voyait pas en père. C'est un phénomène moral et clinique sur lequel j'ai longuement enquêté et que je ne suis pas encore arrivé à démêler.

– C'est pour cela que tu l'imites ?

– Tu connais la passion intellectuelle de mon père pour Wittgenstein, je l'aurais reportée sur Kafka.

– Wittgenstein est mort célibataire.

– Oui mais tu connais les soupçons qui pèsent sur lui et sur lesquels je ne reviendrai pas pour ne pas m'aliéner les cercles logico-positivistes.

– Tu peux parler librement, de là où elle se trouve désormais, sa légataire universelle ne pourra plus te poursuivre.

– Je suis spécialiste de Kafka, je ne le suis pas de Wittgenstein. »

Il se sentait désarmé sinon impuissant :

– Brod me racontait que dans ses entretiens avec Kafka...

Mais il renonça à dévoiler ce que Brod lui avait dit. Je me suis saisi de l'occasion pour demander :

– N'est-il aucune possibilité de plaider l'impuissance et de me permettre d'entrer en possession d'une partie de l'héritage ?

Il m'a paru si vieux que je m'en suis voulu de lui mentir. Mais je me serais montré encore plus odieux en engendrant un enfant que j'aurais abandonné à sa mère ou à l'assistance publique :

– Qu'entends-tu par une partie ?

– Disons 50 %.

Il cherchait une solution dans les archives de sa mémoire :

– Je veux bien plaider l'impuissance généalogique mais j'ai besoin de certificats médicaux.

– Tu vois un médecin me délivrer un certificat de ce genre ?

– Disons un psychiatre.

Je ne savais que penser. Du temps de leur gloire, les Viennois se divisaient entre ceux qui se prenaient pour des malades et ceux qui se prenaient pour des médecins. Ils avaient poussé l'art, la pensée, la recherche et l'exorcisme dans leurs retranchements. Ils savaient à quel point la psychanalyse était l'invention la plus éloquente de la Cacanie, ils n'en revenaient pas de son succès. Si l'Allemagne avait perdu l'humanité, l'Autriche avait conquis les esprits :

– Tu ne me vois pas débarquer dans le cabinet d'un psychiatre et lui demander de me délivrer un certificat médical d'impuissance.

– Je connais quelqu'un qui s'est longuement intéressé au lien entre le génie et l'impuissance.

– Je ne suis pas un génie.

– Ton père disait que tu avais tout pour le devenir.

– C'est la preuve la plus éloquente et la moins fondée de son affection.

– Il prétendait que tu le serais devenu si tu t'étais orienté vers la philosophie.

– J'aurais compté parmi tous ces radoteurs dont la plupart ne savent pas ce qu'ils disent. Un génie, Walter, est un alchimiste disposé à tout pour convertir sa connerie en illumination.

- Même Kafka ?
- A l'exception de Kafka...

Walter était encore le seul être au monde avec lequel je pouvais mener une conversation à bâtons rompus. Il m'était à la fois plus proche et plus éloigné que mon père. Notre lien s'était resserré lors de notre pèlerinage commun à Vienne. Il s'arrêtait devant les bâtisses pour parler de leurs célèbres habitants. Il connaissait la topographie du génie. Un jour, il avait lancé : « Quel gâchis ! On était en passe de redistribuer les cartes de l'humanité. Par l'esprit et par la science. C'est ce que Hitler, le plus grégaire des Viennois, ne voulait pas. Il a décidé de tout détruire et il a réussi. Dans un siècle ou deux, on se souviendra de Hitler, nul ne se souviendra de Freud. » Mon père l'utilisait volontiers pour me transmettre ses craintes et ses conseils :

- Dans ce cas que ferais-tu de ton héritage ? Cinquante millions d'euros, ça change une vie !
- Je rapatrierai les ossements de Kafka à Jérusalem.
- Il est mieux à Prague. Là-bas au moins, son tombeau attire les touristes. Ici, on laissera sa tombe se délabrer.
- J'écrirai un livre présentant Kafka comme le pendant judaïque de Kierkegaard.
- Je ne vois pas en quoi cela avancerait l'humanité.
- Je n'ai jamais été un grand progressiste, Walter, et c'est peut-être pour cela que je me suis donné cette baie. Un jour, je plongerais dans la mer et me perdrai entre les vagues. J'aurai appris à nager et à tenir un gouvernail avant.
- Tu n'as pas besoin d'autant d'argent pour cela.
- C'est vrai...

Walter sortit son immuable calepin de la poche intérieure de la veste dont il ne départait jamais, pas même par journées de grandes chaleurs, griffonna une adresse et un numéro de téléphone, arracha la page et me la tendit. Il n'avait pas de carte de visite, il n'avait que ses calepins. Il écrivait peut-être en secret. Pour lui ; pour rien. Il ne se trouvera plus de Max Brod pour publier ses œuvres. Ce ne sont pas les œuvres de génie qui manquent, ce sont des légataires dévoués comme Brod et encore ce dernier n'aurait peut-être pas fait autant pour son malheureux compagnon s'il ne se croyait promis à une gloire encore plus grande :

- Tu verras, c'est un monument de sagesse et de sensibilité, dit-il, il a le sens de l'humain. Il connaît ses carences et ses travers. Il est d'un abord rugueux à cause de son long passé militaire. Ce n'en est pas moins une sommité dans son domaine. Je lui aurai parlé avant.

J'en ai profité pour lui demander s'il avait des nouvelles du procès concernant les archives de Brod.

Je n'avais pas demandé quelle était la spécialité du psychiatre. Je ne comprenais pas pourquoi Walter prenait le risque de m'orienter vers un colonel ou un lieutenant-colonel. Ces gens-là étaient pires que des généraux, ils ne l'étaient pas devenus. On ne badine pas avec les officiers de réserve dans ce pays ; ils savent tout et sont capables de tout. Derrière chaque général de réserve se cache un Premier ministre frustré ou, pire, un marchand d'armes patenté. Le souci militaire aurait achevé de robotiser le légendaire génie juif. On ne pense plus – on fonce ; on ne parle plus – on tire. Quand les officiers de carrière passent au civil, ils continuent de tirer dans tous les sens. Sans scrupules et sans inhibitions. Ils communiquent leur violence à toutes les sphères de la vie. L'économie. La société. La culture. Ils sont le sel de la terre, ils ont tous les droits. Ce sont des statues de sel dans un autre sens. Ils sont si rigides qu'ils sont incapables de se retourner, pathétiques héros de piteuses batailles dans une guerre perdue à l'avance. Je me suis promis de surveiller ma langue.

Mais quand je l'ai vu, j'ai été rassuré. Il avait l'âge de Walter, il était par conséquent de la génération des généraux qui alliaient la recherche archéologique, biblique ou géographique au maniement des armes. Quand ils combattaient, ils ne s'encombraient pas de considérations morales ; quand ils menaient leurs recherches, ils ne transigeaient pas sur les méthodes et les normes scientifiques. La génération qui leur a succédé était déjà plus inculte, plus vaniteuse et plus bornée. Le Dr Arendt était grand, légèrement voûté par l'âge, les traits ascétiques, surmontés d'une belle crinière blanche. Il avait son cabinet dans son domicile, au cœur de la ville, dans un de ces appartements, monacaux et rectilignes, conçus par le Bauhaus. C'était encore la contribution architecturale la plus originale et la plus risible des Prussiens. Les meubles reconstituaient un intérieur allemand classique. Il était plongé dans cette pénombre, confinant à la clandestinité, qu'instaurent les stores baissés. Malgré un sens aiguisé pour déceler les accents, je ne pouvais dire s'il était berlinois, viennois ou pragois. J'avais un quart d'heure d'avance, il était disponible, il ne m'en a pas moins reçu à la seconde près. Sur le mur, une tête de mouton de Kadishmann et une aquarelle de Zaritzki. Sur le bureau, une série de photos en couleurs et une photo en noir et blanc. Je n'avais pas besoin d'une légende pour savoir qu'il s'agissait d'un fils mort au combat :

– Walter vous a parlé ?

– Il m'a dicté l'attestation médicale que je dois vous remettre.

Sans une note d'humour ou d'ironie. Je ne savais pas Walter si puissant pour donner des ordres à un colonel de réserve et pour dicter un certificat médical à un médecin qui passait pour une sommité dans je ne sais quoi. Il a ajouté :

– J'aimerais néanmoins vous écouter.

– C'est simple, je suis impuissant.

– C'est-à-dire ?

– Je ne me conçois pas ahanant comme une bête sur, sous, devant ou derrière une femme. Je trouve cette pénétration indigne d'un être humain et rien ne me convaincra du contraire. Ni rééducation morale ni thérapie sexuelle. Je considère le coït comme un viol dont je ne suis pas à même de m'acquitter.

Il ne disait rien, il écoutait. Je n'avais pas le choix, je devais parler pour le convaincre de mon impuissance. Or je ne connaissais vraiment que celle de Kafka. Contrairement à lui, je n'avais rien contre le célibat, voire la stérilité. Je n'étais pas un artiste, je n'avais pas de prétentions poétiques. La correction des travaux des étudiants était peut-être une corvée mais sans commune mesure avec l'enfer qu'il vivait ou prétendait vivre au bureau. En retour, j'avais un salaire honorable et bénéficiais du privilège de vivre dans une bulle. Je n'avais pas de grands besoins ni de grosses dépenses. J'étais en bonne santé, je n'étais pas porté au tourisme. J'étais plus cohérent et conséquent que Kafka écrivant à Milena : « Il n'y a là ni de ma faute ni de la faute des hommes. J'appartiens au profond silence, c'est le climat qui me convient. » Un enfant de moi m'aurait engagé et aurait converti mes ailes, même si elles étaient virtuelles, en racines. Je n'en voulais ni pour la tendresse ni pour la sollicitude, ni pour mes soirées ni pour mes vieux jours. J'avais ma ciguë dans un coin et il ne me restait qu'à souhaiter que je puisse l'absorber le moment voulu. Dans tous les cas, je ne redoutais pas d'échouer dans un hospice. J'avais vécu le calvaire de mon père comme celui d'un autre homme – pour lui autant que pour moi. Je n'attendais rien ; ne regrettais rien ; ne me désolais de rien. Du moins jusqu'à l'ouverture de ce testament qui me faisait miroiter comme une autre vie – en plus de celle que j'avais vécue. Or, je ne pouvais parler davantage de mon impuissance avec ce médecin sans mentionner mes prostituées. Je pouvais toujours invoquer les visites de Kafka au bordel, même si personne ne sait ce qu'il y cherchait, ce qu'il y faisait et ce qu'il y trouvait. De même que les frasques de Brod et sa prédilection pour les femmes aux mœurs légères. Le syndrome de Kafka recouvrait peut-être ce que Pawel appelle dans sa monumentale biographie « le syndrome de la maman et de la putain ». On ne couche pas avec sa mère, ni avec ses sosies, on couche avec des putes. On n'inculque pas la phobie de l'inceste aux enfants sans qu'ils inclinent à voir dans les relations entre les parents une liaison incestueuse. C'est comme ça ; ça vient peut-être de Prague ; ça n'en est pas moins prussien. Je n'avais pas choisi les putes, c'étaient elles qui m'avaient choisi et je trouvais ce choix somme toute dérisoire et plaisant. Si j'étais devenu à la longue un homme à putes, c'était davantage par paresse et par impatience, par répugnance pour les minauderies romantiques plutôt que par attirance pour la légendaire veulerie des prostituées. Finalement, j'ai décidé de ne pas entrer dans son jeu. J'étais venu pour une attestation, pas pour une consultation. Je n'allais pas compromettre les pressions que Walter avait dû exercer sur lui :

- C'est tout, dis-je.
- Ce n'est jamais tout, dit-il.
- Dans mon cas, ce serait totalement inintéressant.
- Rien n'est intéressant et tout l'est.

J'étais tombé sur un casuiste, ma hantise dans cette patrie de la casuistique :

- Votre impuissance, dont je crois deviner la nature, ne vous dispense pas du devoir de procréation.

J'ai cherché le calot sur sa tête ; il n'en portait pas. Mais j'avais découvert avec Anat qu'il est des barbes et des calots intérieurs plus impérieux que les extérieurs :

- Je n'en ressens pas le besoin.

– Je n'ai pas parlé de besoin mais de devoir.

– A l'égard de ?

– De votre père qui se perpétue en vous.

Je commençais à en vouloir à Walter. Je le soupçonnais de m'avoir tendu un piège. Il était trop lié avec mon père pour trahir ses dernières volontés. Pourtant un trou s'était creusé et rien ne le comblerait jamais plus. Dans l'être, l'âme, le mirage de nos vies. De son vivant, mon père ne m'engageait à rien. Son testament raturait ce trait aussi. Comme je ne répondais pas, Arendt demanda :

– Ne vous sentez-vous pas des vellétés d'immortalité ?

– Je ne crois pas en Dieu si c'est ce que vous demandez.

– Je ne vous parlais pas de Dieu, je vous parlais du souci de la lignée. »

Il était berlinois. Sinon, il n'aurait pas parlé de lignée. Il était de ces Juifs allemands qui avaient trouvé dans *L'Etoile de la Rédemption* de Franz Rosenzweig le seul manifeste du judaïsme digne d'intérêt. Ils n'avaient renoncé à leur diasporisme que face à la ruine de « la symbiose judéo-allemande » et les terribles conditions auxquelles les avaient acculés les circonstances politiques. Ils n'en étaient pas moins patriotes de l'Etat hébreu où ils vivaient comme dans un monument. Cela expliquait peut-être sa longue carrière militaire. J'étais décidé pour ma part à ne pas me laisser entraîner dans un débat théologico-politique sur lequel je n'avais rien à dire sinon qu'Israël était condamné à disparaître sous sa forme actuelle dans un délai variant de trente à cent ans. Il ne tiendrait pas plus que le Royaume croisé de Jérusalem. Or j'étais plus disposé à parler de mes prostituées que de mes pronostics de malheur dans ce domaine :

– Je ne pense plus, dis-je, que mon fils ou ma fille s'intéresseront à mes parents. Je ne sais s'ils resteront dans ce pays. Je ne suis pas sûr que vous-même, vous vous souveniez de votre arrière-grand-père.

– Je ne me souviens plus de lui, dit-il, je le suis, un siècle plus tard.

– Vous admettez avec moi que la chaîne de toute lignée est condamnée à casser pour des raisons esthétiques davantage que pour des raisons généalogiques.

Il ne comprenait pas pour la simple raison que moi-même ne me comprenais pas. Je n'en sentais pas moins que cette phrase résumait une vague vision de l'avenir du monde. Depuis la découverte du testament de mon père, j'aspirais à une autre présence, un autre personnage, un autre regard. Une seconde vie. En sus de la première. Plus avertie et passionnante. Le téléphone a sonné et Arendt s'est résigné à répondre non sans me présenter des excuses :

– C'est Walter, dit-il.

C'était tout lui. Il ne laissait rien au hasard. Il avait dû peser le pour et le contre et changer d'avis. Ils parlaient en allemand. Je n'entendais pas Walter, je n'entendais que les réactions du médecin. Elles se réduisaient à des « oui », des « peut-être », des « on verra » et des « pourquoi pas ». On voyait qu'ils se parlaient régulièrement et qu'ils étaient accordés l'un à l'autre. Il s'excusa de nouveau :

– Walter accomplit un travail sacré en faveur des anciens déportés.

Il chercha à renouer la conversation. Mais il ne se souvenait plus où l'on en était resté. J'en ai conclu qu'il ne s'intéressait à mes déboires généalogiques que par acquis de conscience :

– Nous parlions de la responsabilité pour l'avenir.

J'ai trouvé l'expression intéressante. Or, je n'assumais plus de responsabilité, je ne m'en reconnaissais aucune. Ni à l'égard du passé ni à l'égard de l'avenir ; ni à l'égard de mon prochain ni à l'égard de mon voisin. Je n'avais plus le sens de l'autre et c'était

une cécité acquise. Je trouvais toute cette bouillie de l'altérité assommante sinon indigeste. J'étais un doux nihiliste. J'avais des remords quand je tuais un cancrelat. J'évitais de l'écraser, je le poussais vers la poubelle :

– J'ai passé l'âge, dis-je, de corriger une vie et de lui impartir une responsabilité.

Il a longuement réfléchi avant de dire :

– Vous êtes en train de bouder le seul bonheur accessible en ce monde.

Il a ouvert un tiroir et m'a tendu une enveloppe :

– Voilà votre attestation, Walter vous demande de la lui remettre.

Il m'a raccompagné à la porte et s'est séparé de moi sans me tendre la main. Dans l'ascenseur, j'ai croisé une jeune femme. Elle était habillée élégamment, un rien provocante. Elle a souri, j'ai eu un mouvement de la tête, je ne sais pas rendre les sourires. C'était peut-être une locataire, peut-être une visiteuse. Ca pouvait être une prostituée. Tel-Aviv était à sa manière un avorton méditerranéen de Vienne.

J'ai aussitôt appelé Walter qui consentait à me recevoir dans l'heure qui suivait. Sitôt dans son bureau, je lui ai remis l'enveloppe. Il l'a ouverte à l'aide de son coupe-papier, a lu attentivement l'attestation et l'a classée dans un dossier qu'il avait sur la table :

– Le docteur Arendt t'a trouvé d'une nature dépressive.

– C'est ce qui est marqué dans l'attestation ?

– L'attestation me permettra de te garantir la moitié de l'héritage, elle n'a rien à voir avec ton état de santé.

– Mon état, je le reconnais, ne cesse de se dégrader. L'âge n'arrange pas les choses, la situation non plus.

– La situation ?

– Celle du pays qui me paraît de plus en plus précaire et éphémère. Je ne peux m'empêcher de déceler partout des signes de décadence et de crissement.

– Je vois que tu as hérité les craintes de ton père. Il pensait et disait la même chose. Depuis, cinquante ans sont passés et le pays tient toujours.

Contrairement à mon père, j'étais plutôt insensible à l'extorsion généralisée pratiquée par les banquiers, au manège des généraux à la retraite reconvertis dans le commerce des armes, à l'activisme délétère des politiciens s'acharnant à noircir notre position dans le monde. Je n'étais pas un grand patriote, je le reconnais humblement, je ne prêchais pas l'amour de la patrie ou du sol. Ni du reste l'amour du prochain. On ne peut être un tant soit peu intelligent et concéder une once de magnanimité à ce monstre étatique. Je n'avais autant peur pour l'avenir du pays que parce que je n'étais plus sûr de moi. Je suis né à Jérusalem, j'ai grandi à Jérusalem, j'ai servi trois ans dans les rangs de l'armée, je me suis acquitté de mes périodes de réserve jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. Un ressort s'est brisé. Je ne sais quand, je ne sais pourquoi. Peut-être n'a-t-il jamais existé. Rien ne me plaisait ni ne me déplaisait. Walter avait peut-être raison. J'étais tellement excédé par la vie que je menais que j'étais devenu... misanthrope. Je risquais de heurter ses sentiments, j'ai préféré changer de sujet :

– Tu m'as dit que le docteur Arendt était une sommité dans son domaine, tu ne m'as pas dit lequel.

– Ces deux dernières décennies, il se consacre à l'accompagnement des anciens déportés. On a constaté qu'ils replongent dans l'univers concentrationnaire à mesure qu'ils vieillissent. Ils retournent aux camps et leurs proches, qui ont été exterminés, reviennent. Ils voient des bourreaux partout, ils baignent dans des relents de chair brûlée. Je crains qu'on ne soit totalement désarmé devant ce retour du passé. C'est une longue et interminable vieillesse blanche secouée de cauchemars noirs. Dans les années cinquante, nous les avons spoliés de leurs réparations ; aujourd'hui, nous nous

résignons à les voir retourner à l'univers concentrationnaire. On n'en parle pas ; on ne s'en occupe pas. Seul le docteur Arendt passe ses jours et ses nuits à soulager leurs tourments. Sans salaire, sans reconnaissance. Sans que nul ne sache.

C'était la seule question sur laquelle je n'avais rien à dire. Le Dieu de mes ancêtres était resté là-bas, j'aurais commis un sacrilège en tentant de l'en sortir :

– Puisse-je savoir quels sont tes projets ?

Je comprenais désormais qu'il est des choses que je ne ferai plus. Soit par impuissance, soit par manque d'intérêt. Kafka poursuivait l'impossible. Il ne souhaitait rien plus que de renoncer à son emploi pour se consacrer exclusivement à la littérature et « commencer ma vraie vie, dans laquelle mon visage pourra enfin vieillir naturellement avec les progrès de mon œuvre ». Il ne voulait pas renoncer à son traitement, il ne pouvait retourner à sa compagnie d'assurances. Il en était réduit à demander des congés de maladie qu'on lui octroyait volontiers. La demande répétée lui faisait l'effet d'un « chantage inconvenant ». Sa sœur Ottilia lui proposa de quitter la compagnie pour... la Palestine. Kafka répondit : « La compagnie est pour moi un lit de plumes, elle me pèse autant qu'elle me tient chaud. Si je réussissais à m'en échapper, je serais aussitôt en danger de m'enrhumer, le monde n'est pas chauffé » :

– Je ne sais pas, Walter, peut-être faire un enfant.

Il secoua la tête et je ne savais s'il m'encourageait ou me décourageait. Il était assez noble pour ne pas invoquer la mémoire de mon père :

– Cela devrait marcher, dit-il, sûr de lui, je te tiendrai au courant.

Je ne savais comment le remercier. Il m'évita cette corvée :

– Je présume, dit-il, que tu ne t'opposeras pas à ce que l'autre moitié aille aux associations des déportés plutôt qu'à l'Etat.

Dans la rue, je me suis de nouveau demandé ce que j'allais faire de la bibliothèque de mon père...